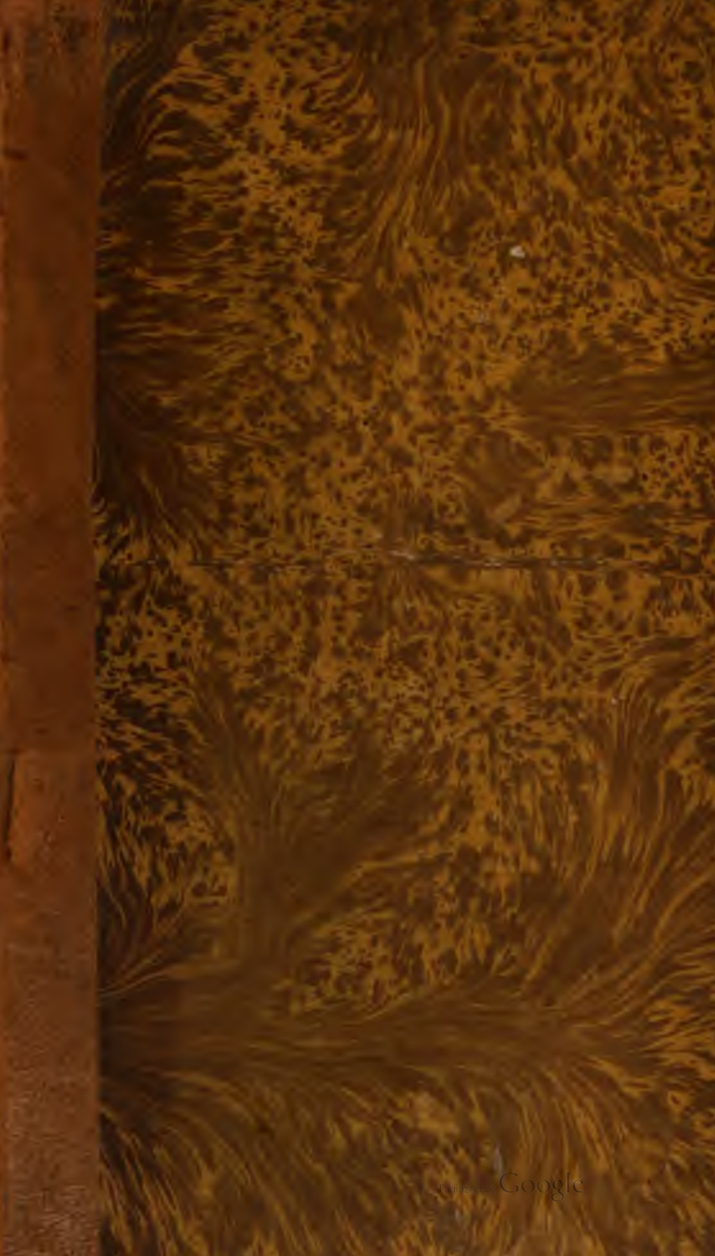
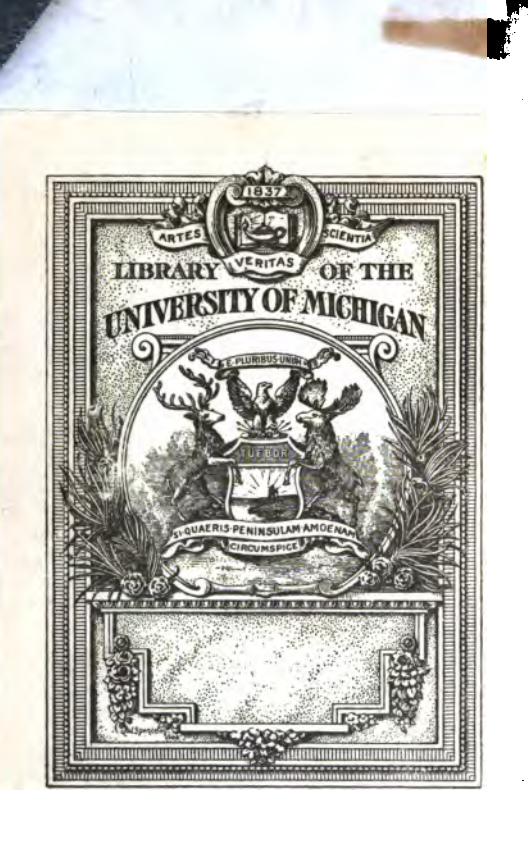
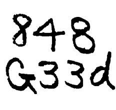



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


848
G33d

LA DUCHESSE

DE

LA VALLIERE.

LA DUCHESSE

DE

LA VALLIERE.

PAR MADAME DE GENLIS.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez MARADAN, Libraire, rue Pavée S. André-des-Arcs, n° 16.

AN XII — 1804.

LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE.

Il est bien naturel que les femmes soient plus sensibles et plus malheureuses que les hommes dans toutes leurs affections, et même les plus légitimes ; comme épouses, comme mères, que n'ont-elles pas à souffrir !.... La providence, dans le partage fait aux deux sexes, a mis d'un côté le courage et les périls, et de l'autre, par une conséquence nécessaire, les craintes, les inquiétudes et les douleurs !.... Il falloit que celui qui doit s'exposer à tous les dangers eût un cœur plus ferme et moins tendre ; mais il falloit que la compagne qu'il protège et qu'il

défend fût prompte à s'alarmer, à frémir pour lui ; qu'elle n'envisageât qu'avec effroi, avec horreur tout ce qu'il brave et tout ce qu'il affronte ; la foiblesse même d'une femme est le garant de sa reconnoissance, son admiration et son amour s'en accroissent. Elle est timide et craintive ; elle tremble, et souvent pour des chimères, mais elle en aime mieux !....

Cependant tant de secousses et d'agitations violentes altérèrent si visiblement la santé de madame de la Vallière, que Louis à son tour éprouva les tourmens de la plus vive inquiétude : il consulta secrètement son premier médecin sur l'état de la duchesse (1) ; on pensa qu'un air plus pur lui feroit du bien, et l'on partit aussitôt pour Saint-Germain. Madame de la Vallière

(1) Mémoires de Bussy.

eut dans ce lieu une maison séparée, avec un grand jardin qui touchoit à la forêt. Elle aimoit passionnément la campagne ; elle se plaisoit à cultiver des fleurs, et sur-tout à conserver, du moins comme un reste de bonheur, au milieu de la cour, les amusemens si chers à sa première jeunesse. Un soir, sur la fin de l'automne, elle étoit seule dans son jardin ; le temps étoit calme et pur et l'air embaumé. La duchesse s'assit dans un parterre rempli d'orangers ; placée sur une terrasse élevée, elle dominoit la forêt de Saint-Germain, qu'elle appercevoit dans l'éloignement ; cette vue lui serra le cœur, en lui rappelant vivement les superbes ombrages, qui de même couronnoient une partie du château de la Vallière !.... Elle jeta les yeux sur les arbustes fleuris dont elle étoit entourée ; ce coup-d'œil enchanteur excitoit

en elle un sentiment vague, indéfinissable, et composé de mille sensations différentes, de regrets confus, d'une émotion remplie de trouble !.... Dépouillée de l'innocence, elle n'éprouvoit plus ce calme délicieux dont elle avoit jadis goûté le charme en admirant les beautés de la nature ; l'agitation et l'inquiétude se mêlent à tous les sentimens d'un cœur égaré, qui n'a plus de repos parce qu'il n'a plus de règle !... Les regards de la duchesse se fixèrent vers les cieux ; en contemplant le spectacle ravissant d'un beau coucher du soleil, son ame toute entière s'élança vers le créateur de tant de merveilles, mais aussi-tôt un triste retour sur elle-même lui rendit pénible ce mouvement religieux.... « Être éternel ! s'écria-t-elle, tu ne peux voir dans mon amour pour toi, qu'une horrible inconséquence et qu'une profa-

nation dans mes hommages ! Tu ne devrois m'inspirer maintenant que la crainte de tes jugemens terribles, et néanmoins ce cœur si foible, ce cœur indécis et tremblant, se plaît toujours à s'épancher devant toi ! Je trouve toujours de la douceur à ne douter ni de ton existence, ni de ton pouvoir suprême ! Mais tu ne m'as point abandonnée, tu me réponds ; oui, je reconnois encore ta voix redoutable et sévère, elle m'attendrit et m'accable !.... Je l'écoute avec saisissement, et pourtant je veux l'entendre ! Anéantie en ta présence, j'ai sans cesse le besoin de m'y placer, de t'offrir mes pleurs, mes regrets superflus, de m'humilier devant toi ! Tu ne peux me fixer, mais tu m'attires ! Hélas ! ce n'est plus toi que je cherche dans la solitude, et c'est toi seul que j'y retrouve !.... Indigne de te servir, je n'ose t'invoquer,

et je t'appelle ! et cependant je n'attends de toi que de justes châtimens ! Viens, punis-moi, mais ne t'éloigne pas ! O daigne me parler toujours, j'aime mieux tes reproches que ton silence !.... ».

En disant ces mots, la duchesse essuya ses larmes qui couloient doucement ; celles que fait répandre la piété (même aux coupables), ne sont jamais amères. Le jour tomboit, la duchesse se leva, et après une demi-heure de promenade, elle entra dans un long berceau couvert de chèvre-feuille, elle s'y reposa sur un banc de verdure, et s'y oublia jusqu'à la nuit.

Ce jour même ayant su qu'un religieux avoit fait dans la matinée une quête à la cour pour un village incendié, elle avoit chargé une de ses amies de lui envoyer ce religieux dans

la soirée. Il vint à huit heures, il faisoit tout-à-fait nuit, la lune seule éclairoit le jardin, mais ses rayons ne pouvoient pénétrer l'épaisseur du feuillage sous lequel la duchesse étoit assise. Un valet-de-chambre qui accompagnoit le religieux, l'annonça en le conduisant sous le berceau; la duchesse, qui vouloit l'interroger, dit au valet-de-chambre de lui donner cinquante louis lorsqu'il s'en iroit; le valet-de-chambre, après avoir reçu cet ordre, la laissa seule avec le religieux, qui gardoit le plus profond silence. Madame de la Vallière se leva, et marchant lentement pour aller regagner le parterre : « Mon Père, dit-elle, on m'a fait la peinture la plus touchante des désastres de ce village, et je voudrois y aller ». Elle attendoit une réponse, et n'en recevant point : « Je vous prie, mon Père, re-

prit-elle, de m'apprendre quelle est la famille la plus intéressante de ce village; l'argent qu'on vous remettra en sortant d'ici, est pour les malheureux habitans en général; mais en outre, je voudrois prendre soin d'une famille.... ». A ces mots, la duchesse entendit soupirer le religieux, mais elle n'obtint point de réponse. « Eh quoi! dit-elle, craignez-vous de me confier le sort de quelques infortunés?.... Craignez-vous de remettre en mes mains de jeunes orphelines?.... Je n'ai pas le droit de m'offenser de cette défiance, cependant elle n'est pas fondée.... Mon Père, je leur tairai mon nom, et je placerai les enfans dans des colléges et dans des couvens.... ». Ici la duchesse s'arrêta; le religieux gémissoit sourdement, il pleuroit et ne répondoit rien. La nuit, l'obscurité, ces sanglots étouffés, ce silence

extraordinaire, frappèrent la duchesse, et lui causèrent une espèce de terreur que sa raison ne put surmonter.... Saisie et tremblante, elle eut néanmoins la force de hâter sa marche; le religieux la suivoit; elle l'entendoit derrière elle, et elle précipitoit sa course comme si elle eût voulu le fuir. Enfin elle sortit du sombre berceau; la vue de sa maison et la clarté de la lune lui rendirent son courage; elle s'arrête, se retourne, et voit en face, près d'elle, le religieux immobile, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux baissés et le visage couvert de larmes!.... Elle le regarde fixement et frissonne; elle reconnoît en lui le vertueux Père Anselme! ce saint religieux, l'ami de son enfance, le guide des premières années de sa jeunesse; celui qui lui donna de si pieux conseils; celui qui reçut les

derniers soupirs de sa mère !.... Tous ces souvenirs oppressent à la fois son cœur ; elle joint les mains d'un air suppliant et tombant sur un siége de gazon, en versant un déluge de pleurs : « O mon Père ! s'écria-t-elle, Dieu me pardonnera, je suis si malheureuse !... — Oui, dit enfin le vénérable vieillard, une telle ame doit revenir à lui !... ». A ces mots, il s'éloigne précipitamment et disparoît (1).

Le lendemain matin, aussi-tôt qu'il fut jour, madame de la Vallière monta en voiture et partit pour se rendre au village incendié, situé à deux lieues de Saint-Germain : ses gens sans livrée étoient revêtus d'habits gris, et ils avoient ordre de ne point dire son nom dans le village. Elle avoit l'adresse

(1) Tout le fond de ce récit est historique, et la réponse du religieux est vraie.

de la famille la plus infortunée de ce lieu; car la veille le Père Anselme, avant de sortir de chez elle, l'avoit donnée au valet-de-chambre qui lui remit les cinquante louis. Le cœur sensible de madame de la Vallière fut déchiré, en entrant dans ce village dévasté qui n'offroit plus que de tristes débris. Hélas! dit-elle, les flammes qui produisirent tous ces ravages n'ont point détruit les chefs-d'œuvre des arts et les monumens de l'orgueil, elles ont causé des infortunes plus réelles et plus touchantes; ces malheureux habitans n'ont point à regretter ces brillantes bagatelles qu'une vanité frivole entasse dans les palais : mais ils déplorent la perte de leur absolu nécessaire!..... Ici le feu n'a point consumé de vains objets de luxe, il n'a dévoré que ce qui fut utile, que le fruit d'un pénible travail!..... O com-

bien on doit plaindre ces infortunés, si courageux, si modérés dans leurs desirs, si peu difficiles en bonheur! leurs larmes n'ont jamais coulé pour des peines imaginaires. Quand ils pleurent, c'est qu'ils souffrent des maux dont la seule image nous feroit frémir! quand ils gémissent, ils succombent, ils meurent!... Malheur aux cœurs féroces que de telles plaintes n'attendrissent pas!.... En faisant ces réflexions, madame de la Vallière traversa tout le village, la maison qu'elle cherchoit étoit située à l'extrémité de la rue principale; c'étoit une ferme dont, huit jours auparavant, les habitans vivoient dans l'aisance: mais le feu avoit brûlé les greniers, les granges, les grains, les vêtemens, les bestiaux, il n'y restoit qu'une grande pièce dépouillée de meubles, contenant un vieillard octogénaire, sa fille, son gendre et huit

enfans presque nus, dont l'aîné avoit douze ans. Les murs noircis par la fumée, et les solives du plafond endommagées par le feu, attestoient la peine que la malheureuse famille avoit eue pour se conserver ce dernier abri !... Madame de la Vallière, en s'avançant dans la chambre, fut distraite de sa pitié par un objet inattendu ; c'étoit une jeune dame, d'une éblouissante beauté, qui remettoit à la fermière un gros paquet rempli de vêtemens ; la belle inconnue, de son côté, parut surprise en voyant une personne aussi remarquable que la duchesse : elles se regardèrent, l'une et l'autre, avec la plus douce expression de bienveillance et de sensibilité ; ensuite l'inconnue, après avoir fait son offrande se retira. La duchesse voulut apprendre son nom, on ne le savoit pas. La duchesse s'approcha du vieillard qui pa-

roissoit plongé dans une morne douleur, elle lui demanda à combien se montoit à-peu-près la valeur de ce qu'il avoit perdu dans l'incendie ; le vieillard, qui ne vit dans cette question qu'une simple curiosité, répondit d'un ton sec, sans regarder la duchesse, *environ huit mille francs*. Eh bien ! reprit-elle, voici cent louis. Demain vous aurez en outre deux mille écus qu'on vous apportera dans la matinée. L'effet de ce peu de mots fut inexprimable ; le vieillard joignit ses mains tremblantes, deux larmes coulèrent sur ses joues vénérables ; le fermier, plein de saisissement, regardoit sa bienfaitrice sans songer à peindre sa reconnoissance, car il ne connoissoit point de langage qui pût l'exprimer ; sa femme, transportée du plus tendre mouvement de la nature, s'écria : Venez, mes enfans, je vais

donc encore vous embrasser avec joie!.... Cette bonne mère, depuis huit jours, n'avoit trouvé dans leurs caresses qu'un supplice de plus; la bienfaisance venoit de lui rendre tout le bonheur de la maternité.... Après avoir joui de cette scène délicieuse, la duchesse fit plusieurs questions sur les enfans : le résultat de cet entretien fut qu'elle se chargeoit de payer l'apprentissage des deux aînés. Elle partit comblée des bénédictions de l'heureuse famille, et après avoir passé l'une des plus douces matinées de sa vie.

La santé de madame de la Vallière se rétablit à Saint-Germain; on retourna sur la fin de novembre à Versailles : le roi aimoit toujours éperdument la duchesse; mais cette dernière conservoit un fond de mélancolie qui blessoit le roi, il pensoit que l'amour auroit dû vaincre tous ses

scrupules : il étoit jaloux de sa tristesse, sa vanité s'en irritoit en secret ; cependant ce caractère dont il se plaignoit prolongeoit la durée de sa passion.

Madame de la Vallière, la plus sensible de toutes les femmes, devoit être la meilleure des mères ; mais sa tendresse extrême pour ses enfans ne fut pas pour elle un sentiment plus heureux que l'amour. L'aînée de ses enfans, mademoiselle de Blois, étoit dans sa cinquième année, et elle annonçoit déjà cette beauté merveilleuse qui fit depuis l'admiration de la cour. Le roi qui adoroit aussi cette enfant, s'occupoit du soin de lui chercher une gouvernante, il proposa à la duchesse plusieurs femmes de la cour qui lui paroissoient capables de remplir cet important emploi, et la pressant de choisir : Hélas ! dit la duchesse, il

faut donner à cette enfant chérie la gouvernante qui pourra le mieux, par ses principes et par ses leçons, me rendre inexcusable à ses yeux! tel sera le fruit d'une excellente éducation; et je dois prescrire à l'institutrice de ma fille de tout faire pour l'engager à me mépriser!... Cette affligeante réflexion, qui n'étoit au fond que trop vraie, déplut également au roi comme père et comme amant; il la combattit par tous les sophismes de l'amour. Madame de la Vallière ne répondit rien, mais de tels discours ne pouvoient changer son opinion, et ces tristes idées se renouveloient douloureusement, sur-tout dans les momens où elle se livroit à toutes les effusions de la tendresse maternelle. Quoi! disoit-elle, je dois redouter ce qui fait le plus doux espoir de toutes les autres mères, je dois craindre l'épo-

que où la raison éclairera mes enfans! c'est alors qu'ils pourront me juger!... Dans le cours ordinaire des choses, le temps jette un voile sur les foiblesses des femmes coupables; leurs enfans, parvenus à la jeunesse, peuvent ignorer ce qu'on veut leur cacher, ou du moins ce qu'on peut toujours nier. Mais le nom de celui qui m'a perdue perpétuera, d'âge en âge, le souvenir de mes égaremens, sa gloire éternisera ma honte. Le titre sacré de mère est un opprobre pour moi!.... Et ma fille, cette enfant qui m'est si chère, que pensera-t-elle de moi, lorsqu'après avoir reçu les instructions de la religion, après avoir médité cette morale sublime, elle réfléchira sur ma vie et sur sa naissance!.... Et par la suite quels conseils oserai-je offrir à sa jeunesse, de quel front pourrai-je lui parler de ses devoirs et de la vertu?

Indigne de son estime, me sera-t-il possible de la guider ou de prétendre à sa confiance ?... Il semble que ce doux nom de mère, lorsqu'il est illégitime, ne soit plus qu'une usurpation aussi malheureuse que déshonorante, puisqu'il ne donne aucun des droits que ce même titre assure à toutes les femmes vertueuses !....

Tandis que cette infortunée se condamnoit elle-même avec justice, mais si rigoureusement ; le public, plus indulgent pour elle, admiroit le spectacle si nouveau d'une favorite humiliée de son élévation ; vivant sans faste et dans la solitude, ne se mêlant d'aucune affaire et donnant l'exemple du plus parfait désintéressement. Celle qui, dans une telle situation, fut surnommée l'*humble Violette* (1), n'étoit

(1) Par madame de Sévigné.

assurément pas une femme ordinaire : elle fut aimée du peuple ; et malgré sa foiblesse, elle intéressa tous les cœurs sensibles et vertueux. Mais ce n'étoit pas à la cour qu'on la jugeoit ainsi. Le dénument d'ambition (lorsqu'on ne peut le révoquer en doute) ne paroît-là qu'un défaut de talent et qu'un manque de génie ; c'est une vertu si déplacée dans ce lieu, qu'elle n'y sauroit faire honneur ; ce qui produit, ce qu'on appelle *estime* à la cour, n'est autre chose que la considération acquise, non par l'amitié stérile du prince, mais par le pouvoir et la volonté active de servir ou de nuire. La duchesse de la Vallière, méprisant les richesses et l'intrigue, ne demandant rien, se cachant, n'existant que pour le roi et pour ses enfans, leur consacrant, dans la retraite, tous les momens de sa vie, ne parut aux courti-

sans qu'une personne au-dessous de sa situation ; sa douceur et sa bonté constante accrurent l'audace de ses ennemis : la haine pouvoit tout tenter contre une femme incapable de se venger et même de se plaindre ; son extrême modération déplut à ses amis, ils se refroidirent pour elle en perdant l'espoir d'employer son crédit au gré de leur ambition : cependant elle leur avoit rendu de grands services, en sollicitant plus d'une fois pour eux des graces ; mais les gens en faveur ont un malheur étrange, c'est que tout ce qu'ils accordent à leurs amis n'est regardé que comme un engagement de faire beaucoup plus par la suite ; dans ce singulier commerce, les bienfaits, loin d'acquitter les dettes de l'amitié, en font contracter d'éternelles. La duchesse étoit sans cesse importunée, sermonnée, grondée par ses amis : on

appeloit son désintéressement une folie romanesque, son dégoût pour l'intrigue une indolence ridicule, et sa modération une duperie. Ceux qui la haïssoient la calomnioient sans crainte, et par conséquent sans ménagement; ceux qui se piquoient de l'aimer, étant presque toujours mécontens d'elle, la défendoient foiblement : le reste des courtisans ne l'aimoit pas; une maîtresse sauvage, inaccessible, qui ne donnoit point de fête, qui ne jouoit aucun rôle, ne pouvoit que leur déplaire. Ainsi cette personne intéressante, si malheureuse par ses affections et par ses fautes, ne trouvoit de consolations qu'en songeant aux sentimens du roi; elle les croyoit inaltérables, elle étoit loin de prévoir les nouveaux tourmens qu'elle alloit bientôt éprouver!....

A cette époque, parut à la cour

Athénaïs de Mortemar, marquise de Montespan : on fut ébloui de l'éclat de sa figure et charmé de ses graces, de sa vivacité et des agrémens de son esprit. Lauzun, qui étoit intimement lié avec sa famille, vanta beaucoup à madame de la Vallière, son caractère, sa conduite et ses sentimens ; il lui inspira le desir de la voir. La duchesse se rendit un soir au jeu de la reine, sachant que la marquise de Montespan y seroit ; la marquise de son côté éprouvoit la plus vive curiosité de connoître la femme qui, depuis sept ans, fixoit le cœur du roi. Mais cette première entrevue ne fut qu'une reconnoissance qui produisit une espèce de scène. La surprise de madame de la Vallière fut extrême, en reconnoissant, dans madame de Montespan, cette belle personne qu'elle avoit vue dans la chaumière du village incendié ;

la marquise montra le même étonnement en jetant les yeux sur madame de la Vallière. Toutes les deux se rapprochèrent, se parlèrent mystérieusement avec l'air d'un tendre intérêt. On les questionna ; la duchesse se taisoit ; mais madame de Montespan conta, avec graces et détail, une aventure qu'elle étoit de toutes manières charmée qui fût sue, et sur-tout parce qu'elle lui fournissoit un prétexte fort naturel de se lier avec la favorite, et un moyen certain de rencontrer souvent le roi, avantage inestimable à la cour, même aux yeux de ceux qui n'ont pas de grandes vues d'ambition. La marquise, dans son récit, fit valoir avec le ton de l'enthousiasme la bienfaisance de madame de la Vallière, dont elle avoit su tous les détails ; parce qu'ayant une maison de campagne près du village incendié, elle

avoit appris des villageois toutes les particularités de l'action de la *dame inconnue*. La duchesse fut touchée des éloges que lui donnoit avec sensibilité une personne si charmante ; elle crut trouver en elle une ame semblable à la sienne ; de ce moment elle l'aima ; la marquise sut profiter de cette première impression. Le lendemain, elle fut chez madame de la Vallière, qui la reçut à bras ouverts ; la liaison la plus intime se forma promptement ; la duchesse y mit toute la franchise de son caractère, toute la sensibilité de son ame, et madame de Montespan, toute la séduction de son esprit et de ses manières.

Madame de Montespan, âgée alors de vingt-deux ans, joignoit à la régularité des traits, à la perfection de la taille et de la beauté, toute la fraîcheur de la première jeunesse, et la

physionomie la plus animée et la plus piquante ; son esprit avoit peu d'étendue et de solidité, mais il étoit original et brillant ; un certain tour vif, ingénieux et caustique, donnoit à sa conversation une sorte de singularité frappante, sur-tout à la cour ; elle savoit varier ce ton épigrammatique, quelquefois il étoit sérieux et il ressembloit à la raison ; plus souvent la gaîté la plus aimable en faisoit excuser la malignité ; son extrême vivacité lui donnoit l'air de la franchise ; tant de gens regardent l'imprudence comme le garant de la sincérité. Madame de Montespan ne savoit en effet ni se maîtriser, ni se contraindre ; mais elle savoit prendre toutes les formes ; elle le pouvoit sans effort ; elle s'étoit exercée de si bonne heure dans ce genre, que c'étoit moins en elle un artifice qu'une habitude ; elle possédoit deux

grands moyens de plaire et de réussir dans le monde ; elle avoit de la fausseté dans le caractère et du naturel dans l'esprit. Incapable d'éprouver un sentiment tendre et durable, personne n'étoit plus susceptible d'enthousiasme ; elle aimoit avec passion, avec emportement, ou elle n'aimoit point ; si on ne lui tournoit pas la tête, on ne lui plaisoit pas ; si elle n'étoit pas entièrement subjuguée, on n'avoit nul empire sur elle, et si ensuite son imagination se refroidissoit un moment, elle passoit subitement de l'admiration et de l'ivresse à l'indifférence, à l'aversion et au dégoût ; elle avoit toute la fierté qui vient de l'ambition, des préjugés et de l'orgueil et non de l'élévation de l'ame ; n'ayant aucune idée de la véritable grandeur, elle prenoit un vain éclat, le faste et les honneurs pour la gloire ; tout ce qui

brilloit ou tout ce qui faisoit du bruit lui paroissoit grand; elle avoit des desseins profonds et des motifs puérils; à la fois insatiable et frivole dans ses desirs, elle vouloit dominer, non pour conduire et pour régner, mais seulement pour paroître; elle ne vouloit s'élever que pour attirer et fixer sur elle tous les regards; enfin quoiqu'elle n'eût point d'avarice, elle étoit avide de richesses, mais pour les prodiguer communément sans choix et sans discernement; elle donnoit comme elle achetoit, uniquement pour montrer de la magnificence. Elle parut se passionner pour madame de la Vallière, dont elle obtint la plus tendre amitié et toute la confiance. La duchesse lui ouvrit son ame toute entière; elle lui laissa voir ses scrupules, ses remords, sa tristesse, et ce sentiment si profond, cet amour accru par tant de

peines et de sacrifices, qu'elle ne pouvoit plus ni surmonter ni modérer! Madame de Montespan la plaignit, et sur-tout loua son repentir; elle convint, et elle répéta qu'avec tant de délicatesse, elle ne seroit jamais heureuse en se livrant à une passion qu'elle se reprochoit si vivement. « Hélas! répondit madame de la Vallière, si je pouvois m'arracher d'auprès de lui sans le désespérer, j'en aurois peut-être encore le courage! Mais l'affliger, lui percer le cœur, empoisonner le reste de sa vie, pour prix de tant d'amour, de soins et de constance, non, je n'aurai jamais cette force inhumaine!.... A de semblables discours, madame de Montespan tomboit dans une sorte de rêverie, dont elle ne sortoit que pour s'attendrir encore sur le sort de son amie. Elle étoit la première personne de la cour qui, loin

de combattre les remords de madame de la Vallière, eut l'air de les comprendre et de les approuver : la duchesse l'en estima davantage ; elle crut reconnoître en elle les principes et la courageuse amitié de madame de Thémine ; enfin, se disoit-elle, je trouve donc ici une véritable amie !.... Madame de Montespan lui devenoit tous les jours plus nécessaire : elle ne la vit d'abord qu'en particulier, presque toujours tête à tête ; ensuite, pour la voir davantage, elle desira qu'elle fût admise dans la société intime du roi ; Lauzun s'unit à elle pour prévenir le roi en sa faveur ; et Louis bientôt, en la connoissant, souscrivit à tous les éloges qu'on lui prodiguoit. Madame de la Vallière qui craignoit toujours que le roi ne s'ennuyât chez elle, s'apperçut, avec plaisir, que la conversation et les saillies de madame de

Montespan l'amusoient : elle remercioit avec candeur son amie de tous les frais qu'elle faisoit pour plaire au roi ; et madame de Montespan, instruite par les entretiens et les confidences de la duchesse, connoissant parfaitement d'avance, les goûts, le caractère et le genre d'esprit de Louis ; profita de cet avantage avec un art profond : sous l'apparence de la légèreté, quelquefois même de l'étourderie, elle le flattoit de mille manières indirectes, sans qu'il dût lui en supposer le projet ; elle montroit des opinions qui s'accordoient avec les siennes et des sentimens qui le touchoient ; toujours variée, toujours ingénieuse, elle conservoit dans tous les momens cette mesure, cette délicatesse qui peuvent seules donner de la grace à la gaîté. Toute cette séduction, réunie aux charmes d'une figure

ravissante, produisit l'effet qu'elle en attendoit.

Les amies de madame de la Vallière, la duchesse de Saint-Aignan et la marquise de Sourdis, ne virent pas sans jalousie l'intimité de sa liaison avec madame de Montespan. La duchesse connoissoit leur égoïsme et leur ambition; elle démêla sans peine leurs vrais motifs, et cette pénétration l'aveugla sur la vérité des avertissemens qu'on lui donna. On lui fit entendre que cette nouvelle amie, si jeune, si brillante, épouse d'un homme bizarre et ridicule, qu'elle méprisoit et dont elle se moquoit ouvertement, pourroit devenir une rivale dangereuse. Cette idée parut à la duchesse une calomnie atroce; c'étoit à ses yeux noircir le caractère du roi, et sa sécurité sur ses sentimens étoit inébranlable: elle repoussa ces tristes avis

avec autant de dédain que d'indignation; ses anciennes amies s'éloignèrent d'elle et se joignirent à ses ennemis. Madame de Montespan lui en devint plus chère; heureuse de pouvoir se livrer à un sentiment légitime, son amitié pour elle n'eut plus de bornes; elle voulut que la marquise eût un logement dans sa maison, afin de passer deux ou trois jours entiers de la semaine avec elle. Tant de tendresse commençoit à causer de l'embarras à madame de Montespan; ses projets étoient arrêtés, et tout le monde les secondoit. Madame l'attira chez elle, et le roi retourna plus souvent chez Madame : là, il entendoit sans cesse louer ou citer madame de Montespan; on vantoit sa beauté, son naturel, son esprit; on ne laissoit pas échapper une occasion de la faire valoir. Rien n'embellit une femme aimable comme les

succès et la bienveillance générale ; la confiance ajoute aux graces, elle donne une sorte de calme qui ressemble à la douceur et même à la modestie. Pour employer avec aisance tous ses moyens de plaire, il faut compter sur une prévention favorable ; on n'obtient beaucoup qu'en risquant un peu ; et que ne hasarde-t-on pas lorsqu'on sait que rien ne sera jugé rigoureusement, et que tout ce qui peut être approuvé recevra l'applaudissement universel ? Les personnes timides et modestes ne voient dans un cercle que des observateurs imposans et des juges éclairés et sévères ; les gens d'un amour-propre confiant, n'y voient que des inférieurs et des admirateurs ; s'ils ont assez d'adresse et de goût pour cacher cette opinion, quel avantage n'ont-ils pas sur les autres !... Le roi écoutoit et regardoit l'objet de

tant d'éloges avec autant de trouble que d'étonnement; madame de Montespan étoit en tout si différente de madame de la Vallière, que la trouver charmante étoit presque une infidélité; on ne pouvoit aimer l'une encore, en admirant l'autre avec enthousiasme. Lauzun et le duc de Longueville secondèrent de tout leur pouvoir les desseins de madame de Montespan; le premier par des vues d'ambition, le second par l'intérêt d'un sentiment qu'il n'avoit jamais pu vaincre; il aimoit toujours madame de la Vallière, et cette passion étoit encore plus forte que la délicatesse qui auroit dû l'engager à y renoncer. Madame donna un bal masqué, et parmi les masques le roi ne chercha que madame de Montespan; il la découvrit, et la reconnut bientôt.... On s'éloigna de la foule, on se trouva dans un cabinet écarté;

un long entretien se termina par une déclaration et par un aveu : un rendez-vous fut indiqué pour le lendemain. Pendant ce temps, la duchesse seule, renfermée chez elle, et sachant que le roi et madame de Montespan étoient au bal, pensoit à eux avec la plus douce sécurité. Je suis sûre, se disoit-elle, qu'ils se chercheront mutuellement; ils causeront ensemble, et ce sera sur-tout pour parler de moi !.... Elle s'endormit avec cette pensée, et son sommeil fut paisible !.... L'amour ne donne point de pressentiment; trompeur en tout, la confiance ou les craintes qu'il inspire sont également peu fondées; il agite lorsqu'on pourroit goûter quelques momens de calme; il aveugle lorsqu'on perd tout ce qu'il a promis !....

Cependant le roi, dans l'ivresse d'un triomphe brillant et d'un nouvel

amour, n'étoit pas sans remords et sans inquiétudes; tous ses sentimens pour madame de la Vallière n'étoient pas éteints : il ne se la représentoit plus sous les traits ravissans qui l'avoient charmé; mais elle étoit encore à ses yeux la plus intéressante de toutes les femmes. Madame de Montespan sut dissiper ses scrupules; ce n'étoit pas assez pour elle de le rendre infidèle, il falloit le rendre ingrat, afin de ne pas avoir l'air de jouer un rôle si évidemment odieux; elle ne craignit pas de faire l'éloge du caractère de la duchesse, elle savoit que l'estime peut fortifier l'amour, mais qu'elle ne le rallume point. Madame de Montespan en rendant justice aux vertus de la duchesse, prétendit qu'elle n'avoit jamais véritablement aimé Louis, puisqu'elle avoit pu conserver des regrets; elle assura que l'amour ne se rappelle

ses sacrifices que pour s'applaudir de les avoir faits; que lorsqu'il est extrême il se croit justifié, et qu'il l'est en effet, puisqu'il cède à une force irrésistible. Le roi se laissa facilement persuader ce qu'il desiroit si vivement qui fût vrai; d'ailleurs il trouvoit dans madame de Montespan tous les emportemens de la passion. Lorsqu'il comparoit cette violence à la douce et profonde sensibilité de madame de la Vallière, il se disoit qu'il étoit aimé pour la première fois; l'amour l'enivroit, et néanmoins ne pénétroit pas son cœur comme il l'avoit jadis été. Ces transports tumultueux ne laissent que des idées fugitives et confuses; mais le charme de la tendresse en répand un si doux sur les souvenirs! Louis cependant, trop certain que madame de la Vallière n'apprendroit son changement qu'avec une vive douleur,

voulut cacher sa nouvelle intrigue : Madame de Montespan, qui avoit des ménagemens à garder et des précautions à prendre, desiroit aussi que sa foiblesse fût ignorée, du moins pendant quelque temps ; ainsi l'on se conduisit de part et d'autre avec un grand mystère, mais qui ne fut impénétrable que pour la duchesse.

Vers ce temps mourut Philippe IV, père de la reine ; Louis eut des prétentions sur son héritage et sur-tout sur les Pays-Bas. La guerre fut résolue, et Louis annonça qu'il iroit en Flandres et qu'il se mettroit à la tête de son armée. Que devint la duchesse à cette nouvelle ! tous les périls, toutes les horreurs de la guerre s'offrirent à la fois à son imagination, et le roi alloit s'y exposer et les braver ! .... Comment goûter un instant de repos avec une telle pensée, et comment s'en dis-

traire?... La présence même de celui qu'elle aimoit sembloit encore aigrir sa peine ; elle ne pouvoit plus le regarder sans éprouver un déchirement de cœur inexprimable ; toujours péniblement attendrie lorsqu'elle le voyoit, toujours poursuivie par les plus noires idées quand elle se retrouvoit seule, elle n'avoit pas la triste consolation de se plaindre, non qu'elle voulût affecter un courage qu'elle n'avoit pas ; mais il est des craintes si terribles, qu'on n'oseroit les articuler ; elles ne se présentent à l'esprit que comme des images confuses qu'on ne peut écarter, mais sur lesquelles la pensée ne se fixe jamais volontairement ; et par une superstition dont l'esprit ne sauroit préserver les cœurs sensibles, il sembloit à la duchesse qu'elle auroit créé de sinistres présages en montrant ses mortelles inquiétudes ; enfin elle vouloit

laisser au roi tout son courage, et elle eût cru l'affoiblir en ne lui cachant pas sa douleur. Tandis qu'elle s'efforçoit de paroître calme, madame de Montespan, lorsqu'elle étoit seule avec le roi, lui peignoit énergiquement ses alarmes, et les exagéroit en les détaillant. Ces discours véhémens, des torrens de pleurs, de fréquens évanouissemens, inspiroient au roi toute la reconnoissance qu'un amant éprouve quand il est amoureux : cependant il y avoit mille fois plus de tendresse et d'amour dans un seul regard de madame de la Vallière que dans toutes ces violentes démonstrations. On entend si bien ce langage quand on aime, que nul autre alors n'est nécessaire; mais quand on n'aime plus, le visage, dont tous les mouvemens paroissoient si expressifs, les yeux où l'on a su lire tant de choses ne disent plus rien; il

faut les interroger avec un vif intérêt pour les comprendre : l'indifférence voit encore la beauté ; mais elle ne remarque plus l'expression qui en fait tout le charme. Madame de la Vallière étoit trop occupée de sa douleur pour être frappée du changement du roi ; elle s'appercevoit, il est vrai, qu'il étoit distrait et préoccupé, et loin de s'en inquiéter, elle prenoit sa froideur et sa contrainte pour la tristesse, causée, malgré son amour pour la gloire, par le chagrin qu'il éprouvoit de s'éloigner d'elle.

Aussi-tôt que la saison permit de se mettre en campagne, le roi partit pour la Flandre ; ce départ plongea deux personnes dans un état véritablement digne de pitié, la reine et la duchesse de la Vallière ; mais l'une recevoit des consolations de tout genre, et rien n'adoucissoit les chagrins dé-

chirans de l'autre; la reine s'honoroit de son affliction, tous les cœurs s'y intéressoient, l'estime publique en diminuoit l'amertume. Tel est le bonheur attaché aux sentimens légitimes que l'on trouve des jouissances au milieu même des peines les plus amères qu'ils produisent. Mais comment supporter la douleur, quand elle est un sujet de scandale, qu'elle excite le dédain et la censure des méchans et des prudes, et qu'elle n'obtient des gens vertueux qu'une compassion humiliante? La duchesse recevoit sans cesse des courriers du roi et des lettres de Lauzun, qui lui contoit tous les traits relatifs au roi : il lui manda que Louis, à la tranchée de Lille, s'exposant avec la plus grande témérité, avoit eu un page tué derrière lui, et qu'un vieux soldat l'avoit pris rudement par le bras, en disant : *Otez-*

vous, est-ce-là votre place (1)? Ces détails, en exaltant l'admiration de la duchesse, portoient au comble ses terreurs; et de son côté, la reine éprouvoit les même alarmes.

Il semble que de vives inquiétudes et une profonde affliction pour la même cause, suspendent la rivalité entre deux femmes faites pour s'aimer; les cœurs également affligés se rapprochent par un penchant naturel, parce qu'eux seuls peuvent s'entendre. On ne hait plus celle qui pleure sur les maux dont on gémit, on voit avec attendrissement sur son visage, l'expression et l'empreinte de tout ce qu'on éprouve soi-même, on rencontre avec plaisir son regard mélancolique! Comment pourroit-on résister à la sympathie du malheur?....

(1) Mémoires de Choisi.

La duchesse alloit plus souvent chez la reine ; elle avoit toujours aimé cette princesse à laquelle jamais elle n'avoit inspiré l'animosité qu'on éprouve communément contre une rivale préférée ; la reine connoissoit la douceur et la générosité de madame de la Vallière, elle avoit seule le droit de se plaindre d'elle ; et néanmoins elle rendoit à son caractère, une justice que toutes les femmes de la cour lui refusoient. On remarqua avec surprise que, depuis le départ du roi, la reine accueilloit davantage madame de la Vallière, et que même une sorte d'intelligence très-étrange paroissoit s'établir entre elles. Si l'on parloit de la guerre ou du roi, elles se regardoient avec une expression extraordinaire d'intérêt et de sensibilité ; elles avoient l'air de s'attendrir mutuellement sur le dépérissement réciproque de leur santé ; lors-

que la reine recevoit des nouvelles de l'armée, son premier mouvement étoit d'en instruire les amis de madame de la Vallière, quoiqu'elle n'eût aucune liaison avec eux. Toute cette conduite fit faire une infinité de fausses conjectures; les courtisans devinent, avec une merveilleuse facilité, les artifices et les desseins de l'ambition: mais tous les mouvemens généreux d'une extrême sensibilité ne sont pour eux que des bizarreries inexplicables; ils n'ont étudié des passions humaines que celles que l'orgueil allume; moins méchans, moins injustes qu'aveuglés, ils n'ont pas l'intention de calomnier les cœurs sensibles, ils les méconnoissent.

Un matin que madame de la Vallière attendoit des nouvelles de l'armée, elle fut consternée en apprenant que nul courrier n'étoit arrivé; quelqu'un lui dit que la reine étoit accablée d'in-

quiétudes, et elle se rendit au château ; c'étoit une démarche extraordinaire, car elle n'alloit jamais le matin chez la reine ; mais elle éprouvoit un desir irrésistible de la voir. Le rang qu'elle avoit à la cour lui donnoit les *grandes entrées*, et elle n'en avoit point encore profité ; elle pénétra sans obstacle jusqu'à la chambre de la reine, où elle ne trouva personne ; elle s'avança doucement et avec timidité vers l'oratoire de la reine dont la porte étoit ouverte (1) ; elle y vit cette princesse seule et à genoux, placée de manière qu'elle ne pouvoit en être apperçue. La duchesse profondément émue s'arrêta, et, pour la première fois, elle contempla la reine avec un sentiment

(1) Dans ce temps toutes les reines de l'Europe avoient des oratoires dans leur appartement.

d'envie ! Sans doute, se dit-elle, *c'est pour lui* qu'elle implore le ciel ; qu'elle est heureuse, sa vertu lui donne le droit de prier avec espérance !..... La reine entend soupirer, elle se retourne, et en voyant la duchesse inondée de larmes : Mon Dieu ! s'écria-t-elle avec effroi, savez-vous quelque chose de nouveau ? Non, Madame, répond d'une voix entrecoupée la duchesse, mais alarmée, ainsi que toute la cour..... Par le retard du courrier, j'ai osé venir..... Dans la situation où je suis, interrompit la reine, je ne vois avec plaisir que les personnes qui s'intéressent vivement aux dangers où le roi s'expose..... La reine prononça ces paroles avec tout le charme que la douceur, l'indulgence et la bonté peuvent donner à la vertu. Madame de la Vallière, dans ce moment, auroit été capable de lui sacrifier son amour ; em-

portée par un mouvement aussi tendre qu'irréfléchi, elle mit un genou en terre, et saisissant une des mains de la reine, elle la pressa contre son cœur; la reine attendrie, la releva et l'embrassa; la duchesse fondit en larmes, en disant : Ah! Madame, disposez de ma triste existence.... Elle alloit poursuivre et prendre sans doute un engagement vertueux, lorsque la reine entendit du bruit dans sa chambre; tant de convenances et tant de préjugés, dans la société, s'opposent si souvent à la bonté, que la reine eût éprouvé un mortel embarras si on l'eût surprise tête à tête avec madame de la Vallière, et s'attendrissant avec elle; aussi se hâta-t-elle de la quitter précipitamment, et la duchesse, n'osant la suivre, resta seule dans l'oratoire. Elle regardoit avec une sorte de saisissement cet asyle secret de la piété, et

la place que la reine venoit d'occuper ; ce coussin de velours encore affaissé, sur lequel, au pied d'un crucifix, cette princesse vertueuse venoit de prier avec tant de ferveur, pour un époux infidèle !.... Cependant, l'embarras de la duchesse devint extrême ; en entendant que la chambre de la reine se remplissoit successivement de toutes les femmes de la cour, elle se repentit de n'avoir pas suivi la reine, car elle ne pouvoit plus sortir de l'oratoire sans causer un étonnement prodigieux ; d'ailleurs, avec un tact aussi fin, elle n'avoit que trop compris pourquoi la reine s'étoit éloignée d'elle si brusquement. Elle rougit de sa bonté pour moi, dit-elle : hélas ! je suis en effet si coupable, que l'indulgence doit être mystérieuse avec moi ! On craint de perdre de la dignité et d'être accusée de foiblesse, en la montrant !... Com-

me elle faisoit cette douloureuse réflexion, elle entendit un grand mouvement dans la chambre de la reine; on annonçoit un courrier de l'armée; alors les ménagemens délicats, la crainte de faire une scène, tout fut oublié; la duchesse, hors d'elle-même, s'élance dans la chambre dans l'instant où la reine, après avoir lu rapidement un billet, s'écrie: La Flandres entière est conquise, tout est fini, le roi revient et couvert de gloire.... A ces paroles, toutes les femmes expriment leur joie, par leurs gestes, par des exclamations, par des pleurs; la reine transportée, les embrasse toutes, à l'exception d'une seule!.... En parcourant le cercle, elle passe d'un air sévère devant la duchesse, et même sans l'honorer d'un regard! Elle n'avoit plus d'inquiétude, le roi revenoit, elle ne voyoit plus dans la duchesse

qu'une rivale..... Elle lui avoit permis de partager sa douleur; mais la joie d'une rivale n'est qu'une offense, on peut s'affliger, et non se réjouir avec elle. Tous les yeux se tournèrent vers la duchesse, on ne concevoit pas comment elle se trouvoit-là inopinément sortant de l'oratoire de la reine, dans lequel les seules favorites avoient le droit d'entrer; la manière dont la traitoit la reine rendoit cet incident plus étrange encore: on la regardoit avec une curiosité malveillante, qui, dans toute autre occasion, l'auroit cruellement embarrassée; mais une seule pensée l'occupoit, elle se répétoit: *Le roi revient victorieux!*..... Cette idée la mettoit hors des atteintes de la haine; elle l'élevoit au-dessus de la méchanceté, de l'envie, des outrages, de tout enfin. Que ne brave-t-on pas, lorsqu'on passe subitement d'une dou-

leur accablante au comble du bonheur, lorsque le cœur et l'amour-propre sont également satisfaits, et que tous les vœux les plus ardens qu'on ait formés, sont tout-à-coup exaucés ? Madame de la Vallière brûloit de retourner chez elle, certaine d'y trouver une lettre du roi ; elle ne resta que peu de minutes, et courut à l'hôtel de Biron ; il falloit traverser, pour s'y rendre, toutes les cours du château et une partie de la grande avenue ; le peuple, instruit déjà des heureuses nouvelles, se livroit à tous les transports d'une joie immodérée ; toutes les cours retentissoient des cris répétés : *vive le roi !* chacun de ces cris pénétroit jusqu'au fond du cœur de la duchesse : O combien cet enthousiasme général lui paroissoit juste et bien fondé ! Combien ce peuple, impétueux dans tous ses sentimens, étoit aimable à ses yeux !

et avec quels délices l'amour s'enivroit de la gloire d'un objet adoré !

De retour chez elle, la duchesse y trouva en effet un billet de Louis, qui lui disoit qu'il mandoit à la reine d'aller au-devant de lui jusqu'à Amiens; il invitoit madame de la Vallière à faire aussi ce voyage : ce billet étoit court; mais on est content de tout lorsqu'on est heureux; et la duchesse en fut parfaitement satisfaite. Elle envoya chercher madame de Montespan pour parler avec elle de sa joie. Madame de Montespan se fit attendre, et ne fit pas une longue visite : elle étoit extrêmement agitée et préoccupée; elle en donna pour raison, la contrariété qu'elle éprouvoit, disoit-elle, d'être obligée de suivre la reine, qui vouloit l'emmener à Amiens : on partoit le lendemain à la pointe du jour; madame de la Vallière ne s'occupa plus

que des préparatifs de son voyage ; et quoiqu'elle ne fût pas de la suite de la reine, elle partit le lendemain en même temps que cette princesse : par respect et par bienséance, elle n'avoit osé la devancer ; et sa voiture se trouva confondue sur la route avec celles des personnes qui suivoient la reine. Ce voyage fut un enchantement pour madame de la Vallière ; elle se représentoit l'entrevue qu'elle alloit avoir avec la roi, comme le moment le plus doux, le plus beau de sa vie : elle le revoyoit débarrassé de la préoccupation de la guerre, passionné, heureux, tout à elle, jouissant sur-tout pour elle de ses succès et de sa gloire : chacune de ces pensées lui causoit une émotion et des battemens de cœur qu'elle n'avoit pas encore éprouvés. Comme elle fut non-seulement charitable, mais prodigue pour les pauvres

qu'elle rencontra durant la route entière, ils crioient tous : *Vive le roi! vive notre bon, notre grand roi!* Combien ces cris l'attendrissoient sur leur misère! en les écoutant, elle leur donnoit avec reconnoissance. Malgré leurs maux, ils bénissoient leur souverain! Mes amis, leur disoit-elle, en versant de douces larmes, aimez-le toujours, priez pour lui, il veille sur vous, il souffre de vos peines, il y trouvera des remèdes.... En parlant ainsi, elle leur distribuoit l'or avec profusion. Il se joignoit à la tendresse si vive qu'elle avoit pour le roi, une exaltation de tête qui seule auroit pu former ce qu'on appelle communément une violente passion. Cet enivrement fut entretenu durant toute la route, par les acclamations du peuple qu'on rencontroit. Quelle harmonie enchanteresse que celle de la réunion de toutes les

voix, célébrant avec éclat l'objet qu'on aime passionnément ! Comme on est philanthrope ! comme on trouve bons et sensibles tous ceux qui éprouvent un tel délire ! comme on s'étonne qu'il soit possible de voir en noir l'espèce humaine ! comme il est enivrant de pouvoir se dire : L'objet de tous ces hommages, ce héros, ce souverain adoré n'aime que moi ! Je puis seule ajouter le bonheur à tant de grandeur et de gloire ! Ses peuples, en le bénissant, l'Europe entière en l'admirant, ne sauroient faire que sa renommée, mais il ne peut être heureux que par moi ! Ces idées, cette ivresse anéantirent enfin, durant ce voyage, les regrets, le repentir et les remords qui, jusqu'alors, avoient mêlé tant d'amertume à cet amour si tendre et si constant ; après tant d'alarmes, une joie si subite et si vive remplissoit l'ame toute

entière de la duchesse ; elle en bannissoit les souvenirs douloureux, et tout autre sentiment. Elle se croyoit justifiée par la gloire de son amant ; elle jouissoit non-seulement de celle qu'il venoit d'acquérir, mais encore de tout ce qu'il devoit faire de grand par la suite ; son cœur lui donnoit d'avance le titre glorieux qu'il reçut ; l'amour, sur un seul point, lui dévoiloit l'avenir : peut-il ne pas prévoir ce qui honore son objet ? Ah ! c'est à lui surtout qu'il appartient de prédire des succès et des triomphes !

Cependant on approchoit d'Amiens, on n'en étoit plus qu'à trois lieues, lorsque, du haut d'une montagne, la duchesse apperçut, dans un grand éloignement, une partie de l'armée ; à cette vue, la prudence et la raison l'abandonnent, elle oublie toutes les considérations humaines ; elle n'est plus ca-

pable de faire qu'un seul calcul, c'est qu'en quittant la grande route et en suivant un chemin de traverse, elle verra le roi quelques minutes plutôt (1) : aussi-tôt elle ordonne à ses postillons de prendre ce chemin ; on lui représente vainement qu'il est presqu'impraticable ; c'est le seul bon, s'écria-t-elle, puisqu'il est le plus court !..... On s'y engage, il étoit affreux ; quoique la duchesse fût naturellement très-craintive, rien dans ce moment ne pouvoit l'effrayer ; elle ne considéroit dans le péril de verser que le malheur d'un retard, nul autre danger n'existoit pour elle ; l'amour donne à la fois la confiance et l'intrépidité, quand c'est pour lui qu'on s'expose ; on compte tellement sur son étoile, qu'on croit presque ne rien risquer.

---

(1) Mémoires de Montpensier.

Malgré les ornières, les pierres et les trous profonds, la duchesse pressoit tellement les postillons que l'on avançoit avec rapidité : il restoit peu de chemin à faire ; mais ce chemin paroissoit immense à la duchesse, il la séparoit de Louis ! Dans la plus violente agitation, la tête hors de la portière, le visage baigné de larmes, elle portoit au loin des yeux avides, quoique le terrein applani et de grandes masses d'arbres ne lui permissent plus d'appercevoir les troupes ; mais elle savoit qu'elle s'en approchoit, et chaque pas augmentoit son émotion et l'ardeur de son impatience. Nous allons nous revoir ! s'écrioit-elle : oh ! quelle sera sa joie, quel sera mon bonheur ! Au milieu de ces idées délicieuses, tout-à-coup on tombe dans une espèce de fossé, la voiture se renverse, une glace est brisée, et madame de la Val-

lière reçoit deux blessures assez profondes, l'une au mention, et l'autre au bras droit, qui est en même temps foulé dans le choc de la chute ; dans le moment même de cet accident, son premier mouvement fut de crier à ses gens de se hâter de relever la voiture ; on obéit, et bientôt la voiture est en marche : la duchesse souffroit de son bras qui étoit excessivement enflé : elle se fit une écharpe d'un mouchoir, et elle se disoit : il connoîtra ce que j'ai risqué pour le revoir un peu plutôt !... Cependant, afin de ne pas l'effrayer, elle essuya avec soin le sang de ses blessures ; dans ce moment, jetant les yeux sur la campagne, un cri pénétrant s'échappa du fond de son cœur, elle appercevoit les troupes, elle voyoit le roi !.... Ce prince, de son côté, reconnoît la voiture et la livrée de madame de la Vallière ; il met son cheval

au galop, il s'avance vers la duchesse éperdue, il approche; et touchant enfin sa portière: Quoi donc, lui dit-il, avant la reine!.... Ce fut son premier mot, un mot d'improbation sur un empressement imprudent sans doute, mais si tendre!.... un reproche sévère sur tant d'amour!.... La duchesse frappée comme d'un coup de foudre, reste immobile, glacée, anéantie, elle garde un profond silence; que diroit-elle pour se justifier, quand c'est *lui* qui la condamne!.... Cependant le roi jetant les yeux sur elle, s'apperçoit qu'elle a un bras en écharpe, il s'émeut, il interroge; la duchesse étoit hors d'état de répondre, ses gens expliquent ce qui vient d'arriver: Ah! s'écria le roi, quand j'étois fâché de vous voir arriver par ce chemin, c'étoit un pressentiment de la peine que j'éprouve!.... Cette phrase ranima un peu la duchesse,

mais ne la consola point ; il est des occasions où rien ne répare un mot dur échappé de premier mouvement : on le pardonne quand on aime, on ne l'oublie jamais ; un cœur profondément blessé ne guérit point, la douceur et la tendresse préservent du ressentiment, et non de la souffrance..... Le roi montra de la sensibilité, mais il n'étoit plus temps ; toutes les chimères de bonheur venoient de s'évanouir : une illusion trop chère se dissipoit enfin..... Cet entretien fut court, le roi étoit forcé de continuer sa route, la reine alloit arriver. Il dit à la duchesse qu'afin de lui procurer quelques heures de repos, il coucheroit à Amiens ; à ce mot de *repos*, l'infortunée ne put retenir un profond soupir, le roi ne l'entendit point, et la quitta. Elle éprouva un nouveau serrement de cœur en le voyant s'éloigner d'elle au grand ga-

lop, il lui sembla qu'il l'abandonnoit pour jamais! Elle se sentoit défaillir, et cependant elle le suivoit toujours des yeux : il ne retourna pas la tête une seule fois! .... Bientôt un nuage de poussière le dérobe à sa vue ; alors, prête à s'évanouir, elle retombe accablée dans le fond de sa voiture : elle s'épouvante de se trouver seule livrée à elle-même ; elle veut en vain écarter des réflexions cruelles : une pensée dominante et terrible oppresse son cœur et remplit son imagination ; une voix funèbre crie au fond de ce cœur déchiré : *Il ne m'aime plus !....* Semblables à des éclairs effrayans de lumière, des souvenirs vifs et rapides lui font entrevoir l'affreuse vérité... Elle se rappelle les avertissemens qu'elle a méprisés......Les sentimens les plus amers (si nouveaux pour elle) se joignirent à sa douleur ; elle ne pouvoit

pleurer, l'indignation séchoit ses larmes!.... Son bras la faisoit beaucoup souffrir; et cette douleur physique en produisoit une morale mille fois plus sensible, elle s'en rappeloit la cause et le résultat!... A peine fut-elle arrivée à Amiens que le roi, suivi d'un chirurgien, entra dans sa chambre; elle ne vit dans ce soin, que de l'humanité et de la compassion; tandis qu'on examinoit son bras, madame de Montespan survint, la duchesse tressaille et sur-le-champ regarde le roi; il eut l'air embarrassé... Madame de Montespan courut embrasser la duchesse dont elle toucha légèrement le bras; la duchesse la repoussa, en disant: Ah! retirez-vous, vous me faites mal... Madame de Montespan, que rien ne déconcertoit, eut l'air d'attacher le sens le plus simple à ces paroles; mais elle ne voulut pas s'asseoir, parce

qu'elle étoit, dit-elle, obligée de retourner sur-le-champ chez la reine : elle sortit ; un demi-quart-d'heure après, Louis quitta madame de la Vallière, après que le chirurgien l'eût assuré qu'elle n'avoit le bras ni cassé, ni démis.

Un seul soupçon suffit souvent pour dissiper une longue erreur : on ouvre les yeux, on regarde, et l'on voit. L'intelligence du roi et de madame de Montespan parut si frappante à la duchesse, sur-tout en se rappelant tant de traits qui la confirmoient, qu'elle ne s'étonna plus que de son aveuglement passé. Cependant son cœur combattoit encore la conviction de son esprit; elle se répétoit : *Je n'ai point de preuves certaines*. Elle n'en étoit pas moins convaincue de son malheur ; mais c'étoit pour elle une consolation de pouvoir se dire encore cette phrase ;

ses femmes la déshabillèrent pour la mettre au lit : elle étoit si accablée de corps et d'esprit, qu'elle ne pouvoit ni se mouvoir ni se soutenir ; elle laissoit faire ses femmes, sans les seconder et sans résistance ; lorsqu'on lui présente un miroir, elle jette les yeux sur la glace, et tressaille en voyant le changement de son visage ; au moment même, elle se rappelle la brillante figure de madame de Montespan, elle se compare à sa rivale, et un sentiment humiliant remplit son cœur d'amertume. Malgré son égarement, il y avoit un tel fond de pureté dans son ame, qu'elle n'avoit jamais pensé que les charmes de sa figure dussent être un moyen d'attacher le roi ; mais dans cet instant, quoiqu'elle en rougît, elle regretta la beauté. Elle se trouvoit plus changée qu'elle ne l'étoit effectivement ; elle avoit toujours les

mêmes graces, des yeux incomparables et une physionomie céleste; mais avec tant de sensibilité, comment pourroit-on conserver la vive fraîcheur de la jeunesse?

Malgré sa fatigue et son accablement, elle ne put goûter durant la nuit un instant de sommeil; cependant le lendemain matin son bras étoit presque guéri, et elle partit en même temps que la reine. Que ne souffrit-elle pas durant cette route qu'elle avoit parcourue dans une situation si différente! Tout ce qui avoit alors excité sa joie et ses transports, lui causoit maintenant les plus douloureuses sensations et la plongeoit dans un horrible abattement. Quoiqu'elle aimât le roi avec plus de passion que jamais, elle n'éprouvoit plus qu'un sentiment indéfinissable et pénible, en entendant le peuple célébrer ses exploits; elle

dut connoître alors combien l'amour le plus tendre est égoïste; ces cris patriotiques ne pouvoient plus flatter, enivrer son amour-propre, et ils ne produisoient en elle qu'un triste mouvement, qui ressembloit presqu'à l'envie. Ce qu'il y a peut-être de plus affreux après l'inconstance d'un amant, c'est de perdre, avant de se détacher, toute illusion sur ses propres sentimens, de ne pouvoir plus déïfier cette affection à laquelle on a tout sacrifié, et que l'on croyoit si désintéressée, si peu commune, si généreuse : combien alors, en s'examinant, on y découvre de petitesses et de personnalités ! Combien on trouve sa foiblesse imprudente et coupable ! Elle n'a plus de consolation et d'excuse ! Hélas ! on ne peut se juger bien soi-même que lorsqu'on n'est plus aimée ; ce malheur accablant nous ravit toujours

quelque chose de notre propre estime ; il détruit tous les prestiges, tous les enchantemens !....

On arriva tard à Versailles, la duchesse ne vit personne et se renferma chez elle. Cependant madame de Montespan avoit conté au roi que la reine étoit excessivement blessée que madame de la Vallière eût voulu le voir avant elle. Madame de Montespan ne manqua pas d'exagérer beaucoup le ressentiment de la reine, elle peignit aussi très-vivement l'*indignation* de toutes les personnes de la cour ; elle prétendit que la froideur naturelle de la duchesse (c'est ainsi qu'elle appeloit sa modestie), la rendant incapable d'enthousiasme, elle n'avoit pu faire cette action que pour braver la reine. Madame et mademoiselle de Montpensier, ennemies personnelles de la duchesse, ne laissèrent pas échapper une

telle occasion de déclamer contre elle ; on prétendit que la reine, lorsqu'elle la vit quitter la grande route, fut au moment de l'envoyer arrêter par ses gardes (1) ; et qu'ensuite elle avoit dit qu'elle voyoit clairement, par l'insolence actuelle de madame de la Vallière, que toute l'humilité qu'elle lui avoit montrée durant l'absence du roi n'avoit pu être que de la bassesse et de la fausseté. Quoique toutes les dames qui se trouvoient dans le carrosse de la reine, n'eussent rien négligé de ce qui pouvoit l'irriter contre la duchesse, cette princesse n'avoit rien dit de semblable ; mais ce discours fut si répété, si approuvé, que la reine, peut-être flattée qu'on le lui attribuât, n'eut pas la franchise de le désavouer ;

(1) Mémoires de mademoiselle de Montpensier.

ce qui nécessairement l'obligeoit à traiter la duchesse avec plus de sécheresse que jamais. C'étoit bien ce qu'on vouloit et ce qu'on avoit espéré.

Le lendemain matin, la duchesse ne put se dispenser de recevoir plusieurs personnes qui vinrent uniquement pour l'instruire de ces détails. Benserade, qui avoit pour elle une amitié sincère, et qui s'étoit toujours conduit loyalement avec elle, n'avoit cependant osé l'avertir de la trahison de madame de Montespan; mais il ne lui cacha point la perfidie avec laquelle madame de Montespan avoit tâché, dans cette occasion, d'aigrir l'esprit de la reine et celui du roi. Madame de la Vallière soupira, dévora ses larmes et ne répondit rien; son cœur étoit trop blessé pour s'ouvrir.

Le roi vint; la duchesse pâlit en se retrouvant seule avec lui, comme si

elle eût craint une explication ; en effet, elle n'y pouvoit trouver que la confirmation complète de son malheur ! Le roi fut froid et embarrassé ; il commença par annoncer qu'il étoit accablé d'affaires et qu'il ne resteroit qu'un instant. Ensuite il dit à la duchesse, qu'à l'occasion de son retour et de la conquête de la Flandres, tout le monde allant ce soir chez la reine, il desiroit qu'elle y fût. Madame de la Vallière fit un signe d'obéissance ; elle baissa des yeux pleins de larmes et garda le silence. Elle sentit que le roi exigeoit cette démarche respectueuse, comme une espèce de réparation du tort dont la reine se plaignoit. Le roi parla d'autre chose ; et tout-à-coup, regardant à sa montre, il sortit précipitamment. La duchesse resta dans un état d'accablement qui ressembloit à la stupidité. Enfin, sur le

soir elle se rendit chez la reine. Toutes les cours étoient illuminées ; un peuple immense les remplissoit : tout annonçoit le bonheur et la joie, et cette alégresse publique sembloit agraver les maux de l'infortunée duchesse. Elle fut reçue de la reine avec la gravité la plus sèche ; toutes les femmes eurent, avec elle, une espèce d'air solennel ; car dans le monde on ne fait jamais de scènes ; la malveillance et le dédain ne s'y montrent que par une politesse affectée, sérieuse et glaciale. La duchesse pénétrée de douleur, foible, souffrante encore, n'éprouvoit pas tout l'embarras qu'on auroit voulu lui causer, parce qu'elle étoit hors d'état de réfléchir et d'observer ; mais elle sentoit un mal-aise et un découragement qui lui donnoit un extrême desir de se soustraire promptement à cette pénible contrainte. On étoit debout.

La reine, après avoir parcouru le cercle, se tenoit appuyée sur une cheminée; et en attendant le roi pour commencer les parties de jeu, elle causoit avec madame Henriette, la princesse Palatine, madame de Soubise et madame de Montespan. Madame de la Vallière étoit à l'autre extrémité du salon. Comme les femmes qui se trouvoient de ce côté, parloient vivement entr'elles, ne lui disoient pas un mot, et n'avoient même pas l'air de remarquer qu'elle fût là, elle s'étoit éloignée d'elles de deux ou trois pas, et pouvant à peine se soutenir, pâle, immobile, les yeux tristement fixés sur la porte par laquelle le roi devoit entrer, elle attendoit avec saisissement qu'il parût, décidée à s'en aller alors. Tout-à-coup, Madame de Montespan quitte le groupe qui environnoit la reine, traverse le salon

d'un air triomphant et s'approche de madame de la Vallière; elle vint lui parler avec un air d'intérêt, comme si elle eût été touchée de son isolement et de son embarras. Cette affectation de bonté sortit la duchesse de sa distraction; ne pouvant supporter d'être protégée par madame de Montespan, elle la reçut avec la sécheresse la plus marquée. Madame de Montespan, sans s'émouvoir, lui dit encore deux ou trois phrases, mais d'un ton insouciant et léger, ensuite elle s'éloigna d'elle. Une minute après, les deux battans de la porte s'ouvrirent et le roi parut. Il jeta les yeux sur l'assemblée, il vit d'un coup-d'œil tout ce qui s'y passoit, et devina ce qui avoit dû précéder..... Il vit madame de la Vallière mal accueillie, délaissée, isolée, humiliée; elle n'étoit là que par obéissance pour lui.....! Dans

ce moment, son équité naturelle, sa grandeur d'ame et sa fierté lui tinrent lieu de l'amour qu'il n'avoit plus. Il s'approcha de madame de la Vallière, il lui parla avec une expression qui confondit tous les observateurs. La première personne qu'il nomma pour faire sa partie de *hocca* fut la duchesse; et comme il vit qu'elle étoit si tremblante qu'elle auroit beaucoup de peine à traverser le salon, il fit apporter la table de jeu auprès d'elle et s'y établit sur-le-champ. Il n'appela point madame de Montespan, il ne la regarda pas une seule fois dans toute la soirée; il fit placer la duchesse à côté de lui et ne fut occupé que d'elle. Il trouva le moyen de lui dire, de mille manières, les choses les plus tendres et les plus flatteuses, avec cette délicatesse et cette grace qui n'appartenoient qu'à lui. Elle ne vit d'abord,

dans cette conduite, que la générosité qu'elle lui connoissoit ; mais bientôt son cœur s'y méprit, elle reprit par degré l'espérance, et enfin presque tout son bonheur. On ressaisit si facilement une erreur que l'on chérit ! elle avoit toujours confondu dans son ame la passion et la fidèle amitié : elle retrouvoit de la tendresse dans les regards du roi, elle crut y retrouver de l'amour. Sur la fin du jeu on vint dire au roi que, dans les cours, le peuple se livroit à un enthousiasme si extravagant que, pour faire des feux de joie, il brûloit les chaises à porteurs des dames, et qu'enfin dans la cour des princes il jetoit dans le feu les lambris et les parquets destinés pour la grande galerie. Le roi se mit à rire : Laissez-les faire, répondit-il, nous aurons d'autres parquets ; je ne veux pas que l'on trouble leur

joie (1). Cette réponse fit couler les pleurs de madame de la Vallière. L'admiration lui rendit toute sa confiance; il lui sembla qu'il étoit impossible que celui qui montroit une reconnoissance et une bonté si touchante, celui qui paroissoit si sensible à la douceur d'être aimé, pût être ingrat pour elle.

Lorsque le jeu fut terminé, le roi se leva; on resta debout un demi-quart-d'heure; madame de Montespan et les ennemies de la duchesse avoient sur leurs visages une expression frappante d'embarras et de mécontentement; les autres femmes et tous les hommes entourèrent madame de la Vallière, qui ne montra jamais plus de simplicité, de douceur et de modestie. La reine, à laquelle le roi venoit de dire quelques mots tout bas,

(1) Mémoires de Choisy.

s'approcha d'elle d'un air un peu contraint, mais lui adressa la parole avec beaucoup de bonté. La duchesse sentit que c'étoit encore le roi qui lui parloit; il lui étoit facile de deviner qu'il avoit prescrit cette démarche : son attendrissement ne lui permit de répondre que par une inclination respectueuse et par le regard le plus touchant. Elle sortit du salon ranimée, rendue à la vie. Plusieurs hommes de la cour l'escortèrent avec empressement. Arrivée au bas de l'escalier, on appela ses gens : J'espère, dit-elle, que ma chaise est brûlée; elle l'étoit en effet. Pendant qu'on s'en informoit, madame de Montespan survint; elle étoit seule à son tour : tous les favoris du roi entouroient sa rivale; sa physionomie étoit sombre et son maintien agité. Madame de la Vallière s'approchant d'elle lui parla d'un air

doux et serein, et madame de Montespan, tâchant de prendre un ton de bonhomie, la félicita de ce qu'elle paroissoit être moins abattue que lorsqu'elle étoit entrée chez la reine; en effet, répondit naïvement la duchesse, j'étois alors si souffrante! mais je ne le suis plus.... A ces mots, madame de Montespan sourit malicieusement, avec le desir que ce sourire fût remarqué. Elle vouloit jeter du doute sur la faveur de madame de la Vallière, et en même temps renouveler l'inquiétude de sa rivale. La duchesse ne s'alarma point; mais pénétrant son intention, elle en fut vivement irritée. Dans cet instant, on vint lui dire que sa chaise étoit réduite en cendre: Ah! tant mieux, s'écria-t-elle, nous irons à pied. Lauzun et le duc de Roquelaure offrirent de l'accompagner. Le dernier, qui devoit souper chez ma-

dame de Montespan, lui adressa la parole pour s'excuser de ne la point conduire chez elle; cela est tout simple, répondit ironiquement madame de Montespan, il faut à madame de la Vallière plus d'un soutien, et je puis m'en passer. Il est possible, Madame, reprit la duchesse, que j'aie besoin d'appui; mais je n'en cherche point. A ces mots elle la quitta. Rentrée chez elle, et se retrouvant seule, elle réfléchit à tout ce qui s'étoit passé dans cette soirée; elle se confirma dans la douce opinion qu'elle avoit repris tous ses droits sur le cœur de Louis, ou, pour mieux dire, elle se persuada qu'elle ne les avoit jamais perdus; mais elle conserva tous ses soupçons contre madame de Montespan. Elle venoit de voir son dépit et son aigreur; elle ne pouvoit oublier une infinité de traits qui prouvoient son ambition et

sa fausseté. Ce caractère même la rassuroit ; il lui paroissoit impossible que le roi prît une grande passion pour une personne qui, sous aucun rapport, ne méritoit son estime. Néanmoins, elle fut contrainte de s'avouer que madame de Montespan avoit un moment séduit le roi ; mais elle pensa que cette fantaisie passagère n'avoit pu laisser dans le cœur du roi qu'un profond mépris pour celle qui venoit de trahir la confiance et l'amitié avec tant d'artifices et de perfidie. Elle imagina que madame de Montespan n'oseroit plus paroître chez elle et elle se trompa. Madame de Montespan, furieuse du triomphe qu'avoit obtenu la duchesse, sentit qu'il étoit dangereux d'en montrer de l'humeur au roi ; elle voyoit que Louis vouloit qu'on honorât toujours l'objet qu'il avoit tant aimé, et que d'ailleurs il conservoit

pour madame de la Vallière un attachement qui pouvoit, aux yeux des autres, suppléer à l'amour. Enfin elle connut qu'elle n'engageroit jamais le roi à déclarer publiquement son inconstance et à rompre avec la duchesse. Cependant, madame de Montespan ne pouvoit se contenter de n'être préférée qu'en secret; tous les intérêts de son cœur et de sa vanité lui faisoient desirer avec ardeur d'occuper seule ce qu'on appeloit à la cour *la place* de madame de la Vallière. Elle se répétoit que cette dernière ne savoit pas distinguer l'amour de l'amitié; que, crédule et confiante, elle ne verroit, dans le refroidissement du roi, que l'effet d'une longue habitude, et que tant qu'il auroit pour elle les mêmes soins et qu'il lui montreroit de la tendresse, elle seroit satisfaite, ou du moins ne se plain-

droit jamais. Madame de Montespan avoit véritablement pour le roi une violente passion, qu'exaltoit au plus haut degré la gloire que ce prince venoit d'acquérir ; nul sentiment d'honneur ne pouvoit réprimer son ambition ; elle n'ignoroit pas que tout le monde connoissoit sa foiblesse, et que les nombreux ennemis de madame de la Vallière ne lui montroient tant d'intérêt que parce qu'ils espéroient qu'elle supplanteroit entièrement sa rivale. Elle connoissoit déjà assez la cour pour être sûre que tous ses partisans l'abandonneroient s'ils voyoient que, brouillée avec la duchesse, elle n'avoit pas le crédit de la faire renvoyer. Mais comment s'y prendre, puisque Louis étoit incapable de cette cruauté, qu'il eût même été indigné qu'on la lui conseillât, et que la duchesse ne pouvoit être éclairée que

par les preuves les plus formelles et les plus positives ? Madame de Montespan n'osoit lui déclarer elle-même la vérité, dans la crainte d'irriter le roi : c'eût été manquer à toutes ses promesses et dévoiler grossièrement son ambition. Il falloit donc que le hasard découvrît tout à madame de la Vallière, ou que du moins on pût le protester au roi : cette réflexion donna l'idée d'un stratagême, qui fut promptement exécuté.

Madame de Montespan possédoit des tablettes, dans lesquelles se trouvoient le portrait du roi et deux petites pages très-passionnées, écrites de sa propre main. Elle les mit dans sa poche et se rendit chez la duchesse. Cette dernière ne prévoyant pas sa visite, ne lui avoit pas fait fermer sa porte, et elle fut étrangement surprise en la voyant entrer ; madame de

Montespan affecta un embarras qu'elle n'éprouvoit point, et parut desirer une explication que la duchesse refusa. L'entretien fut languissant et contraint, mais la visite assez longue ; enfin madame de Montespan se leva et sortit précipitamment. Au bout de quelques minutes, la duchesse jeta par hasard les yeux sur la place que venoit d'occuper madame de Montespan, et elle apperçut sur ce fauteuil des tablettes ouvertes, de manière qu'elle entrevit distinctement le portrait du roi !.... Elle reste un moment immobile, les yeux fixés sur cet objet. Ensuite, d'une main tremblante, elle saisit les tablettes, bien certaine qu'on n'a pu les perdre et qu'on ne les a laissées là qu'à dessein : elle regarde et reconnoît l'écriture du roi ; elle lit en frémissant.... La première page étoit datée trois mois avant le voyage

d'Amiens, et la seconde page étoit écrite depuis le retour. C'est ainsi que tout-à-coup la vérité fut entièrement dévoilée à l'infortunée duchesse ! Le saisissement qu'elle éprouva pensa lui être funeste ; elle ne répandit pas une seule larme. Un ressentiment amer, une profonde indignation étouffoient sa sensibilité, ou du moins en réprimoient l'élan ; jetant autour d'elle des regards étonnés, elle se vit seule dans l'univers ; seule, avec la honte et les remords!... Faste ignominieux, s'écria-t-elle, pompe abhorrée, je puis donc enfin vous rejeter !... Un lien fatal me retenoit dans ce palais, il est rompu!... Je ne suis plus ici qu'une étrangère ; mais quel lieu sera mon asyle ? Oserois-je reparoître dans ma patrie ?.... Ce n'est pas assez de fuir, il faut désormais me cacher..... Je choisirai la retraite la plus obscure.... J'y pourrai

mourir dans l'oubli, on ne viendra plus m'y chercher !.... Cette dernière réflexion oppressa tellement son cœur, qu'elle sentit que toutes ses forces l'abandonnoient ; cependant elle ne vouloit point appeler de secours, et elle alloit perdre connoissance lorsqu'on annonça Benserade. La vue d'un ami la ranima, elle s'attendrit, et ses larmes coulèrent enfin. Benserade, vivement touché, la questionna. La duchesse ne répondit d'abord que par des torrens de pleurs ; ensuite elle lui donna les tablettes, en lui disant que madame de Montespan les avoit laissées chez elle. Eh bien ! répondit Benserade, il est évident qu'elle a voulu vous instruire d'un secret qui n'étoit ignoré que de vous ; le détour qu'elle a pris doit vous prouver qu'elle agit sans l'aveu du roi et même contre son intention. Dès que le roi veut vous

cacher cette intrigue, il a le desir de vous conserver; vengez-vous de madame de Montespan en restant. Ayez l'air de ne rien savoir, de n'avoir pas vu ces tablettes.... Que me proposez-vous, s'écria la duchesse, de dissimuler, de rester, quand il me trompe, me trahit, quand il ne m'aime plus!.... Si vous le voulez, reprit Benserade, vous régnerez toujours, vous régnerez seule en dépit de votre rivale.... Eh! que m'importe, interrompit madame de la Vallière; lorsqu'il n'aimoit que moi, ai-je voulu régner? Non, répondit Benserade, et vous eûtes tort, pour l'intérêt même de votre amour; on n'attache solidement les princes qu'en profitant avec éclat de leur faveur, qu'en obtenant d'eux des graces extraordinaires : ce qu'ils accordent est à leurs yeux, ainsi qu'à tous les autres, la mesure du sentiment qu'ils

éprouvent ; ils croyent avoir aimé à ne pouvoir plus rompre et se dédire, quand ils sont étonnés de leurs propres bienfaits : ils ne veulent pas former une liaison nouvelle qui donneroit le droit d'avoir la même ambition ; ils ont intérêt à laisser croire qu'ils ne feroient rien de semblable pour une autre. Votre modération vous a valu l'estime des Parisiens, et vous a privée de toute la considération que vous auriez pu avoir à la cour ; reprenez cet empire, il en est temps encore ; vous ne le tiendrez pas du premier enivrement de la passion, il en sera plus solide ; la reconnoissance et l'amitié vous le donneront, et rien ne pourra vous l'ôter. Ah ! s'écria la duchesse, qu'en ferois-je de cet empire odieux, qui me seroit offert comme un dédommagement ?.... Je l'ai refusé de l'amour, le recevrois-je de la pitié ?

Dans le temps où j'étois aimée, j'ai toujours regardé comme une espèce d'insulte les sollicitations de ceux que je ne connoissois point; je renvoyois avec sécheresse aux ministres, aux gens en place; c'est ainsi que je me suis fait tant d'ennemis. Après avoir sacrifié ma réputation, je voulois du moins, par mon désintéressement, honorer le sentiment que j'ai pour lui; je voulois montrer à quel excès il mérite d'être aimé!.... Moi, me consoler par l'ambition, usurper un crédit déshonorant à mes yeux!.... — Vous poussez trop loin la délicatesse; la réflexion vous donnera d'autres sentimens.... — Jamais. — Songez qu'il est doux de déjouer, d'humilier sa rivale et tous ses ennemis; si vous prenez un parti violent, vous comblerez tous leurs vœux. — Que m'importe leur joie? Je ne puis songer qu'à

ma douleur. Qu'ils triomphent ou non, je n'en serai pas moins malheureuse. Il ne m'aime plus! quelle autre pensée peut se mêler à celle-là? Hélas! la jalousie même ne sauroit m'en distraire.... Il ne m'aime plus! Je ne suis plus nécessaire à son bonheur; que dis-je? j'y suis un obstacle. Il ne souffrira plus loin de moi, il ne me cherchera plus, il m'oubliera! idées terribles, incompréhensibles! elles glacent et confondent l'imagination. En prononçant ces paroles, il se peignit sur le visage de l'infortunée un tel égarement que Benserade en fut effrayé; il lui dit tout ce que son amitié put lui suggérer de plus consolant. La duchesse ne répondit plus: elle avoit pris son parti; et l'on ne confie point une résolution inébranlable, lorsqu'on est sûre qu'elle sera combattue. A peine Benserade fut-il retiré, que la duchesse

se mettant à son secrétaire écrivit au roi la lettre suivante :

« Vous ne m'aimez plus ! j'ai vu cet
» arrêt affreux tracé de votre propre
» main, je l'ai lu !.... du moins il
» ne me sera jamais confirmé par votre
» bouche. Cette voix chérie qui n'a
» jusqu'ici frappé mon oreille que
» pour rassurer mon cœur et pour
» l'attendrir, je ne l'entendrai point
» se parjurer ! je ne verrai point sur
» votre visage l'expression cruelle de
» l'embarras et de l'indifférence, je
» vais partir !.... Eh ! pourquoi, dé-
» pouillée maintenant de toute illu-
» sion, voudrois-je vous revoir ? Je ne
» vous reconnoîtrois plus !... Que de-
» viendrai-je, ô ciel !.... Je ne trouve
» plus dans tout l'univers qu'une hor-
» rible solitude, et dans le fond de
» mon ame qu'un désespoir qui la
» remplit toute entière. Hélas ! quand

» vous m'aimiez, je tenois encore à
» la vertu par les remords; votre amour
» même les fortifioit; pouvois-je me
» consoler de n'être pas digne de votre
» tendresse sous tous les rapports, et
» de ne pas justifier votre attachement
» par un caractère irréprochable? Mais
» quand j'ai perdu votre cœur, que puis-
» je regretter encore? Vous m'avez tout
» ôté, oui, tout! jusqu'au sentiment
» qui peut-être excusoit mes fautes.
» Je ne vous reproche rien; non, vous
» ne m'avez point séduite, je me suis
» perdue moi-même! Je vous aimois
» avant que vous m'eussiez apperçue:
» tandis que j'étois ignorée de vous et
» cachée dans la foule, je ne voyois
» que vous, je n'existois déjà que
» pour vous; tandis que vos regards
» distraits ne tomboient sur moi que
» par hasard, les miens ne cherchoient
» que vous!.... Je m'étois donnée à

» vous sans espérance, je devrois vous
» perdre sans étonnement !.... Je suis
» seule insensée et coupable, mais
» aussi je suis seule à plaindre ! Est-
» il bien vrai que vous puissiez m'ou-
» blier entièrement ? Quoi ! lorsque
» loin de vous, dans une profonde re-
» traite, je gémirai sans distraction,
» vous ne penserez plus à moi ! vous
» n'entendrez jamais prononcer mon
» nom, vous ignorerez si j'existe ou
» si j'ai cessé de souffrir !.... Quelle
» idée accablante ! Ah ! jamais, durant
» les jours rapides de mon bonheur,
» celle de la mort ne me parut aussi
» terrible !.... Que sera la vie pour
» moi quand je serai pour toujours
» effacée de votre souvenir ? Mais la
» pitié peut-être m'y rappellera quel-
» quefois !.... La pitié ! voilà donc
» désormais le seul sentiment que je
» puisse attendre de vous ? Infortu-

» née ! hier, ce matin encore, je me
» croyois aimée !... La nuit passée,
» j'ai goûté le plus doux repos ; ma
» première pensée, en rouvrant les
» yeux, fut un sentiment de bon-
» heur !.... une heure après, j'ai vu
» s'évanouir sans retour tous les vains
» fantômes d'une félicité trompeuse !...
» Il ne me reste qu'une réputation
» flétrie, un amour malheureux sans
» illusion, une honte ineffaçable sans
» repentir ! .... O si j'ai rougi de ma
» foiblesse quand j'étois aimée de vous,
» comment supporterois-je mainte-
» nant le poids affreux du déshon-
» neur ? Je n'ai plus de refuge que
» dans l'obscurité, et d'espérance que
» dans l'oubli !.... En possédant votre
» cœur, j'étois criminelle à mes yeux,
» mais je ne pouvois être avilie à ceux
» des autres ! Votre gloire ne rejail-
» lira plus sur moi ; elle me sera tou-

» jours aussi chère, mais je n'aurai
» plus le droit de m'en enorgueillir.
» Vous avez séparé votre destinée de
» la mienne, et je ne suis plus qu'un
» être malheureux, inutile sur la terre,
» et consacré pour toujours à la dou-
» leur. Dans la surprise d'une révo-
» lution si soudaine, dans le désordre
» et le tumulte de mes pensées, je sens
» que je ne puis connoître dans tous
» ses détails l'horreur de ma situation,
» et je frémis en entrevoyant que cha-
» que réflexion en doit agraver l'amer-
» tume : ainsi le temps, loin d'être un
» remède à mes maux, ne pourra que
» les porter au comble ! . . . . . Je suis
» mère, hélas ! et mes enfans ne m'ap-
» partiennent pas ! Quand je suis for-
» cée de vous fuir, je dois les aban-
» donner. Je ne sortirai quelquefois
» de ma solitude que pour les voir
» furtivement. O combien ils rougi-

» ront de leur mère ! Quelle excuse
» leur donnerai-je ? Ils sauront que
» vous avez cessé de m'aimer ! Ma fille !
» je ne l'ai point encore vue depuis
» que je sais mon malheur ! Que de-
» viendrai-je, que lui dirai-je quand
» elle me parlera de vous ? Elle ne pro-
» noncera plus votre nom sans me dé-
» chirer le cœur, et cependant je desi-
» rerai l'entendre de sa bouche. Sa
» tendresse pour vous est encore un
» lien qui m'est si cher ! Mes enfans !
» vous les aimerez toujours ! Il existe
» donc encore un sentiment qui nous
» est commun, que nous éprouvons
» tous les deux, et que nul autre ne
» peut partager ? Adieu, je laisse à
» mes enfans tous vos dons ; je n'en
» emporte qu'un, le premier que j'ai
» reçu !.... Ces bracelets ne me quit-
» teront jamais !.... Hélas ! on ne me
» les enviera plus ! Adieu, je ne vous

» ai jamais autant aimé ! Oui, je veux » vous dire encore une fois ce que je » sentirai toujours ! Mais vous ne me » répondrez plus ! Ô silence affreux » et terrible ! Celui de la tombe est » moins funeste, le repos l'accom- » pagne !.... Adieu !.... Si quelquefois » mon souvenir vient s'offrir à votre » imagination, qu'il ne vous trouble » pas ; j'ai mérité mon sort par mon » imprudence et par ma foiblesse ; je » suis résignée : je gémis et je ne mur- » mure pas ; mais dans quelque instant » que vous pensiez à moi, dites-vous » elle pleure comme le jour de son » départ ».

La malheureuse duchesse chargea un valet-de-chambre de remettre cette lettre au roi lorsqu'il sortiroit du conseil. Ensuite, après avoir embrassé ses enfans en versant un déluge de pleurs, elle s'arracha de leurs bras, et fut

s'enfermer au couvent de Chaillot. C'étoit la seconde fois qu'elle s'y réfugioit de son propre mouvement; mais avec quelle différence et quel changement dans sa situation! La première fois, pure encore, elle fuyoit un amant passionné; la fierté, la gloire, la vertu, tous les plus nobles mouvemens du cœur soutenoient alors son courage, et maintenant, après avoir perdu sa propre estime, accablée de honte et de douleur, ne prévenant qu'une disgrace assurée, elle ne se déroboit qu'à l'abandon.

Les religieuses de Chaillot, en gémissant sur ses erreurs, avoient conservé pour elle un tendre attachement. Madame de la Vallière, loin de les oublier durant son séjour à la cour, s'étoit plu à les combler de bienfaits, en leur envoyant tous les ans des aumônes pour leurs pauvres et de riches pré-

sens pour leur église. En arrivant, son premier soin fut de s'enfermer seule dans son appartement. Elle y passa le reste de la journée ; elle réfléchit et pensa peu. Elle écoutoit..... Le moindre bruit venant des cours ou du côté des portes, le plus léger mouvement dans la maison, lui causoit de violentes palpitations de cœur, et ensuite elle tomboit dans un abattement stupide..... Le jour s'écoula ainsi ; lorsqu'elle vit la nuit, elle perdit entièrement l'espérance secrète qu'elle avoit conservée confusément jusqu'alors. Cet instant mit le comble à sa douleur. L'agitation d'un départ précipité, et l'idée vague de l'effet qu'il produiroit sur le cœur du roi, l'avoient fortifiée jusqu'à cette époque ; mais elle étoit depuis huit heures à Chaillot ; on l'y laissoit, on ne daignoit pas lui répondre ; on joignoit donc la dureté,

le mépris le plus barbare à l'inconstance? Quelles réflexions! Le dépit et l'indignation sont, de tous les sentimens, les plus pénibles et les plus amers pour les caractères qui joignent la douceur à la générosité! Les nouvelles impressions qu'éprouvoit madame de la Vallière étoient d'autant plus douloureuses, qu'elles se trouvoient en opposition avec sa sensibilité naturelle. Jusqu'alors son amitié, sa profonde tendresse pour le roi avoient surpassé son amour; mais son ressentiment et sa colère, en exaltant ses regrets, sembloient augmenter sa passion; ses sentimens, beaucoup moins tendres, devenoient plus violens : la vanité blessée y mêloit toute l'aigreur de la personnalité, tous les tourmens de la jalousie. Sa pensée s'arrêta sur sa rivale, et ce fut avec désespoir. Elle se représenta madame de Montespan

avec tout l'éclat de sa beauté, tout le charme de ses graces, triomphante, adorée, exerçant sur le roi un souverain empire ; elle vit ses ennemis, pleins de joie, entourer le roi, recevant de lui des témoignages de faveur, et formant à sa rivale une brillante cour. Elle se rappela les conseils de Benserade ; et, quoiqu'elle les eût rejetés avec autant de sincérité que de dédain, elle se repentit dans ce moment de ne les avoir pas suivis. Le cœur seul avoit parlé le matin ; et dans cet instant d'un si cruel abandon, l'égoïsme et l'amour-propre irrité faisoient entendre enfin leurs voix tumultueuses. Oui, s'écrioit-elle, j'aurois dû rester ; je les aurois du moins forcés à se contraindre ; jamais, en ma présence, il n'eût osé se déclarer ouvertement pour elle. En feignant de tout ignorer, je la contraignois, cette femme perfide,

à prolonger un rôle odieux, qui eût fini par l'avilir aux yeux même de celui qui me l'a préférée. N'ayant pu me faire exiler, elle a voulu précipiter ma fuite, et je suis tombée dans ce piége!.... Ah! qu'ai-je fait? C'est elle sans doute qui retient le roi; elle craint qu'il ne me revoie, qu'il ne m'écoute!.... Elle pense donc que je pourrois l'attendrir encore, et peut-être le ramener? Eh quoi! je ne suis point bannie, ne pourrois-je pas retourner à Versailles, y reparoître pour y confondre mes ennemis? Oui, je veux le revoir, lui parler; je veux, devant lui, reprocher à ma rivale sa noire trahison. Le roi saura avec quel artifice elle a gagné ma confiance; je dirai, je l'aimois!.... Oui, tandis qu'elle tramoit ma perte, je l'aimois!.... Elle m'enlevoit votre cœur, elle vous avoit séduit, et je l'aimois!.... Je saurai

vaincre ma timidité naturelle, je me vengerai. . . . . .

La duchesse ne persista pas long-temps dans des résolutions si contraires à son caractère; bientôt le découragement succédant au dépit, sa colère l'abandonna; il ne lui resta plus que son désespoir. Elle recommença à n'accuser qu'elle seule de ses malheurs. . . . .

Quand tout le monde fut couché, le profond silence qui régnoit dans la maison lui causa une sorte de saisissement; elle se trouva plus seule encore. Elle en fut effrayée; elle se craignoit elle-même. Hélas! qui ne redouteroit pas de descendre dans son cœur lorsqu'il est déchiré par l'amour et par la jalousie! on ne peut alors le sonder sans l'envenimer encore et sans y découvrir de nouvelles blessures!.... La duchesse ouvrit une fenêtre qui

donnoit sur la principale cour ; il faisoit un chaud excessif ; la nuit étoit calme et brillante. Madame de la Vallière fixa ses yeux noyés de pleurs sur la grille de fer qui ne s'ouvroit que pour les évêques et les princes ; elle se rappela qu'entraînée par le roi, elle avoit avec lui franchi cette porte de clôture. « Grand Dieu ! dit-elle, que n'eus-je alors le courage de lui résister ! j'aurois du moins conservé son estime et la mienne ; je serois maintenant paisible, honorée » ! Plus de huit ans se sont écoulés depuis cette époque fatale, et malgré ses soins, sa tendresse, je n'ai pas joui, durant cet espace de temps, d'un seul jour de tranquillité ! .... Je ne me suis point endurcie dans le vice ; je n'ai jamais cessé de déplorerla perte de mon innocence ; il semble que je n'aie persisté dans un amour criminel que pour en

épuiser toutes les amertumes !... Mais comme il m'aimoit ! avec quelle violence et quel amour il me força de le suivre ! Ici tout me retrace la passion qu'il eut pour moi, et dans le lieu qu'il habite tout l'invite à m'oublier ! Tandis qu'étrangère, profane dans cet asyle de la sainteté, seule, délaissée, fugitive, je passe la nuit sans repos, et que j'attends le jour sans projet et sans espérance, il est au milieu d'une cour florissante ; environné de gloire, d'hommages et de plaisirs, peut-il regretter l'infortunée qu'il sacrifie? Voici l'heure qu'il consacre tous les soirs à la société ; sans doute en ce moment, livré au charme d'un entretien qui l'amuse, il écoute avec intérêt, il répond avec sa grace accoutumée, et le sourire est sur ses lèvres !.... Et moi je succombe à mes peines mortelles ! mes gémissemens se perdent sous ces voûtes so-

litaires ; l'écho du cloître répète pour la première fois les plaintes insensées de l'amour ; l'objet qui les cause ne peut les entendre, et nul ami ne les recueille !.... A ces mots elle se leva ; elle fit d'un pas chancelant quelques tours dans sa chambre ; ensuite elle prit la résolution d'aller passer une partie de la nuit dans le cimetière, non pour y chercher la fraîcheur de la fontaine et de la verdure, mais pour se retracer mieux un frappant souvenir, et pour achever de s'enivrer de mélancolie et de douleur. Dans ce siècle fameux, les femmes étoient timides et craintives ; les plus sensées et les plus spirituelles n'appliquoient leur raison qu'à leur conduite et à l'emploi du temps et de la vie ; n'ayant jamais cherché à pénétrer les secrets de la nature, leur imagination, vive et flexible, en multiplioit vaguement les

mystères et les prodiges ; parfaitement éclairées sur leurs devoirs et communément sur les affaires, ayant les idées les plus justes et les plus saines sur la morale, elles prouvoient qu'une extrême ignorance en physique ne peut nuire à la solidité du caractère, aux agrémens de l'esprit et à la perfection des mœurs.

Madame de la Vallière, élevée au fond d'une province, avoit plus qu'une autre ces foiblesses superstitieuses, qui viennent moins de la crédulité et d'une croyance déterminée, que d'une tête frappée vivement dès l'enfance. Cependant, sans dissiper ces idées sombres, il semble qu'une douleur profonde affranchisse de la terreur qu'elles inspirent. La duchesse, tandis que tout le monde se livroit au sommeil, descendit seule, à minuit, dans le cloître. Une lampe expirante ne répandoit plus

qu'une lueur incertaine dans un long dortoir voûté, que la duchesse traversa lentement. En entrant dans le cloître, elle ne fut plus guidée que par la clarté de la lune, qui brilloit à travers les arcades. Elle entendit le bruit mélancolique de la fontaine : le murmure de cette onde qui serpentoit autour des tombeaux, lui parut former des sons plaintifs ; elle s'émut et s'arrêta.... A mesure qu'elle en approchoit, elle sentoit son trouble s'accroître ; elle avance, et tout-à-coup elle reste pétrifiée de surprise à l'aspect d'un objet extraordinaire ; elle apperçut de profil une figure, dans la première fleur de la jeunesse, d'une beauté céleste, à genoux sur le tertre de gazon et tenant la croix embrassée. La duchesse frappée, crut reconnoître sa propre figure, telle qu'elle étoit jadis dans le même lieu et dans la même attitude, quand

le roi vint pour l'enlever.... Elle se rappelle toutes ces traditions fabuleuses, qui rapportent que la personne qui voit un fantôme qui lui ressemble, est menacée d'une mort inévitable... Elle pâlit, et fixant les yeux sur cet objet qui lui paroissoit immobile : « Grand Dieu ! dit-elle, en me retraçant mon image sous les traits de l'innocence et de la piété que j'avois alors et que j'ai perdues, voulez-vous à la fois ranimer mes remords et m'annoncer ma fin prochaine ? Mais pourquoi cette horreur qui me saisit et qui me glace ? O Dieu de miséricorde ! dois-je craindre la mort, et puis-je regretter la vie si vous me rendez le repentir ?... ». En disant ces paroles, elle fait en tremblant quelques pas de plus. Dans ce moment, la figure prosternée se retourne, et semble à son tour s'effrayer. Madame de la Vallière commence à se

rassurer, en voyant que cette jeune personne a le voile blanc et les vêtemens d'une novice. « Qui êtes-vous, lui dit-elle ? — Je suis Emméline, répondit la novice ; je prononce demain mes vœux, et je me suis relevée pour venir ici passer la nuit en prières..... — Quel âge avez-vous ? — Seize ans. — Vous vous êtes relevée, vous ne pouviez donc pas dormir ? — Non ; la joie m'en empêchoit. Demain est pour moi un si beau jour ! — Avez-vous vécu dans le monde ? — Je suis dans ce couvent depuis mon enfance ; je n'en suis jamais sortie. — Ah ! vous êtes heureuse en effet ! O mon enfant, vous ne pouvez connoître tout votre bonheur ! vous ne savez pas à quels périls, à quels combats douloureux, à quels regrets inutiles et déchirans vous allez vous soustraire ! Cette barrière insurmontable que vous placerez

entre le monde et vous, n'est qu'un rempart qui vous garantira des attaques les plus redoutables et des peines les plus accablantes; cette grille, qui va se fermer sur vous sans retour, vous séparera pour jamais des séducteurs, des méchans et des envieux. Ah! ne regardez jamais cette enceinte sacrée comme une prison! ce n'est qu'ici que l'on peut jouir de la seule liberté desirable, celle de suivre constamment et sans obstacle les principes qu'on révère et les inspirations de sa conscience.... Hors de ces murs, vous seriez cruellement tyrannisée par l'exemple, la coutume et les passions.... Ici résident la paix et la vérité; tout s'y trouve en harmonie avec les sentimens d'un cœur innocent et pur!... ». En parlant ainsi, madame de la Vallière ne pouvoit retenir ses larmes, son visage en étoit inondé. « Vous pleurez, lui dit la jeune

Emméline ; vous avez du chagrin ? Prions ensemble, Dieu vous consolera. — Emméline, priez pour moi ! — De tout mon cœur ». En prononçant ces paroles, la novice embrasse la croix de fer, en joignant les mains avec une ferveur touchante !... « Intéressante Emméline, s'écria la duchesse, ne quittez point ce signe révéré de notre salut ; ô ne vous en laissez jamais arracher !.... ». Ses sanglots l'empêchèrent de poursuivre ; elle mit son mouchoir sur ses yeux et s'éloigna. Elle retourna dans son appartement et se jeta sur son lit ; là elle se retraça plus vivement que jamais le songe frappant qu'elle avoit fait en ce lieu même neuf ans auparavant, dans lequel, au milieu d'une église inconnue, elle avoit vu, sur une tribune élevée, cette figure majestueuse l'invitant à se réfugier sous un voile mystérieux qu'elle lui présen-

toit. Ses idées religieuses, ses projets vagues, mais vertueux, calmèrent un peu ses vives douleurs, et durant son sommeil, elle vit toujours l'innocente et pieuse Emméline veillant et priant pour elle au pied de la croix. Elle ne s'éveilla que deux heures après le jour : elle étoit moins agitée; mais en se mettant à la fenêtre qui donnoit sur la cour, elle sentit bientôt renaître une secrète espérance qui lui rendit le trouble et toutes les émotions qu'elle avoit éprouvés la veille.

Elle étoit depuis plus d'une heure assise sur sa fenêtre, lorsqu'elle distingua dans l'éloignement le bruit d'un homme à cheval au grand galop, et bientôt celui d'une voiture attelée de six ou huit chevaux, qui, un instant après, s'arrêta devant la grande porte du couvent. Respirant à peine, elle écouta toujours avec un saisissement

inexprimable : on sonne; les religieuses accourent ; on leur parle à travers la porte. Madame de la Vallière n'entendit pas ce qu'on disoit ; mais elle tressaille en voyant les religieuses baisser précipitamment leurs voiles. C'est lui ! c'est lui ! s'écria-t-elle avec transport, et la joie trompeuse vient encore une fois séduire son cœur agité !... Tout est pardonné, tout est oublié ; les peines, la colère, la jalousie, tout, jusqu'à la fierté.... Que dis-je ? ah ! loin de conserver du ressentiment, elle croit devoir une reconnoissance passionnée. C'est lui ! il aime toujours ! le souvenir du passé ne laisse d'autres traces dans son ame que le remords d'avoir pu douter de lui. La grille s'ouvre ; mais que devint la duchesse, lorsqu'au lieu du roi qu'elle attendoit avec une entière certitude, elle vit paroître le grand Condé ! Il étoit

seul (1)! La malheureuse duchesse se retire avec précipitation de la fenêtre et va tombér dans un fauteuil!... Quelques minutes après le prince entra dans sa chambre; il s'avança vers elle avec l'air de l'empressement et de la sensibilité, et lui remit une lettre du roi, en lui disant qu'il étoit chargé de la ramener, que le roi l'attendoit avec impatience, qu'il étoit extrêmement affligé de sa fuite..... Autrefois, dit madame de la Vallière, il venoit me chercher lui-même (2).... A ces mots, elle ouvrit d'une main tremblante la lettre du roi : cette lettre exprimoit une tendresse que Louis ne pouvoit refuser à tant de qualités attachantes; il conjuroit la duchesse de revenir; il

(1) A cette seconde fuite de madame de la Vallière, le grand Condé fut en effet la chercher par ordre du roi.

(2) Ses propres paroles.

lui protestoit qu'il ne pouvoit être heureux sans elle. C'étoit le ton d'une amitié sincère, mais ce n'étoit plus celui de l'amour. Madame de la Vallière posa la lettre sur une table, et, baissant les yeux, elle garda un morne silence. Le prince reprit la parole; il avoit toujours eu de l'amitié pour elle, et il lui donna des conseils à-peu-près semblables à ceux qu'elle avoit déjà reçus de Benserade. Il lui parla d'ambition, elle ne l'écouta point; mais après avoir réfléchi quelque temps: « Allons, dit-elle, il me rappelle; je quittai jadis cet asyle pour le suivre, je ne veux pas aujourd'hui refuser à l'amitié ce que j'eus la foiblesse d'accorder autrefois à l'amour ». En disant ces mots, elle se leva en soupirant, et s'appuyant sur le bras du grand Condé, elle sortit avec lui. A la porte du couvent, elle embrassa les religieuses en pleurant:

« Ce n'est point un adieu, leur dit-elle ; je reviendrai sûrement, et peut-être bientôt (1).... ». Elle monta en voiture avec le prince, et l'on prit à toute bride le chemin de Versailles.

Durant cette courte absence de madame de la Vallière, il s'étoit passé beaucoup d'intrigues à la cour. Le roi n'avoit pu lire la lettre de la duchesse sans attendrissement et sans remords : il eût à ce sujet une explication très-vive avec madame de Montespan ; cette dernière lui soutint que le hasard avoit tout fait. Louis parut le croire ; mais il en douta, et malgré les efforts et les insinuations de madame de Montespan, il voulut avec fermeté rappeler la duchesse. Madame de Montespan avoit prévu sa retraite, et s'étoit flattée que cette démarche faite, le roi

(1) Historique.

seroit charmé au fond de l'ame d'être débarrassé d'une femme qu'il n'aimoit plus, car madame de Montespan ne croyoit pas qu'un tendre attachement pût survivre à un amour éteint. Les mauvais cœurs, malgré toute la finesse de l'esprit, font quelquefois de faux calculs. L'élévation de sentimens donne souvent de nobles erreurs; mais aussi, dans plusieurs occasions, la seule grandeur d'ame est une lumière; il en falloit pour bien juger Louis XIV.

Madame de Montespan eut encore un autre chagrin, qui fut aussi pour elle très-imprévu. La duchesse avoit beaucoup d'ennemis et fort peu de partisans. Cependant l'éclat de sa disgrace parut inspirer un sentiment général très-favorable pour elle. On ne l'envioit plus; elle étoit partie; on crut qu'elle ne reviendroit plus. A la cour, un exil éternel produit à-peu-près

l'effet de la mort; il éteint la haine. Chacun fait en secret un triste retour sur soi-même; c'est alors que la fragilité de la faveur cause aux plus intrépides une sorte d'effroi!... Le malheur de madame de la Vallière rendit sa rivale odieuse; on se rappela la bonté de la duchesse, sa douceur, son désintéressement. Chacun craignit pour soi-même le caractère de madame de Montespan; on comprit que l'on ne devoit pas compter sur celle qui supplantoit et sacrifioit son amie avec tant d'audace et de dureté. L'intérêt personnel et la pitié ramenèrent à la justice: les amis même de madame de Montespan montrèrent de l'étonnement, ce qui, dans ce cas, étoit une improbation. On avoit desiré qu'elle l'emportât sur sa rivale; mais tant de violence et tant de promptitude effrayèrent, car tout le monde d'abord

supposa que la duchesse avoit reçu l'ordre de s'éloigner. Le code moral des courtisans permet bien de chercher à perdre ceux que l'on craint ; mais il prescrit de certaines formes, de certains ménagemens dont on ne peut se dispenser sans encourir le blâme universel. La cour est le lieu du monde où l'on a le moins de scrupule sur le fond des actions et le plus de délicatesse sur les apparences ; les mœurs, sous tous les rapports, y paroîtroient meilleures que dans toute autre classe, si le secret des affaires pouvoit s'y garder toujours. Lorsqu'on n'y est dans aucune confidence, on a bien rarement sujet de désapprouver ce qu'on y voit et ce qu'on y entend ; mais on est souvent épouvanté de ce qu'on y découvre.

Une nouvelle favorite qui ne peut prétendre à la considération que donne

l'estime, a contre elle presque tous ceux qui n'attendent rien de son crédit; ainsi tous les indifférens, qui n'avoient jamais eu de liaison avec les deux favorites, déclamèrent contre madame de Montespan, les uns par une véritable indignation, les autres pour montrer de la droiture et de la sensibilité. On sait que dans le monde, blâmer avec énergie les mauvaises actions des autres, est l'une des manières de se faire valoir qui coûte le moins et qui réussit le mieux.

Madame de Montespan, effrayée autant que surprise de ce déchaînement, prit le parti, quoiqu'à regret, de publier que la duchesse étoit partie de son propre mouvement; que le roi la regrettoit, et la rappeloit. Il étoit bien fâcheux, pour une personne aussi vaine et aussi ambitieuse, de se trouver forcée d'affoiblir elle-même l'opi-

nion que l'on avoit de son crédit ; mais son amour-propre ne put supporter la clameur universelle. Elle soutint à ses amis, et même au roi, qu'elle aimoit toujours madame de la Vallière, qu'elle la verroit avec joie, et qu'elle desiroit que le roi eût toujours pour elle les égards et les soins de l'amitié. Elle fit des phrases ingénieuses sur l'amitié et sur *le pouvoir invincible* de l'amour ; elle persuada le roi en le séduisant : non-seulement il excusa sa trahison, mais il lui trouva des sentimens touchans et généreux.

A peine madame de la Vallière fut-elle arrivée à Versailles, que Louis accourut chez elle. L'attendrissement qu'il éprouva en la revoyant, le préserva de l'embarras qu'il auroit dû avoir. Il n'y eut point d'explication ; le roi serra la duchesse dans ses bras, il répandit des larmes sincères, il pei-

gnit avec la sensibilité la plus vraie le chagrin qu'il avoit ressenti ; et, avant de la quitter, il fut chercher sa fille, il se mit à ses genoux avec cette enfant charmante, en lui disant : *ne nous abandonnez plus*.... Il n'en falloit pas tant pour satisfaire un cœur si tendre ; ne pouvant s'abuser sur l'inconstance du roi, madame de la Vallière se persuada qu'il se trompoit lui-même sur ses propres sentimens, qu'il n'étoit qu'entraîné, séduit, et qu'il reviendroit entièrement à elle. Cette illusion dissipa comme par enchantement sa douleur, et la dédommagea de tout ce qu'elle avoit souffert.

Comme personne n'avoit approuvé sa disgrace apparente, chacun voulut se faire honneur d'un sentiment autorisé par la conduite du roi; les personnes même fâchées de son retour, crurent devoir soutenir l'opinion qu'elles

avoient imprudemment montrée ; les ennemis espérèrent un rapprochement et le desirèrent ; car ils pensèrent que madame de Montespan perdroit tout son empire s'il étoit vrai qu'elle n'eût pas contribué au départ de la duchesse : d'ailleurs, on la connoissoit assez pour ne pas douter qu'au moins elle avoit fait de vains efforts pour l'empêcher de revenir. On supposa que la duchesse, éclairée par l'expérience, romproit d'une manière éclatante avec sa rivale, et qu'elle songeroit enfin à prendre un crédit qui pût à l'avenir la préserver de toute espèce de revers. Ces idées réchauffèrent pour elle tous ses amis : on se promit de lui donner de bons conseils ; on attendit d'elle plus de docilité pour les suivre ; tous les indifférens, qui s'étoient déclarés en sa faveur au moment de son évasion, s'imaginèrent avoir acquis

des droits à sa reconnoissance. On répéta hautement ce qu'on avoit dit à l'oreille ou dans des cercles particuliers, on pouvoit sans bassesse montrer une sorte d'enthousiasme pour la favorite qu'on avoit plainte dans sa disgrace. Tout le monde se rendit avec empressement chez elle ; Madame même envoya savoir de ses nouvelles. Ses amis revinrent à ses pieds, et tous reprirent avec les autres courtisans l'air important et mystérieux qu'ils avoient quitté depuis long-temps ; enfin, le triomphe fut complet. Madame de Montespan, la rage dans le cœur, mais entraînée pour ainsi dire dans la foule, se présenta aussi chez madame de la Vallière ; elle étoit consignée à la porte : elle n'entra pas. Pour comble de chagrin, elle s'apperçut que la réception brillante que l'on faisoit à la duchesse produisoit une vive impres-

sion sur l'esprit du roi; elle sut qu'il avoit répété plusieurs fois qu'il étoit charmé que l'on rendît enfin justice à madame de la Vallière, et qu'il voyoit avec joie, par l'intérêt qu'on lui montroit dans cette occasion, qu'au fond on avoit toujours eu pour elle l'estime qu'elle étoit si digne d'inspirer. Au milieu de tant de sujets de crainte et de dépit, madame de Montespan, dominée par la colère et par le ressentiment, fit beaucoup d'imprudences; elle étoit de ces personnes qui ont une extrême souplesse tant qu'elles sont encouragées et soutenues par les succès, ou du moins par une vive espérance; mais qui, dans les revers, ne peuvent vaincre les mouvemens d'une humeur impérieuse et montrent alors une indomptable hauteur. Madame de Montespan fit des épigrammes sanglantes contre tous ceux qui se décla-

rèrent ouvertement en faveur de sa rivale. Elle se plaignit de ses amis, en perdit plusieurs, les refroidit tous, et se fit des ennemis irréconciliables. Elle passa quatre ou cinq jours dans les plus cruelles anxiétés; après beaucoup de réflexions, elle prit un parti singulier pour elle, celui de parler au roi avec une sorte de franchise sur sa situation : elle lui dit que madame de la Vallière, en refusant de la voir, lui faisoit un tort irréparable dans l'opinion publique; que l'on avoit pardonné une rivalité dont la plus impérieuse des passions étoit l'excuse, mais que le ressentiment éclatant de la duchesse faisoit croire qu'elle étoit coupable envers elle de perfidies inouies; que beaucoup de gens pensoient qu'elle avoit fait exiler la duchesse, et qu'ensuite le roi s'étoit repenti de cette rigueur; que l'on ne pouvoit attribuer

qu'à cette fausse idée (injurieuse au roi même), toutes les marques d'intérêt que l'on venoit de prodiguer à la duchesse, et que, pour faire cesser ces bruits calomnieux, le roi devoit exiger de madame de la Vallière qu'elle revît une femme qui n'avoit jamais cessé de l'aimer, et dont tout le tort étoit de n'avoir pu se défendre d'un sentiment auquel elle avoit cédé elle-même. Le roi fut touché de cette explication; il aimoit tout ce qui ressembloit à la sincérité; cependant la proposition de forcer la duchesse à recevoir sa rivale lui parut étrange; il la combattit. Madame de Montespan lui répondit qu'il avoit jadis exigé de Madame à-peu-près la même chose pour madame de la Vallière. Enfin elle insista avec force, elle supplia avec instance, elle pleura, elle menaça de quitter la cour; le roi étoit amou-

reux ; après beaucoup de résistance, il donna sa parole de faire ce qu'elle desiroit. N'osant hasarder une telle proposition de vive voix, il écrivit à la duchesse pour lui faire cette demande avec des expressions très-tendres, et en même temps avec un ton d'autorité très-marqué. Quand madame de la Vallière reçut ce billet, elle étoit seule avec Benserade ; sa surprise égala son chagrin ; Benserade, informé par elle, lui conseilla sans hésiter de refuser nettement. Mais il le veut, répondit-elle en gémissant. Non, reprit Benserade, le roi est juste, il approuvera votre refus : il estimera votre résistance ; il est temps de montrer du caractère.... — Ah ! Benserade, quand on a eu la foiblesse de trahir tous ses principes, ne seroit-ce pas un tort de plus d'avoir de la fermeté dans une occasion où l'on pour-

roit en manquer sans crime? — Vous ne devez plus admettre dans votre société une femme dangereuse et perfide, qui vous a trahie avec indignité : votre brouillerie avec elle la déshonore; en la revoyant, vous la justifierez sur les points les plus essentiels aux yeux du monde; vous perdrez sur le roi cet ascendant de considération que vous venez d'acquérir, vous serez justement accusée d'une foiblesse inexcusable. Vous ôterez l'enthousiasme et toute espèce de zèle à vos nouveaux partisans; vos anciens ennemis, maintenant adoucis et désarmés, prendront contre vous des armes plus dangereuses que celles de la haine. Ils ne vous feront plus l'honneur de vous attaquer avec violence; ils ne montreront qu'un froid mépris, qu'une insultante dérision; ils ne vous persécuteront plus avec emportement,

ils vous anéantiront par le ridicule. Tous ceux qui ne vous sont attachés que par ambition s'éloigneront encore de vous, et pour cette fois ce sera sans retour. Il ne vous restera que le duc de Longueville et moi; et nous ne vous offrirons qu'une amitié stérile, qui ne pourra ni vous être utile, ni vous préserver des regrets amers et superflus que vous aurez sûrement alors. Je sens toute la force de vos raisons, reprit la duchesse en soupirant; mais, mon cher Benserade, vous voulez absolument me faire jouer un rôle important et j'en suis incapable; j'aurois pu, comme une autre, profiter, pour faire le bien, d'une faveur acquise légitimement : mais, dans ma situation, toute idée d'ambition me fait horreur; mon malheureux nom sera placé sans doute sur la liste ignominieuse des maîtresses des

rois. Mais mon unique consolation est de penser que du moins l'équitable histoire me distinguera, par un caractère particulier, de ces femmes ambitieuses; qu'elle ne me confondra pas avec ma rivale, et qu'elle n'accusera de mon égarement que l'amour. Ainsi, quand je refuserois de revoir madame de Montespan, je n'en prendrois pas plus de crédit, je n'en perdrois pas moins la bienveillance des intrigans et des ambitieux; car je suis irrévocablement décidée à ne jamais me mêler des affaires et à vivre toujours dans la solitude. Du moins, dit Benserade, ne dégradez pas votre caractère par une si lâche complaisance. — Que peut-on refuser à celui auquel on a sacrifié son honneur? — Pourquoi vous exposer aux plus étranges humiliations? — Hélas! je les mérite toutes. D'ailleurs, mon ami, si le roi n'est pas

touché de ma soumission, s'il en abuse, ma retraite est marquée; j'irai pour jamais m'y ensevelir; mais je suis persuadée qu'il veut seulement que je reçoive une fois madame de Montespan, afin de fermer la bouche à ceux qui prétendent que, non contente de m'avoir enlevé le cœur du roi, elle a voulu me faire exiler et s'est opposée à mon rappel. — Je crois cette dernière accusation très-fondée.... — Et moi, je suis maintenant certaine du contraire.... — Comment? — Le roi me donne sa parole qu'elle ne lui a jamais parlé de moi qu'avec estime et tendresse.... — Tendresse! — C'étoit sans doute une affectation: mais qui doit prouver qu'elle n'a point fait les noirceurs qu'on lui attribue. — J'admire votre crédulité!.... — Non: je connois maintenant madame de Montespan; elle m'a fait trop de mal pour

que je puisse la juger avec indulgence ; néanmoins, je ne dois pas refuser de la justifier des torts imaginaires qu'on lui impute ; et puis je vous l'ai dit, il le veut ! Ah ! s'écria Benserade, malgré votre esprit et tant de raison, vous ne pouviez jamais, avec un tel caractère, éviter de tomber dans les piéges des méchans ; vous étiez née pour devenir leur victime.

Malgré cet entretien et l'extrême répugnance que madame de la Vallière éprouvoit à recevoir chez elle madame de Montespan, elle écrivit au roi la réponse suivante :

« Il me seroit impossible même pour
» regagner votre cœur, de faire ou de
» dire une fausseté ; ainsi je ne vous
» dissimulerai pas que je ne croirai ja-
» mais à la sincérité d'une persomne,
» qui a trahi la confiance et l'amitié
» avec tant d'artifices et de cruauté ;

» mais je puis me sacrifier pour vous
» satisfaire. Je consens à vous obéir,
» je recevrai madame de Montespan ».

Le soir même, madame de Montespan se rendit chez la duchesse. Elle fit une espèce de scène sentimentale; elle l'embrassa à plusieurs reprises et pleura beaucoup. Madame de la Vallière fut froide et silencieuse; elle ne pouvoit être la dupe de ces démonstrations. Cependant une sorte de pudeur l'empêcha de les recevoir avec mépris. Elle les trouvoit si viles qu'elle n'osoit témoigner qu'elle en connoissoit toute la fausseté. Il y a des choses que l'on a honte de laisser voir qu'on découvre; il semble que les appercevoir ou les deviner soit une souillure. Cette délicatesse, que beaucoup de gens ne sauroient comprendre, donne souvent aux personnes qui pensent noblement l'apparence d'un aveugle.

ment ou d'une crédulité qu'elles n'ont pas (1).

Madame de Montespan, ayant été reçue par la duchesse, sans colère et sans dédain, se vanta par-tout d'avoir eu avec elle l'explication la plus satisfaisante. Elle se loua avec emphase de sa sensibilité ; les uns se moquèrent de la duperie de madame de la Vallière, les autres trouvèrent dans cette conduite de la fausseté et de la lâcheté. Il faut des formes majestueuses et un appareil très-imposant pour faire admirer à la cour le pardon des injures : c'est une vertu héroïque qu'on n'y applaudit guère que dans les personnes royales ; lorsqu'on ne peut lui donner le grand nom de clémence ;

(1) Presque tous ces détails relatifs au raccommodement simulé des deux rivales sont historiques.

elle n'y paroît plus qu'une prétention ridicule, ou qu'un manque absolu de caractère.

Le roi, prévenu par madame de Montespan, crut qu'en effet la duchesse s'étoit attendrie en la revoyant. Il trouva dans cette conduite de la foiblesse et de l'inconséquence ; et cette idée anéantit à ses yeux tout le prix du sacrifice qu'il venoit d'obtenir. La duchesse fut extrêmement surprise de voir madame de Montespan revenir chez elle, comme autrefois, tous les soirs, à l'heure où le roi s'y rendoit avec quelques personnes de la société intime de madame de la Vallière. En vain cette dernière reçut-elle sa rivale avec la plus grande sécheresse, madame de Montespan n'eut pas l'air de s'en appercevoir. Elle fit constamment les frais de la conversation, et ne parut jamais si brillante et

plus aimable. Tandis qu'elle charmoit le roi par ses graces, sa vivacité et par l'originalité de ses saillies, madame de la Vallière, triste, rêveuse, accablée, souffroit en silence. Loin d'être en état de lutter d'agrémens avec sa rivale, elle ne pouvoit éprouver que du découragement, lorsqu'elle voyoit le roi l'applaudir. Sentant combien elle étoit déjouée, et même abaissée, par la confiance et l'insultante gaîté de madame de Montespan, elle joignoit au tourment de la jalousie le ressentiment qu'une conduite si audacieuse devoit inspirer, et tout l'embarras que pouvoit causer un rôle qu'il étoit impossible de soutenir avec aisance et dignité.

Après avoir ravi à madame de la Vallière tout l'avantage d'une situation intéressante, madame de Montespan se livra sans contrainte aux mouvemens

impétueux d'un caractère altier, ambitieux et vindicatif; elle calcula que, dans sa position, il étoit peut-être plus avantageux de se faire craindre que de chercher à se faire aimer. C'est la politique de tous les mauvais cœurs; elle a pour eux de grands avantages; elle contente l'orgueil et toutes les passions haineuses; elle offre des moyens sûrs, prompts et faciles. Madame de Montespan ne songea plus qu'à signaler son pouvoir par la disgrace des amis de madame de la Vallière; elle dit au roi qu'elle étoit au fond de l'ame extrêmement affligée de la manière sèche et même impolie avec laquelle madame de la Vallière la traitoit; mais elle ajouta qu'après la sensibilité qu'elle lui avoit montrée dans leur première entrevue, elle ne pouvoit lui savoir mauvais gré de cette conduite inconséquente, qu'elle attribuoit uniquement

à Benserade et au duc de Longueville, dont la duchesse suivoit aveuglément les conseils. Cette confidence artificieuse fit l'impression qu'en attendoit madame de Montespan ; mais le roi, avant de s'expliquer, voulut examiner par lui-même si ces soupçons étoient fondés. Ses observations particulières lui firent bientôt connoître que Benserade et le duc de Longueville haïssoient madame de Montespan ; on lui rapporta d'ailleurs quelques discours imprudens qu'ils avoient tenus l'un et l'autre. Alors le roi leur retira toute la faveur dont il leur avoit jusqu'à cette époque prodigué les témoignages, et madame de Montespan, voulant prouver qu'elle étoit l'unique cause de cette disgrace, se plaignit d'eux à tout le monde, et affecta de les traiter avec la hauteur la plus impérieuse. Elle avoit promis à Lauzun d'employer

tout son crédit à faire réussir une affaire importante pour lui; mais Lauzun s'étoit attendri sur le départ de la duchesse, et l'affaire fut manquée au moment où il se croyoit sûr du succès (1). Cette conduite violente inspira à tous les courtisans une frayeur respectueuse, qui les réduisit au silence. On détesta le caractère de madame de Montespan; mais on ne se permit ni plaintes ni critiques, et beaucoup de gens intriguèrent pour se réconcilier ou se rapprocher d'une favorite devenue si redoutable. Madame de la Vallière montra dans cette occasion tout le courage que l'amitié donne toujours à une belle ame; elle parla au roi avec force en faveur de ses amis. Louis se garda bien de lui avouer la véritable cause de leur dis-

(1) Historique.

grace ; mais il se plaignit de la légèreté de leurs discours, et il montra une ferme décision de ne leur jamais rendre ses anciennes bontés. « Ah ! lui dit la duchesse, ce sentiment ne vous appartient pas, il vous est inspiré ; mais quel doit être l'ascendant de la personne qui peut altérer à ce point votre équité naturelle » ! Ce reproche hardi frappa tellement Louis, qu'il resta un instant sans répondre ; ensuite, prenant la parole : « Vous seule au monde, dit-il, pouvez me répondre ainsi ; vous voyez donc que vous avez toujours sur mon cœur le même ascendant, et soyez sûre que nulle autre n'en obtiendra de semblable ». Cette réponse toucha si vivement la duchesse, qu'elle lui parut une explication rassurante des sentimens du roi pour madame de Montespan : elle n'oublia point ce peu de

mots ; ils revenoient sans cesse à sa mémoire, et plus elle les commenta et plus elle fut persuadée que le roi, comme elle s'en étoit flattée, lui conservoit au fond de l'ame le même sentiment, et que, ne pouvant estimer madame de Montespan, il finiroit par rompre avec elle.

Cependant Benserade, qui, depuis quelques années, commençoit à sentir le besoin du repos et de la liberté, fut tout-à-fait dégoûté de la cour, lorsqu'il vit qu'il avoit perdu les bonnes graces du roi ; il avoit pour lui un attachement véritable, et l'on n'aima jamais ce prince médiocrement. Benserade, ayant fait l'année précédente l'acquisition d'une maison de campagne à Gentilly, résolut de s'y retirer et de ne plus retourner à la cour. Il exécuta sans délai ce dessein ; il partit, et, en arrivant dans sa maison, il prit l'engagement de ne la

plus quitter, en faisant graver sur la porte de son cabinet ces quatre vers :

Adieu, fortune, honneurs ; adieu, vous et les vôtres,
Je viens ici vous oublier :
Adieu, toi-même amour, bien plus que tous les autres
Difficile à congédier (1).

La duchesse crut devoir à l'amitié de Benserade de lui donner dans ce moment une preuve éclatante de la sienne. Le lendemain de son départ, elle se rendit à Gentilly, dans la maison de Benserade, en lui déclarant qu'elle venoit passer six semaines avec lui : elle persista dans cette résolution, malgré toutes les représentations de Benserade, qui lui détailla tout ce qu'elle devoit craindre en restant si

(1) Historique.

long-temps éloignée de la cour. La duchesse vit chez Benserade une femme intéressante, dont il lui avoit parlé souvent vaguement, mais avec admiration. Madame de *** étoit fixée à Gentilly avec sa famille, dans une maison voisine de celle de Benserade. Quoiqu'elle fût âgée de quarante-cinq ans, elle avoit encore une beauté frappante, et elle étoit sur-tout remarquable par son esprit, par une gaîté douce et piquante et par le charme de sa société. La duchesse et madame de *** prirent promptement l'une pour l'autre une tendre amitié. La duchesse savoit que Benserade ayant passionnément aimé madame de ***, cette dernière lui avoit préféré un homme moins jeune, beaucoup moins aimable, qui n'avoit d'ailleurs ni la fortune ni la naissance de Benserade. Un jour qu'elle la questionnoit à cet

égard, madame de ***, pour satisfaire entièrement sa curiosité, s'engagea à lui conter en peu de mots son histoire; ce qu'elle fit dans ces termes :

« Je suis née en province, à quel-
» ques lieues d'Orléans; mes parens
» avoient une fortune considérable,
» qui se trouva presque entièrement
» dissipée à la mort de mon père.
» Des dettes immenses, des créan-
» ciers avides et chicaneurs produi-
» sirent un tel désordre dans les af-
» faires, que nous aurions été com-
» plétement ruinées sans la généro-
» sité, l'intelligence et le zèle d'un
» de nos voisins. C'étoit M. de ***. Ma
» mère, pour suivre plusieurs procès,
» avoit besoin d'argent; M. de ***
» lui en prêta. Il fit en outre toutes les
» sollicitations, toutes les démarches
» nécessaires, et pendant plus de trois
» ans; enfin, en nous sauvant quel-

» ques débris de la fortune de mon
» père, il parvint à nous assurer un
» sort modique, mais honnête. J'avois
» alors vingt ans. Un petit héritage
» appelant ma mère à Paris, elle m'y
» conduisit avec elle. M. de ***,
» dans l'espoir de nous être utile,
» nous y accompagna. Nous logeâmes
» chez une de ses sœurs. Peu de
» temps après, ma mère tomba dan-
» gereusement malade, et elle fut
» bientôt réduite à la dernière extrémi-
» té. Alors, en présence de M. de ***,
» elle me parla des sentimens qu'il
» avoit pour moi, et que jusqu'alors
» j'avois ignorés, et elle m'exprima
» le desir de me voir répondre à l'at-
» tachement d'un ami si fidèle, et
» auquel nous devions tant de recon-
» noissance. M. de *** n'avoit que
» trente-quatre ans, et il étoit, par sa
» naissance, sa fortune et par la con-

» sidération personnelle dont il jouis-
» soit, un parti très-avantageux pour
» moi; mais d'ailleurs quand je n'au-
» rois pas eu pour lui la plus parfaite
» estime, il m'eût été impossible de
» résister au dernier vœu d'une mère
» mourante; et j'allois donner à ma
» mère l'assurance qu'elle desiroit,
» lorsque M. de *** lui-même s'y
» opposa. Ne vous engagez point, me
» dit-il; la piété filiale dans ce mo-
» ment ne vous laisse aucune liberté.
» Madame votre mère ne vous prescrit
» rien; et si vous avez le malheur de
» la perdre, vous pourrez, sans au-
» cun scrupule, faire un autre choix...
» Près de ce lit où je partage vos dou-
» leurs, je vous jure une amitié de
» frère, et je saurai m'y borner, si
» votre cœur, par la suite, ne me per-
» met pas de me livrer à d'autres sen-
» timens.

» M. de *** ne démentit point
» cette générosité touchante. Ma mère
» mourut, et M. de ***, sans jamais
» me parler de son amour, devint
» mon unique protecteur. Il passa six
» semaines à pleurer avec moi; en-
» suite il partit pour notre province,
» afin d'aller mettre ordre à ses affaires
» et aux miennes. Il me laissa à Paris
» chez sa sœur, la comtesse de L***,
» veuve très-riche et jeune encore, qui
» voyoit beaucoup de monde. Nous
» étions alors dans tous les troubles
» de la Fronde : cependant on vivoit
» à Paris dans une parfaite sûreté. Le
» peuple français, le plus vaillant de
» l'univers, en est aussi le plus doux
» et le plus aimable : sa haine même
» n'est violente que lorsqu'elle est
» produite par son amour. Il n'est im-
» placable que pour les ennemis de
» ceux qu'il affectionne. Son attache-

» ment pour les princes et son en-
» thousiasme pour le grand Condé,
» causèrent sur-tout son ressenti-
» ment contre le cardinal de Mazarin.
» M. de *** et la comtesse sa sœur
» étoient du parti des princes ; ainsi
» mon opinion fut fixée par celle que
» je leur connoissois. L'esprit de parti,
» inspiré par une confiance entière en
» ceux que nous aimons, est peut-être
» plus ardent que celui qui se forme
» d'après nos propres lumières : ce
» dernier peut être changé par la ré-
» flexion ; mais un sentiment aveugle
» ne sauroit se modifier, parce qu'il
» ne raisonne point.

» Je voyois chez la comtesse les
» plus belles femmes de la cour et les
» hommes les plus célèbres par leur
» esprit et par le rôle qu'ils jouoient
» dans le parti des frondeurs : la du-
» chesse de Longueville, madame de

» Chatillon, madame de Montbazon,
» le grand Condé, le duc de Nemours,
» le duc de Beaufort, Fosseuse, Sé-
» vigné, Matta, le duc de la Roche-
» foucauld. La conversation étoit tou-
» jours animée. *On n'y parloit que*
» *d'affaires d'état de quelqu'âge et de*
» *quelque sexe que l'on fût. Plus on*
» *avoit d'ignorance, plus on décidoit*
» *hardiment* (1). *On n'entendit jamais*
» *tant d'entretiens de générosité sans*
» *honneur, tant de beaux discours et*
» *si peu de bon sens; on ne vit jamais*
» *tant d'actions sans desseins, tant de*
» *desseins sans actions, tant d'entre-*
» *prises sans effets* (2). Ces mouve-
» mens extraordinaires occupent for-

---

(1) Passage extrait des Mémoires de Nemours.

(2) Extrait des Mémoires de la Rochefoucauld.

» tement tant qu'ils durent; on peut
» même, faute de réflexion et sur-
» tout d'expérience, s'engager vive-
» ment dans les différens partis avec
» des intentions nobles et pures; mais
» quand ces orages sont passés, il
» n'en reste plus pour les cœurs droits
» et pour les bons esprits qu'un éton-
» nement mêlé de remords de n'avoir
» pas toujours eu le même dégoût pour
» des soulèvemens qui ont causé tant
» de maux : on retire néanmoins de
» ces événemens un grand bien, celui
» d'apprécier la paix et la tranquillité
» tout ce qu'elles valent.

» Peu de temps après le départ de
» M. de***, la comtesse me dit qu'elle
» attendoit incessamment un des pa-
» rens de feu son mari qu'elle aimoit
» beaucoup, quoiqu'il fût *Mazarin;*
» et elle ajouta qu'elle me demandoit
» en grace de la seconder de mon

» mieux, dans le desir qu'elle éprou-
» voit de l'engager dans le parti des
» princes. Je fus très-flattée de me
» trouver associée en quelque sorte
» à des affaires d'état. J'attendis avec
» impatience ce royaliste, qu'on m'an-
» nonçoit d'ailleurs comme l'homme
» le plus aimable et le plus brillant de
» la cour : il s'agissoit de le combattre
» et de le gagner, et l'on ne forme
» jamais froidement de tels projets.
» Je me promis de lui montrer le plus
» grand mépris pour le cardinal, et
» toute mon admiration pour M. le
» prince (1). Je sentis bien que pour
» l'entraîner il ne suffiroit pas de mé-
» dire et de louer; j'entrevis confu-
» sément qu'il faudroit encore tâcher
» de plaire, et je m'y préparai pour
» le bien de la cause. Il vint : c'étoit

(1) Le grand Condé.

» Benserade jeune (il n'avoit pas trente
» ans), plein de grace, d'esprit et de
» sensibilité, quoique déjà courtisan
» et homme à la mode. Dès cette pre-
» mière visite, je m'apperçus que
» j'avois fixé sur moi son attention.
» J'en ressentis une joie secrète, que
» j'attribuai à mon zèle pour les princes,
» et je devins la personne de mon âge
» la plus passionnée du parti. Bense-
» rade vint chez la comtesse avec la
» plus grande assiduité; il n'étoit oc-
» cupé que de moi. La comtesse n'eut
» pas de peine à pénétrer ses senti-
» mens, et elle mit tous ses soins à les
» exalter. J'entrai parfaitement dans
» ses vues politiques, et quand je me
» livrois au plaisir d'écouter Bense-
» rade, quand j'exprimois naïvement
» ce que j'éprouvois, et que, sans
» contrainte, je lui montrois la pré-
» férence la moins équivoque, je pen-

» sois n'agir que pour l'intérêt de la
» bonne cause, et je croyois avoir la
» finesse et toute la profondeur de
» l'homme d'état le plus consommé.

» La comtesse étoit de la société de
» Mademoiselle, chez laquelle se ras-
» sembloient tous les frondeurs de la
» cour; on m'y présenta: la princesse,
» prévenue en ma faveur, donna à
» mon zèle des éloges, qui achevèrent
» de me tourner la tête. Je m'imaginai
» que le meilleur moyen de les justi-
» fier seroit de séduire entièrement
» Benserade. J'étois parvenue à me
» persuader que la victoire la plus im-
» portante pour notre parti étoit la
» conquête de Benserade. En effet,
» comment ne pas le croire? Bense-
» rade avoit une gaîté si charmante,
» il causoit avec tant d'agrémens, il
» faisoit de si jolis vers!... Ce fut pour
» moi qu'il composa ce sonnet célèbre,

» qui établit une si grande rivalité entre
» lui et Voiture; leurs deux sonnets,
» comme on sait, partagèrent la cour
» et la ville. Mais on convint unanime-
» ment qu'il y avoit plus de délica-
» tesse et de sensibilité dans celui de
» Benserade. Je dus m'enorgueillir de
» ce jugement, et mon cœur le confir-
» ma. Cependant Benserade ne m'avoit
» point encore parlé de son amour;
» nous ne nous étions jamais trouvés
» tête à tête. Il attendoit une occasion
» favorable que le hasard lui procura
» bientôt.

» M. le prince avoit fait prendre à
» ses soldats des tresses et des nœuds
» de paille, qu'ils attachoient à leurs
» bras; aussi-tôt tous les frondeurs se
» parèrent de cette espèce d'ornement,
» et comme le peuple insultoit ceux
» qui ne le portoient pas, les royalistes
» n'osèrent plus aller à pied dans les

» rues ou dans les promenades publi-
» ques, et ils ne sortoient qu'en voi-
» ture ou lorsque la nuit étoit tout-à-
» fait tombée (1). Un jour la comtesse
» me dit que Mademoiselle venoit de
» lui faire donner un rendez-vous au
» cours, où elle iroit se promener
» après le dîner. Il fut décidé que je
» serois de la partie, et que nous
» irions à pied. En sortant de table,
» je remontai dans mon appartement
» pour m'habiller; ensuite j'entrai dans
» un cabinet pour y faire un bouquet
» de paille, que je voulois mettre
» dans mes cheveux. Je m'assis devant
» une table, sur laquelle étoit posée
» une corbeille remplie de tresses et
» de brins de paille; dans ce moment
» ma porte s'ouvrit, et je vis paroître

(1) Mémoires de mademoiselle de Montpensier.

» Benserade. Ce jour étoit celui de ma
» fête, et Benserade m'apportoit un
» bouquet de roses. Il mit un genou
» en terre, et me présenta d'abord
» quatre vers, que je lus rapidement,
» et qui contenoient la déclaration
» d'amour la plus passionnée. Mon
» émotion fut extrême.... Et je pensai
» que l'intérêt de l'Etat me prescrivoit
» de ne pas laisser échapper une occa-
» sion qui pouvoit être décisive.....
» Après ce que je viens de lire, lui
» dis-je, il me semble que je ne pour-
» rois recevoir et porter ce bouquet
» sans prendre une espèce d'engage-
» ment. — Ah ! s'écria Benserade, ne
» le rejetez donc pas!.... Que faut-il
» faire pour obtenir un tel bonheur,
» parlez ?... Comme il disoit ces mots,
» nous entendîmes du bruit, il se re-
» leva; et à l'instant même la com-
» tesse entra. Elle étoit suivie de Bou-

» teville et de Coligny, ces deux amis
» généreux de M. le Prince, qui jadis
» dans une bataille exposèrent leurs
» jours et sacrifièrent leur liberté pour
» sauver ce héros. La comtesse venoit
» me chercher pour aller au cours.
» Benserade, imaginant que devant des
» témoins je n'oserois refuser son bou-
» quet, me l'offrit encore; emportée
» par le desir d'obtenir un triomphe
» éclatant, ou pour mieux dire domi-
» née par mon cœur: J'y consens, lui
» dis-je, mais à condition que vous ac-
» cepterez ceci en échange, et que
» vous viendrez au cours avec nous; et
» je lui présentai une tresse de paille.
» Benserade interdit me regarda d'un
» air stupéfait sans me répondre. Me
» refusez-vous? repris-je. — Ah!
» s'écria-t-il, le puis-je si vous recevez
» ces fleurs!... A ces mots, je pris le
» bouquet; Benserade me tendit l'un

» de ses bras, auquel j'attachai le cor-
» don de paille. La comtesse transpor-
» tée m'embrassa; Bouteville et Coli-
» gny sautèrent au cou de Benserade,
» que nous entraînâmes aussi-tôt, afin
» de ne pas lui laisser le temps de ré-
» fléchir. Je m'appuyai sur son bras;
» la comtesse, Bouteville et Coligny
» marchoient en avant. Je les suivois
» d'un air triomphant, charmée de ma
» conquête et de la gloire que je ve-
» nois d'acquérir. Quand nous fûmes
» dans la rue, j'apperçus une extrême
» altération sur le visage de Benserade.
» Qu'avez-vous? lui dis-je en souriant.
» Il me regarda, serra mon bras contre
» le sien : N'interrogez point ma rai-
» son, répondit-il, mais lisez dans mon
» cœur!... Cette réponse me troubla;
» j'aurois pu lui dire la même chose.
» Au bout de quelques minutes, nous
» entrâmes dans le cours, et nous

» vîmes au milieu de la grande allée
» une foule prodigieuse rassemblée en
» groupe, applaudissant avec enthou-
» siasme en criant : *Vive le roi et les*
» *princes, et point de Mazarin.* Nous
» approchâmes, et Frontenac, attaché
» à Mademoiselle, nous appercevant
» de loin, vint nous dire que cette
» joie tumultueuse étoit excitée par
» Mademoiselle, qui se promenoit en
» tenant un éventail auquel étoit atta-
» ché un bouquet de paille noué avec
» un ruban bleu (le bleu étoit la cou-
» leur du parti) (1). Le peuple, qui
» nous entouroit, nous invita à crier
» *point de Mazarin* ; ce que nous fîmes.
» Benserade rougissoit et se taisoit ; je
» lui reprochai son silence. Je veux
» bien le rompre, me dit-il, si vous

(1) Mademoiselle parut en effet au cours avec ce bouquet, et fut très-applaudie. Voyez ses Mémoires.

» daignez me parler tout-à-fait. Je me » trouvai prise en ce moment dans » mes propres piéges. Il me fut impos- » sible de résister à l'amour, à la va- » nité. Si vous croyez avoir besoin » d'une assurance de plus, repris-je, » vous ne m'avez donc pas entendue ? » A ces paroles si positives, Benserade » hors de lui s'écria : *Point de Maza-* » *rin, point de Mazarin.* C'étoit me ré- » pondre. Enivrée d'un tel succès, je » ne pensai qu'à l'effet qu'il produi- » roit sur nos amis et sur l'héroïne » de la Fronde. On me regardoit d'une » manière si flatteuse ; Mademoiselle » me sourioit avec un air d'intelli- » gence ; je croyois jouer un rôle si » brillant !.... Et Benserade ne voyoit » que moi ; il étoit heureux, trans- » porté. Il n'en falloit pas tant pour » tourner la tête d'une provinciale de » vingt ans.

» Mademoiselle ne se promena
» qu'une demi-heure ; aussi-tôt qu'elle
» fut partie, nous quittâmes le cours
» pour retourner chez la comtesse. En
» entrant dans la rue, Benserade ap-
» perçut un de ses amis en voiture,
» qui mit la tête à la portière et qui
» le regarda avec la plus grande sur-
» prise ; Benserade pâlit et baissa les
» yeux. Eh quoi ! lui dis-je ? vous re-
» pentez-vous déjà ? Ah ! répondit-il,
» pouvez-vous devenir le prix d'une
» mauvaise action, vous qui devriez
» être la récompense de la vertu ! ne
» pouvois-je obtenir votre cœur qu'en
» manquant de fidélité à mes amis ?
» Quand vous réfléchirez à ma con-
» duite, vous sera-t-il possible de
» m'estimer encore ? Ces dernières pa-
» roles me rendirent à moi-même ; je
» les appliquai à ma propre situation.
» Le souvenir de M. de *** s'offrit

» à ma mémoire, et je frémis.... Ben-
» serade ne resta qu'un instant chez
» la comtesse, et lorsqu'il fut parti je
» courus m'enfermer dans ma cham-
» bre. Là, me jetant dans un fauteuil;
» Grand Dieu! m'écriai-je, qu'ai-je
» fait? J'ai osé disposer de moi-même
» sans l'aveu de celui qui fut le bien-
» faiteur de ma mère et le mien, de
» celui qu'elle m'a laissé pour tuteur
» et qu'elle m'a choisi pour époux!...
» J'ai manqué de reconnoissance, et
» même d'égard, pour le meilleur,
» pour le plus généreux des hommes!
» sans sa délicatesse, il auroit déjà
» reçu ma foi; au fond de l'ame je
» m'étois donnée à lui; j'ai autorisé
» ses justes espérances, il n'a jamais
» aimé que moi, rien ne le consolera
» de mon ingratitude, et pour prix de
» tant de constance et de tant de bien-
» faits, je ferai son malheur! Non,

» non.... Cependant, Benserade a reçu
» ma parole, je viens de le brouiller
» avec la cour et avec son parti, com-
» ment pourrois-je me dédire?.... Il
» craint pour lui mes réflexions; mais
» quelles seront les siennes, quand il
» examinera ma conduite? Enfin sa
» naissance est plus distinguée que
» celle de M. de ***, sa fortune est
» beaucoup plus considérable; ne
» pourra-t-il pas croire que je n'ai
» sacrifié qu'à l'ambition un premier
» engagement que la reconnoissance
» et mon respect pour la mémoire de
» ma mère, doivent me rendre si cher
» et si sacré? Cette dernière idée fixa
» ma résolution. Je me décidai sur-
» le-champ à écrire à Benserade; je
» lui contai mon histoire avec la plus
» parfaite sincérité; je convins même
» que je l'aimois; je m'accusai d'im-
» prudence et d'étourderie : mais je

» déclarai avec fermeté que je ne le
» recevrois que pour écouter ses justes
» reproches, pour pleurer avec lui,
» et pour lui dire un éternel adieu.
» Aussi-tôt que j'eus achevé cette
» lettre je la fis partir.

» Quand on a fait une démarche
» honnête, qu'il seroit impossible de
» rétracter sans tomber dans un pro-
» fond avilissement, quelque pénible
» qu'ait été le sacrifice, il ne laisse
» aucun repentir, non-seulement parce
» que la conscience est satisfaite, mais
» aussi parce que toute passion s'amor-
» tit avec la perte totale de l'espé-
» rance. D'ailleurs, je n'avois pas
» donné le temps à l'amour de prendre
» un grand empire sur mon cœur. Il
» est toujours facile de le vaincre à
» sa naissance; c'est quand on balance
» et quand on diffère qu'il est dange-
» reux. Il a moins de prise sur les

» caractères vifs et décidés que sur les
» autres. Benserade vint, il commença
» par m'accabler de reproches et par
» se plaindre avec emportement ; il
» finit par s'attendrir et par céder à mes
» raisons. Je lui permis, et je lui con-
» seillai de porter ma lettre à la reine-
» mère ; je savois que cette princesse,
» loin d'être vindicative, avoit tou-
» jours montré de la générosité et de
» la clémence ; et c'est sur-tout à ce
» beau caractère, qu'on a dû le rappro-
» chement sincère des factions enne-
» mies et la cessation de tous les trou-
» bles. Benserade rejeta ma proposi-
» tion, et me protesta qu'il renonçoit
» sans retour à l'ambition, à la cour,
» à l'amour, au bonheur. Il parloit de
» bonne foi dans ce moment, mais
» peu de jours après il suivit mon
» conseil. La reine lut ma lettre, et
» elle pardonna sans effort l'erreur

» d'un moment, dont l'amour étoit la
» cause et l'excuse. Je ne revis plus
» Benserade, j'épousai M. de ***,
» qui m'a rendue la plus heureuse de
» toutes les femmes ; et si j'eusse pré-
» féré l'aimable et brillant Benserade,
» j'aurois souffert tout ce que l'incons-
» tance de l'homme le plus léger peut
» faire éprouver d'inquiétudes, de
» dépit et de jalousie à une épouse
» sensible et fidèle. Benserade eût été
» le plus mauvais mari du monde ;
» mais revenu des erreurs de la jeu-
» nesse, il est aujourd'hui un ami par-
» fait. Je l'ai revu pour la première
» fois il y a deux ans, et ce fut avec
» un tendre intérêt. Je suis fixée dans
» ce lieu, et Benserade l'a choisi pour
» y finir ses jours près de nous. Je
» puis sans rougir me rappeler notre
» première liaison, et notre amitié se
» fortifie encore par le souvenir même

» d'un amour que la raison eut le pou-
» voir d'éteindre ».

Ce récit fit sur le cœur de madame de la Vallière la plus douloureuse impression ; elle trouva dans l'histoire de madame de *** de grands rapports avec la sienne. Hélas ! dit-elle à Benserade, que n'ai-je eu le courage et la vertu de madame de *** ? que n'ai-je eu ce même respect pour la dernière volonté d'une mère ! L'infortuné marquis de Bragelone vivroit encore. Je serois son épouse, et je goûterois maintenant le bonheur inestimable dont je vois ici l'image !... Je posséderois l'estime et l'admiration de celui qui me sacrifie et qui ne m'aime plus !... Je n'aurois pas supporté toutes les peines déchirantes qui peuvent accabler une ame sensible et fière, et je serois tranquille sur un avenir qu'il m'est impossible maintenant d'envisager sans

frémir !... Des torrens de pleurs interrompoient ces tristes discours. L'infortunée, toujours poursuivie par les remords, trouvoit dans tous les événemens et dans toutes les circonstances de la vie, des sujets frappans de réflexions accablantes. Elle avoit perdu toute espérance de bonheur et de tranquillité. Elle connoissoit enfin avec certitude ce qu'elle avoit toujours pressenti, que l'ame vertueuse qui n'a pas rempli sa destinée, est pour jamais dévouée au malheur.

Au bout de six semaines, elle retourna à la cour. Louis avoit applaudi publiquement à la preuve d'amitié qu'elle venoit de donner à Benserade disgracié. Ce prince étoit fait pour aimer de telles actions. Il eut de commun avec son aïeul cette grandeur d'ame, qui, dans les rois, met en honneur toutes les vertus généreuses ;

et par son approbation, et sur-tout par son exemple, il acheva de les rendre nationales.

Madame de la Vallière, en arrivant à Versailles, apprit d'étranges nouvelles. M. de Montespan, après de vaines tentatives pour enlever sa femme, avoit fait les scènes publiques les plus bizarres et les plus extravagantes, et le roi venoit de l'exiler. Cette première action tyrannique causa beaucoup d'étonnement à Versailles, et une grande indignation à Paris. Madame de la Vallière ressentit alors un chagrin nouveau pour elle, et qui fut peut-être le plus sensible qu'elle eût encore éprouvé, celui d'entendre blâmer universellement le roi et avec justice. On oublia combien M. de Montespan étoit ridicule par ses manières, et peu digne d'estime par son caractère et par sa conduite; il ne fut plus

à tous les yeux qu'un mari outragé et traité avec indignité, et tout le monde, attendri sur son sort, ne vit plus dans la victime du despotisme que la personne la plus intéressante. La duchesse, désolée, résolut de parler au roi. Cette femme si foible et si timide quand il ne s'agissoit que d'elle, cette femme toujours prête à se sacrifier aux volontés de Louis, n'eut pas besoin de se vaincre pour lui faire entendre la voix de la vérité. Elle trouvoit dans son cœur, et dans l'excès même de son amour, tout le courage dont elle avoit besoin. Elle rendit compte au roi sur-le-champ de tout ce qu'on pensoit à Paris sur l'exil de M. de Montespan. Le roi n'interrompoit jamais ceux qui lui parloient en particulier, quelque désagréables que lui fussent les choses ou même les personnes qu'il écoutoit. Ce prince, si

imposant en public, ne montroit tête à tête que de la sérénité, de la douceur, et une patience inaltérable. Il ne desiroit alors qu'enhardir et bien comprendre. On pouvoit s'expliquer avec vivacité, élever la voix, le contredire; il permettoit tout, soit au desir de se justifier d'une fausse imputation, soit au dessein de l'instruire ou de lui donner des éclaircissemens utiles. Avec des intentions pures et de la bonne foi, on étoit sûr de captiver son attention, d'obtenir son estime et une décision favorable (1). Il écouta paisiblement madame de la Vallière; et lorsqu'elle eut cessé de parler, il répondit avec embarras qu'il avoit dû punir l'insolence inouie de M. de Montespan; il ajouta qu'il ne l'avoit exilé que pour des discours et

(1) Mémoires de Saint-Simon et de Bussy.

des actions d'une telle extravagance, que tout autre souverain à sa place auroit montré beaucoup plus de rigueur. — Il est vrai, reprit la duchesse, il a fait des folies inconcevables; mais la folie intéresse tout le monde quand elle est causée par un sentiment d'honneur, et par un amour légitime. — M. de Montespan n'est point un homme estimable, et il n'est point amoureux de sa femme; il a depuis long-temps l'intention de se séparer d'elle. — C'est ce que le public ignore. — Qu'importent les vains discours du public! — Vous êtes son maître, mais il est votre juge : vous lui avez donné vous-même le droit d'être sévère. Les premières actions héroïques des rois, loin de servir d'excuse à des foiblesses, ne sont en eux que des garans de l'avenir, et des engagemens solennels pris à la face de

l'univers, de marcher toujours d'un pas ferme dans une route si glorieuse. Leurs vertus sont des promesses, et leurs exemples ont plus de force que les loix. Ils ne peuvent se démentir sans devenir parjures, et sans attenter à leur propre autorité.... Concevez donc l'étonnement douloureux qu'on doit éprouver en voyant en vous un ravisseur, et l'oppresseur de l'homme auquel vous enlevez à-la-fois et son épouse et son honneur?.... Ah! ce n'est pas vous que j'accuse d'une telle action; non, j'en suis sûre, votre cœur la condamne et la désavoue; grace au ciel, tout le blâme en retombe sur madame de Montespan! — Je la justifierai, dit le roi d'un ton irrité. — Vous n'y parviendrez pas, reprit la duchesse; on connoît trop votre caractère et le sien, et ce dernier trait met le comble à la haine qu'on

lui porte. Moi-même je la hais enfin; elle est cause des premiers murmures qui s'élèvent contre vous!... Je pourrois excuser sa perfidie envers moi; mais comment lui pardonner d'affoiblir l'admiration universelle qu'on a pour vous!.... Qu'elle m'enlève votre amour, pourvu qu'elle ne vous ravisse pas celui de vos sujets, je puis souffrir et mourir sans me plaindre!... Ah! poursuivit-elle en se jetant aux pieds du roi, immolez-moi, j'y consens, mais ne sacrifiez point votre gloire. Conservez ce trésor inestimable des héros, l'unique sujet d'orgueil et la seule consolation qui me reste. Rappelez M. de Montespan!.... En prononçant ces paroles, elle baignoit de larmes les genoux de Louis, qu'elle pressoit avec force contre sa poitrine; en se précipitant à terre, ses beaux cheveux s'étoient dénoués

et retomboient sur ses épaules. Ce désordre, ces pleurs, son attitude, sa beauté, qui ne sembloit faite que pour toucher l'ame, et que la douleur et les larmes rendoient incomparable, tout dans ce moment rappela au roi un souvenir que l'inconstance même n'avoit pu bannir de sa mémoire : des sentimens plus solides que l'amour en perpétuoient malgré lui la durée. Les traits légers de l'amour ne gravent point d'empreinte profonde; l'admiration et la reconnoissance laissent des traces ineffaçables. Louis crut voir madame de la Vallière dans le cimetière de Chaillot!.... Il contemploit avec saisissement cette figure touchante, qui sembloit encore être parée de tous les charmes de l'innocence. Il voyoit à-la-fois sa victime et celle qu'il avoit adorée!... Ce tableau lui rendit l'illusion de ses premiers sentimens, et la

tendresse et la pitié ranimèrent tous ses remords.... Confus, pénétré, hors de lui, il ne put retenir ses pleurs ; il releva la duchesse, qu'il serra contre son sein, en disant d'une voix entrecoupée : Je vais aller signer le rappel de M. de Montespan !.... Dieu ! s'écria la duchesse, j'obtiens de vous cet effort généreux !.... Oui, reprit le roi, en pressant sa main dans les siennes, oui, vous ne me parlerez jamais en vain. Cette voix si douce et si chère sera toujours écoutée.... Je ne vous quitterai donc jamais ? dit la duchesse avec un mouvement passionné. — Promettez-le moi ! — J'en fais le serment. De ce moment j'excuserai tout.... Je serai heureuse.... Je me rappellerai cet entretien, et rien ne pourra plus troubler mon repos et ma félicité. — Je vais vous obéir ; je vais signer ce rappel, mais pour vous, uniquement pour

vous ! et non pour faire cesser des discours téméraires, qui ne pouvoient que m'irriter. A ces mots, le roi la quitta, et la laissa au comble de la joie et du bonheur. Dans ce premier transport, elle écrivit à Benserade une lettre qu'elle envoya par un courrier, et qui contenoit ce qui suit :

« O revenez, mon ami, revenez !
» tout est changé. Je suis heureuse ;
» revenez. Quelle révolution !... Enfin
» il m'a fait lire dans son ame !....
» Je le savois, je vous l'ai dit qu'il se
» trompoit lui-même! Ce n'étoit qu'une
» erreur de l'imagination, mais son
» cœur !.... Ah ! soyez-en sûr, il est
» toujours le même ; je l'ai retrouvé
» tout entier !..... Mon ami ! les cen-
» sures du public étoient injustes ;
» M. de Montespan a fait des choses
» qui méritoient les plus sévères châ-
» timens ; le roi n'a voulu que punir

» son insolence ; il le devoit, et il le
» rappelle : il n'a jamais eu l'intention
» de prolonger son exil..... Qu'il est
» grand ! qu'il est sensible !.... Vous
» ne me reprocherez plus ma timidité ;
» je lui ai parlé avec une hardiesse qui
» m'étonne quand j'y pense. Le croi-
» rez-vous ? Je me suis emportée jus-
» qu'à lui faire, sans ménagement,
» des reproches amers, qui n'étoient
» pas fondés !...... Avec quelle dou-
» ceur, quelle bonté il m'écoutoit !...
» Vous savez comme il écoute ! Qui
» jamais sut apprécier mieux que lui
» les motifs et le zèle ? Qui jamais fut
» plus digne d'entendre la vérité, et
» l'accueillit mieux ?..... Il a tant de
» lumières et de droiture !..... Et
» avec toute cette gloire éblouissante
» qui l'environne, quelle bonhomie,
» quelle simplicité naturelle et majes-
» tueuse !.... On l'admire, on l'adore ;

» mais ne trouvez-vous pas, mon ami,
» qu'on n'a jamais bien fait son éloge ?
» Il manque toujours quelque chose de
» touchant et d'essentiel aux louanges
» qu'on lui donne ; on ne le connoît
» pas assez. Comme je le peindrois !
» Mais qui pourroit me croire ? Un
» portrait dont le modèle ne ressemble
» à aucun autre, ne paroît être que
» l'ouvrage de l'imagination ; et moi-
» même serois-je en état de présenter
» dans tout leur jour ces qualités émi-
» nentes qui l'élèvent au-dessus de
» tous les rois ? Je ne puis que les en-
» trevoir ; je ne puis qu'en admirer les
» résultats. Je me console en pensant
» qu'il sera loué dignement par les
» faits, par l'histoire, par la grandeur
» qu'il imprime à ce siècle, que sans
» doute la postérité appellera le sien.
» Oui, comme on dit *le siècle d'Au-*
» *guste*, nos descendans diront un jour

» *le siècle de Louis-le-Grand.* O que
» j'aime la gloire, quand je vois briller
» l'éclat qu'elle répand sur lui ! qu'elle
» me paroît belle, quand c'est lui
» qu'elle couronne !... Mon ami, que
» mon cœur est plein de lui et de mon
» bonheur ! que j'ai besoin d'en parler
» avec vous ! de vous dire qu'il n'a ja-
» mais été si tendre pour moi, si pro-
» fondément touché !.... Je l'ai vu se
» troubler et pâlir ; ses larmes ont
» coulé ; il étoit tremblant. Lui ! ce
» héros, notre maître, qui brave,
» hélas ! tous les dangers !.... Cette
» main qui tient avec tant de fermeté
» les rênes d'un vaste empire, dont
» elle vient de reculer encore les li-
» mites, cette main puissante trem-
» bloit dans les miennes !.... Lui !
» trembler ! ô prodige de la sensibi-
» lité !.... Et c'est moi qui le produis !
» moi seule ! il me l'a dit !.... Venez

» donc, vous lui parlerez aussi. Pour-
» quoi l'avez-vous quitté sans explica-
» tion? C'est un tort, mon ami, il vous
» auroit retenu. Il vous aime toujours,
» n'en doutez pas. Tout le monde ici
» vous regrette, et rien ne peut vous
» y remplacer près de moi ».

Benserade trouva dans cette lettre autant de candeur et de crédulité que d'enthousiasme et d'amour; il y fit sur-le-chammp la réponse suivante:

« Souffrez, madame, que je reste
» dans ma solitude. Mon attachement
» pour vous est encore moins suspect
» ici qu'où vous êtes. Cette idée me
» rend plus chère la retraite à laquelle
» je me consacre. Vous êtes bien sûre
» que je partagerai toujours votre bon-
» heur; mais avant de vous féliciter
» de celui que vous me dépeignez, je
» voudrois savoir si madame de Mon-
» tespan est renvoyée *et partie*. Tant

» qu'elle habitera Versailles, je ne
» serai point tranquille. Cette inquié-
» tude vous paroîtra, sinon odieuse,
» du moins bien grossière; daignez
» songer que j'ai cinquante-quatre
» ans, et que j'en ai passé plus de
» trente à la cour ».

Après la lecture de ce billet, la duchesse haussa les épaules, en disant: Il n'est que trop vrai que personne (excepté moi) ne connoît le roi!.... Cependant, Louis fidèle à sa promesse signa, sans délai, le rappel de M. de Montespan. En même temps il lui fit offrir 50,000 écus, que M. de Montespan eut la bassesse d'accepter (1). Le roi revit madame de Montespan, et il reprit tout l'amour qu'un touchant souvenir venoit de suspendre!.... Il ne se rappela la scène qui s'étoit

(1) Historique.

passée entre lui et la duchesse, que pour se repentir de lui avoir montré trop de sensibilité. Il craignit qu'elle n'eût pris l'espérance d'obtenir le sacrifice de madame de Montespan ; il résolut de ne pas lui laisser cette illusion, et dans cette pensée, et sur-tout par embarras, il ne fut point le lendemain chez elle, ce qui surprit douloureusement la duchesse. Le jour suivant il s'y rendit le soir, mais il étoit accompagné de Lauzun et de Beringhem. Il eut l'air le plus froid et le plus distrait, jusqu'au moment où survint madame de Montespan ; alors il s'anima, devint aimable, mais il ne jeta pas un seul regard sur la duchesse. De son côté madame de Montespan se conduisit de la manière la plus choquante pour madame de la Vallière. Elle n'observa même pas avec elle les plus simples égards de la politesse, ne lui adres-

sant jamais la parole, s'occupant du roi avec affectation, lui parlant souvent à l'oreille, avec l'air du mystère ou de la malignité. La duchesse confondue n'étoit vivement frappée que de la conduite du roi : elle ne pouvoit concevoir un changement si prompt. Ses regards supplians cherchoient en vain ceux de Louis ; il les redoutoit, et il évita toujours de les rencontrer. Quand le roi sortit, la duchesse se leva pour le suivre, elle auroit voulu lui dire un mot tout bas à la porte ; mais madame de Montespan accourant et se mettant entre elle et le roi, dit d'un ton de plaisanterie à la duchesse, je me charge de le reconduire et *jusqu'à la galerie des Princes* (c'étoit son logement au château). A ces mots le roi se mit à rire, et sortit. Madame de Montespan le suivit et la malheureuse duchesse resta debout et pétrifiée près

de la porte ! .... (1) Depuis ce jour le roi sentant que la duchesse pouvoit l'accuser d'inconséquence et d'ingratitude, prit pour elle cette espèce d'éloignement (si fatal dans les princes) causé par un insurmontable embarras. Enivré d'amour pour madame de Montespan, décidé à ne la point sacrifier, ne l'estimant pas, mais enchaîné par sa beauté, maîtrisé par ses vices même, par ses emportemens en tout genre, par son audace et sa malignité piquante, il prit le parti, non de rompre entièrement avec la duchesse, mais de n'avoir plus pour elle que des égards publics. Il cessa totalement de la voir tête à tête, et en outre, au lieu d'aller

(1) On a beaucoup adouci les traits de l'impertinence de madame de Montespan avec madame de la Vallière. Voyez les Mémoires du temps.

chez elle tous les soirs avec ses favoris, il n'y fut plus qu'une ou deux fois la semaine. Les autres jours il alloit publiquement chez madame de Montespan qui, par dérision, invita la duchesse à venir à ses petits comités, en lui disant qu'elle y verroit le roi. Madame de Montespan, sans pudeur, comme sans principes, étaloit le faste le plus éclatant : elle donnoit des fêtes et de grands soupers; elle recevoit les ministres et s'en faisoit craindre; elle prenoit, malgré le mépris public, toute cette écorce de considération que donnent toujours dans le monde un luxe prodigieux, la faveur d'un souverain, le goût de l'intrigue, et sur-tout le pouvoir de nuire. Elle ne se mêloit point des affaires politiques, le roi ne l'auroit pas souffert. Il s'en occupoit trop lui-même pour lui accorder cette espèce d'empire. Outre ses dons

particuliers (et presque toujours à son insu), elle se contentoit d'obtenir une multitude de graces subalternes, non pour se faire des créatures, mais pour s'enrichir. Elle pensoit qu'à la cour les partisans d'une classe inférieure ne sont bons à rien à la maîtresse d'un roi, qui ne peut jamais être soutenue par l'opinion et par l'estime publique. Ainsi, dans ce cas, elle n'obligeoit qu'en vendant ses services. Elle accumuloit des richesses, elle ne payoit rien, de temps en temps elle faisoit acquitter ses dettes par le roi, elle effaçoit la reine par sa magnificence. Tour-à-tour elle flattoit, elle trompoit ses amis et les sacrifioit souvent à un bon mot pour amuser le roi. Elle faisoit trembler ses ennemis, qu'elle perdoit gaîment en les couvrant de ridicules; elle déconcertoit les gens austères par son arrogance ou

par ses saillies; son esprit satirique n'étoit pas moins redouté que son crédit; personne n'osoit la traiter avec sécheresse; la double crainte qu'elle inspiroit ressembloit au respect, et elle se vantoit d'avoir rétabli, disoit-elle, tous les droits et tous les priviléges de favorite que la duchesse de la Vallière avoit laissé tomber dans l'oubli.

Tandis que madame de Montespan affichoit sa faveur avec tant d'orgueil, l'hôtel de Biron étoit désert!... La malheureuse duchesse éprouvoit un étonnement, qui suspendoit en quelque sorte la douleur qu'elle auroit dû ressentir; dans une conduite si claire, dans des procédés si peu douteux, elle ne voyoit qu'une énigme inexplicable. Quand Louis étoit évidemment pour elle injuste, ingrat, tout à ses yeux étoit incompréhensible. Elle pleuroit en silence, et elle attendoit l'expli-

cation de ce mystère impénétrable. Il finira par me parler, se disoit-elle ; il faut l'entendre avant de l'accuser !....

Cet état de délaissement enhardit enfin Lausun à découvrir un projet qu'il méditoit depuis long-temps. Il redoubla d'assiduité auprès de madame de la Vallière, et il finit par lui demander sa main (1). Madame de la Vallière l'écouta avec une surprise douloureuse, une seule chose la frappa dans cette proposition, faite par le favori le plus intime du roi. Vous êtes donc bien sûr, dit-elle en pleurant, qu'il ne m'aime plus et qu'il renonce à moi sans retour ?.... Lauzun parfaitement traité par la duchesse, uniquement à cause de sa liaison avec le roi, s'étoit flatté qu'elle consentiroit à l'épouser ; il s'en étoit vanté d'avance. Lorsqu'il

---

(1) Historique.

fut rejeté par elle, ses ennemis profitèrent de cet événement pour tâcher de lui donner un tort et un ridicule; cette action fut d'autant plus blâmée, que l'on savoit que l'amour n'en étoit pas le motif. Lauzun avoit des affaires dérangées et des dettes immenses, on l'accusa d'avoir voulu sacrifier l'honneur au plus vil intérêt. Madame de Montespan, qui le haïssoit, lui demanda un jour, devant beaucoup de monde, depuis combien de temps il étoit amoureux de madame de la Vallière; du moment où vous avez été sa confidente et son amie intime, répondit Lauzun. Cette réponse piquante ne déconcerta point madame de Montespan, qui n'avoit jamais l'air de comprendre les choses qui pouvoient l'embarrasser, mais qui ne les oublioit de sa vie. Vous prouverez, dit-elle, qu'il n'est pas impossible, comme on le

suppose, de cacher une grande passion, car personne ne s'est douté de celle-là. Au reste, reprit Lauzun, il n'étoit nullement nécessaire que je fusse amoureux de madame de la Vallière pour l'épouser !.... — Eh ! quel motif alors auriez-vous eu ? — Comment ! s'écria Lauzun, obtenir la préférence de la seule femme que le roi ait véritablement aimée ?.... Ce mot perdit Lauzun, mais il sauva son honneur. L'enthousiasme excuse ou répare tout, quand il s'accorde avec le caractère et les sentimens qu'on a toujours montrés. Madame de Montespan, confondue et sans réponse pour la première fois de sa vie, jura au fond de son ame de se venger avec éclat. On sait qu'elle en attendit l'occasion avec autant de dissimulation que de patience, et l'on sait avec quelle perfidie et quel succès elle parvint à

satisfaire à-la-fois ses anciens ressentimens et son ambition.

Le duc de Longueville, avec des sentimens beaucoup plus intéressans que ceux de Lauzun, ne fut pas plus heureux que lui; en offrant à madame de la Vallière de l'épouser, il lui proposa de quitter pour jamais la cour, et de renoncer à tous les biens que Louis l'avoit forcée d'accepter. Quoi! lui dit la duchesse attendrie, vous m'aimez encore? — Ah! je n'ai jamais cessé de vous adorer!.... — Hélas! pourquoi faut-il que vous soyez le seul homme capable de constance?... Après cette exclamation si naïve, le duc, interdit, resta quelques momens sans parler, ensuite il renouvela ses instances. Madame de la Vallière refusa avec estime, mais avec cette fermeté froide, qui ne laisse aucun espoir. Le duc, pénétré de douleur, s'éloigna

3

de la cour, et fut long-temps sans y revenir (1).

Cependant madame de la Vallière ne voyant presque plus le roi, et n'ayant pu, dans l'espace de trois semaines, lui dire un seul mot en particulier, connut enfin qu'elle avoit perdu, non-seulement tous les droits de l'amour, mais encore ceux de l'amitié. Benserade et le duc de Longueville n'étant plus à la cour, il ne lui restoit pas un seul ami véritable. Elle les regretta moins dans ce moment que dans tout autre. Elle savoit à quel point ils eussent trouvé le roi coupable s'ils eussent été témoins de la manière cruelle dont elle étoit traitée; tant qu'on aime on ne pourroit sans un affreux déchirement de cœur, se plaindre aux autres de l'objet de son

(1) Historique.

affection : dissimuler ses torts, donner un tour favorable à ses actions les plus condamnables, et, quand on ne peut les excuser, laisser entendre que des raisons cachées les justifient, enfin défendre avec une éloquence persuasive, ou avec une adresse ingénieuse; voilà des artifices irréfléchis si naturels qu'on les a tous par instinct et de premier mouvement, et avec la plus grande franchise de caractère. Madame de la Vallière s'étonnoit et gémissoit loin de tous les yeux; dès qu'elle se retrouvoit seule, ses larmes couloient presque sans discontinuité, et souvent même en s'occupant. Quand elle parvenoit à distraire son esprit de sa douleur, son cœur la ressentoit toujours !... Un matin, assise vis-à-vis un grand portrait du roi, peint par Rigaud et d'une ressemblance parfaite, elle fixa ses regards sur ce tableau.

Voilà donc tout ce qui me reste ! dit-elle..... Hélas ! sans cesse poursuivie par cette image chérie, je n'ai pas besoin de la regarder pour la voir toujours !.... O toi, dont tous les traits annoncent la bonté, peux-tu me traiter avec tant de barbarie ! Ce n'est plus de l'amour que je te demande ; mais ton amitié, peux-tu me la refuser !.... Tu m'as fait promettre de ne te quitter jamais, et c'est pour m'exiler d'une manière plus cruelle ? Que suis-je ici sans toi, que puis-je y devenir sans te voir, et si près de toi !... Tu n'as pour te rapprocher de moi que si peu de pas à faire, et tu me délaisses, et tu m'oublies ! Je ne suis fixée dans le séjour que tu habites que pour entendre parler de ton inconstance, et que pour en être le témoin !.... Qu'as-tu donc fait de ce cœur généreux et sensible qui séduisit le mien ? Je ne te recon-

nois plus, et c'est mon plus grand tourment ! Non, tu ne saurois être injuste, inhumain !.... non, c'est toi qui ne me connois pas.... Si tu savois ce que je souffre, si jamais j'avois pu te peindre à quel excès je t'aime, tu viendrois essuyer mes larmes et me consoler par ta confiance..... Est-ce donc ma tendresse même que tu crains? hélas ! ne sais-tu pas que, sans la partager, tu peux me satisfaire encore? Je n'exige de toi que de ne plus me fuir et de m'écouter. Viens du moins pour apprendre comme il est possible de t'aimer ; tu ne le sauras pas loin de moi ! .... O viens ! ne me laisse pas m'éteindre et mourir quand tu peux me ranimer par un mot ou par un regard !....

Au milieu de ces tristes pensées, elle n'eut jamais l'idée de quitter encore la cour. Elle n'espéroit plus ni

d'étonner ni d'émouvoir le roi par cette action, ni même d'être rappelée. Elle aimoit mieux mourir de douleur sous ses yeux, que de s'arracher d'auprès de lui, sans emporter l'espérance de lui laisser de longs regrets. Pour se dispenser d'écouter enfin la voix de la raison, elle se répétoit qu'elle avoit promis au roi de rester, comme si les traitemens qu'elle recevoit ne la dégageoient pas assez d'un semblable serment. Le découragement produisant en elle l'effet apparent de la résignation, elle subissoit les humiliations les plus étranges, elle s'abandonnoit à sa destinée, afin de ne pas combattre une passion qui avoit pris sur son âme un si funeste empire.

Elle écrivit au roi uniquement pour se plaindre de ne plus le voir qu'en présence de témoins; ses reproches étoient doux et modérés, mais l'amour

se montroit à chaque mot dans sa lettre. Le roi vouloit sans doute conserver toujours pour amie cette femme intéressante, dont il admiroit la douceur angélique et le caractère généreux; mais sa nouvelle passion ne lui permettoit d'envisager de tranquillité que lorsque madame de la Vallière seroit entièrement guérie de l'amour qu'elle avoit pour lui. Alors il sentoit qu'il lui rendroit sans effort toute sa confiance, et qu'elle seroit pour lui l'amie la plus chère ainsi que la plus parfaite. Il crut donc qu'il étoit nécessaire à leur bonheur mutuel de lui ôter jusqu'au plus foible rayon d'espoir. Dans cette idée, et pour se débarrasser enfin de toute contrainte, il eut le courage et la cruauté de lui écrire sans aucun détour. Il déclara positivement qu'il ne reprendroit jamais pour elle une passion qu'il éprouvoit pour

une autre ; et il la conjuroit de se borner à l'amitié, le seul sentiment qu'il fût désormais en son pouvoir de lui accorder.

Quoiqu'il semble que cette réponse ne dût rien apprendre de nouveau à la duchesse, elle lui causa autant de surprise que de douleur. Cette cruelle déclaration anéantissoit toute espérance de ramener le roi, et la main même de Louis avoit tracé cet arrêt irrévocable !.... Ceux dont le cœur a souffert savent l'énorme différence qui se trouve entre la crainte la mieux fondée, celle qui laisse le moins d'espoir à la raison, et la certitude complète !

La duchesse fut tellement accablée de ce dernier coup, qu'il lui fut impossible de récrire au roi. Elle fit fermer sa porte, et passa douze jours dans une solitude absolue. Louis envoya

savoir de ses nouvelles ; mais il ne vint point : il redoutoit extrêmement de la revoir. La duchesse, mortellement blessée, sortit enfin de ce long accablement. L'indignation, sans la détacher, lui rendit une sorte de fierté. Il me mépriseroit, dit-elle, s'il savoit, qu'après de tels procédés, j'ai l'indigne foiblesse de nourrir encore une passion si malheureuse !.... Conservons du moins son amitié !.... Cette dernière idée soutint son courage ; elle réfléchit sur sa situation ; elle se forma un nouveau plan de conduite, et ce fut pour elle une espèce de consolation. Quand on est au comble du malheur, l'indolence et l'inaction conduisent au désespoir. Rien ne soulage comme un projet extraordinaire ou violent qui occupe l'imagination, et qui sur-tout impose la nécessité d'agir.

Madame de la Vallière prit la réso-

lution de renoncer à toute espèce de faste, de vivre avec le quart de son revenu, et de donner tout le reste aux pauvres. Elle vendit en vingt-quatre heures le peu de diamans et de bijoux qu'elle avoit encore, à l'exception de ces bracelets précieux, premier don de Louis. Elle congédia la moitié de ses domestiques en leur assurant des pensions. Elle conclut à la hâte avec des ouvriers un marché par lequel elle échangea les superbes tapisseries de ses appartemens et tous ses meubles magnifiques, contre l'ameublement le plus modeste et le moins cher. On ôta de ses salons les lustres, les girandolles, presque toutes les glaces : on n'y conserva que les portraits du roi. En faisant toutes ces choses, elle satisfaisoit son véritable goût. Cette ame si noble et si bienfaisante avoit toujours méprisé le luxe ; mais elle ne

pensoit pas sans une joie secrète que cette simplicité rappelleroit au roi avec quelle répugnance elle avoit jadis reçu ses dons, avec quelle modération elle en avoit joui. Enfin, se disoit-elle, il comparera ces appartemens avec ceux de madame de Montespan; il réfléchira, malgré lui, sur la différence de nos caractères!.... Quand tout fut ainsi métamorphosé dans le vaste hôtel de Biron, la duchesse écrivit au roi. Cette lettre étoit courte, parce qu'elle étoit froide, raisonnable, et qu'on avoit mis beaucoup de temps à la composer. La duchesse mandoit au roi qu'après avoir bien examiné son cœur, elle n'y trouvoit plus que les sentimens qu'il desiroit, et qu'elle se flattoit qu'il reviendroit chez elle sans embarras, puisque désormais elle le reverroit sans trouble et sans émotion.

Ce laconisme et cette tranquillité

surprirent le roi, et dans ce cas l'étonnement est toujours mêlé d'une sorte de dépit secret. On savoit que le duc de Longueville, intéressant par la constance de sa passion, avoit pressé madame de la Vallière d'accepter sa main; on savoit qu'il avoit dû lui proposer de renoncer à la fortune qu'elle tenoit du roi.... Et quoiqu'il eût quitté brusquement Versailles, quelques personnes supposoient encore qu'il avoit obtenu le consentement de la duchesse, et qu'il n'étoit parti si précipitamment que pour terminer des arrangemens d'affaires relatives à ce mariage. Toutes ces idées revinrent à l'esprit du roi; elles blessèrent son orgueil et le troublèrent. Pour la première fois depuis long-temps, il se représenta sous ses véritables traits cette femme charmante qu'il avoit sacrifiée; il la vit telle qu'elle étoit toujours, jeune, belle,

touchante, faite pour inspirer un attachement aussi fidèle que celui dont le duc de Longueville lui donnoit une preuve si extraordinaire.... L'amour-propre ranima une sorte de repentir : ce cœur si tendre, si délicat, qu'on avoit déchiré, rejeté, fut presqu'apprécié lorsqu'on pensa qu'il s'échappoit enfin et qu'on l'avoit perdu !.... Ce fut avec ces dispositions intérieures que le roi fit dire à la duchesse qu'il se rendroit chez elle le soir à sept heures, et qu'il seroit seul. La duchesse rassembla toutes ses forces pour recevoir le roi avec calme. Afin de se contenir plus sûrement, elle imagina de faire rompre ce premier tête-à-tête par sa fille, et cette idée lui inspira celle d'un dernier sacrifice, auquel elle n'auroit pu se résoudre sans le desir d'étonner et d'émouvoir le roi. Elle donna à mademoiselle de

Blois les bracelets qui lui étoient si chers, et avec un serrement de cœur inexprimable, elle les attacha aux bras de cette enfant. Le roi, en entrant dans l'hôtel de Biron, fut vivement frappé du changement qu'il y remarqua par-tout. Il pensa dans l'instant que ce sacrifice de tous ses dons annonçoit le mariage de madame de la Vallière avec le duc de Longueville. Pour justifier à ses propres yeux l'inconséquence du dépit qu'il éprouvoit, il se dit qu'on auroit dû le consulter. Ce manque de respect lui parut inexcusable. Il se sentit irrité, et sur-tout contre le duc de Longueville.... Aussitôt qu'il parut dans le salon, mademoiselle de Blois courut se jeter dans ses bras, et presqu'au même instant elle lui montra les beaux bracelets qu'elle venoit de recevoir. Le roi, excessivement blessé et confirmé dans

ses soupçons, se retourna vers la duchesse, et lui dit : J'avoue, madame, que tout ceci m'étonne..... Il prononça ces paroles avec une gravité, une sécheresse, et en même temps avec une émotion qui firent tressaillir de joie madame de la Vallière. Il y eut un moment de silence, pendant lequel le roi considéra le salon entièrement remeublé. La duchesse prenant la parole : J'ai donné, dit-elle, ces bracelets à l'un des objets que vous aimez le mieux ; n'étoit-ce pas leur première destination ? — Sans doute, reprit le roi, et c'est par cette raison que vous auriez dû les garder..... Mais, poursuivit-il, peut-on vous demander l'explication du changement étrange que je vois ici ? — Je veux vivre désormais dans une retraite absolue ; tout ce faste m'étoit inutile ; vous savez qu'il m'a toujours déplu. — Au lieu

d'une réponse aussi vague.... j'attendois une confidence..... Louis prononça ces dernières paroles en hésitant et avec un sourire forcé. Comment? dit la duchesse étonnée..... — Quoi donc, reprit le roi, voulez-vous m'en faire un mystère? On assure, continua-t-il en rougissant, que vous épousez le duc de Longueville. — Et vous l'avez cru! s'écria la duchesse. A ces mots, elle tira de sa poche une lettre que le duc de Longueville lui avoit écrite en partant de Versailles, et elle la donna au roi, qui la lut sur-le-champ.

Cette lettre désabusa le roi; en même temps elle refroidit son imagination. Il n'y avoit plus de victoire à remporter encore. Il admira la conduite de la duchesse, mais il redevint calme. Cependant la duchesse avoit remarqué son trouble et son mécontentement. Elle imaginoit qu'une vive

émotion vient toujours du cœur. Les mouvemens de l'amour-propre lui étoient presqu'entièrement inconnus. Elle reprit sa première illusion sur les sentimens de Louis ; elle pensa qu'en suivant avec patience le plan de conduite qu'elle s'étoit tracé, elle retrouveroit avec le temps tout ce qu'elle avoit perdu. Louis promit de revenir aussi souvent qu'autrefois ; il tint parole pendant quelque temps, mais presque toujours madame de Montespan revint avec lui, et loin d'être embarrassée par le contraste que formoit avec sa magnificence l'extrême simplicité de madame de la Vallière, elle en fit des plaisanteries. Elle prétendit que la duchesse ne vouloit que se singulariser ; pour moi, dit-elle, je veux plaire et attirer du monde chez moi : mon calcul est beaucoup plus commun que le sien, mais il vaut mieux.

La seule personne de la cour qui ne ménageât point madame de Montespan fut Madame, brouillée avec elle depuis le retour de la duchesse. Madame, remplie de fierté et naturellement sincère, ne put supporter les manières hautaines de madame de Montespan, et moins encore ses épigrammes piquantes. Elle la traita avec cette légéreté que les princes ont l'art de rendre d'autant plus choquante qu'elle ne paroît être que de la distraction et de l'oubli, et qu'on ne sait comment s'en plaindre. Madame, pour mieux braver la nouvelle favorite, voulut rapprocher d'elle madame de la Vallière ; elle lui témoigna un intérêt qui toucha la duchesse. Ces deux personnes se revirent, elles se connurent mieux et s'aimèrent.

Le roi, qui méditoit la conquête de la Franche-Comté, exécuta ce projet

au milieu même de l'hiver. Une inquiétude renaissante et terrible vint alors distraire la duchesse de ses mécontentemens particuliers, et des tourmens de la jalousie. Elle ne songea plus qu'aux dangers qui alloient environner le roi. Ses alarmes furent bientôt dissipées. Cette nouvelle guerre ne fut pour Louis qu'une course rapide et triomphale ; il fit en trois semaines la conquête de cette belle province. La paix fut l'heureux fruit d'une si brillante expédition. Pendant cette campagne le roi n'écrivit qu'une seule fois à madame de la Vallière, et un billet bien court et bien froid. Madame de Montespan reçut cinq ou six courriers. Elle s'en vanta, et sur-tout à sa rivale, sous prétexte de lui porter des nouvelles du roi et de l'armée. Madame de Montespan donna des fêtes éclatantes pour célébrer la paix. Ma-

dame de la Vallière fut en secret chercher des pauvres et délivrer des prisonniers. Il semble que la gloire, ainsi que la fortune, donne à l'esprit et au caractère une certaine indépendance et une sorte de franchise qu'on a rarement sans elle. La fierté qu'elle inspire ne permet plus de prendre la peine de se déguiser ou de se contraindre. La prospérité ne corrompt pas toujours, mais toujours elle découvre ce qu'on est véritablement. Les héros et les parvenus qui paroissent changés par les succès et par les richesses ne font souvent que quitter un masque trompeur ou s'affranchir d'une gêne inutile. Le bonheur enhardit, l'adversité réprime; et c'est parce que l'homme a besoin de frein, que l'école sévère du malheur est pour lui la plus salutaire.

Louis, au milieu des éloges et des

transports universels qu'excitoient sa nouvelle victoire et la paix, se montra toujours généreux, clément, sensible à l'amour de ses peuples, mais il se livra sans contrainte à son goût pour la magnificence, pour les fêtes, et à sa passion pour madame de Montespan. L'Europe entière retentissoit de ses louanges. Non-seulement en France les grands poètes et les gens de lettres, enrichis par ses bienfaits et honorés par ses suffrages, célébroient avec autant d'émulation que d'enthousiasme ses exploits et sa gloire, mais les savans et les littérateurs étrangers, comblés de ses dons et des marques de distinction les plus flatteuses, répétoient son éloge dans toutes les langues diverses de l'Europe. S'il y eut quelque exagération dans ce nombre prodigieux de panégyriques, du moins elle n'eut rien de vil et de ridicule : la recon-

noissance la rendoit respectable, et tant de grandeur et de succès sembloient l'autoriser. L'Histoire doit être sévère, parce que l'inflexible Vérité l'est toujours; mais les contemporains, les sujets sur-tout des bons rois, doivent être reconnoissans. A-t-on le droit de juger rigoureusement ses bienfaiteurs? L'admiration publique est la récompense des grands hommes; ne la leur envions pas, elle leur coûte assez de travaux.

Louis voulut donner encore le spectacle d'un carrousel. Les temps étoient bien changés. Le roi ne portoit plus sur son écu l'emblême touchant de la rose entr'ouverte; il étoit paré des couleurs de madame de Montespan. Un des amis de cette dernière lui composa une devise, qui portoit, sur un fond d'azur, une superbe étoile de diamans, entourée d'une multitude

d'étoiles d'argent, avec ces mots : *Pour la plus brillante et la plus belle*. Cette devise, peu flatteuse pour les autres beautés de la cour, ne blessoit cependant pas les règles générales de la galanterie. L'esprit chevaleresque autorisoit à louer sa maîtresse aux dépens de toutes les femmes de l'univers. D'autres mœurs ont produit à cet égard d'adroits ménagemens; mais tant qu'on n'aima qu'une seule femme à-la-fois, on fit une espèce de profession publique de n'admirer qu'elle. L'inconstance n'est pas une chose nouvelle ; du moins alors on ne la prévoyoit pas. Les hommes aimoient avec illusion. Que peut-on leur demander de mieux ?

Durant ce carrousel, madame de la Vallière, tristement renfermée dans l'hôtel de Biron, se rappeloit douloureusement ces fêtes ingénieuses dont elle avoit jadis été l'objet. Quel chan-

gement affreux ! et comment le comprendre, lorsqu'en descendant au fond de son cœur déchiré, elle y retrouvoit encore tout l'amour qui causa ses égaremens ! Depuis ce jour, le roi, même en sa présence, ne dissimula plus ses sentimens, et ne parut plus occupé que de sa rivale. La duchesse supporta cette conduite pendant plus d'un an avec une patience inaltérable. Elle avoit perdu tout espoir de ramener le roi, mais elle étoit soutenue par la pensée qu'elle lui donnoit des preuves d'un dévouement sans bornes, sans exemple, et que Louis du moins rendoit justice à un tel attachement. Elle ne jouissoit plus que de l'opinion qu'elle lui supposoit de ses sentimens. Il ne m'aime plus, disoit-elle, mais il sait que personne au monde ne l'aimera jamais comme moi. Le temps et la reconnoissance me rendront un

jour sa confiance et son amitié ; ne fût-ce que dans ma vieillesse, j'aurai encore sur la terre quelques instans de bonheur. Un événement inattendu vint bouleverser son ame et anéantir ses résolutions. Elle prenoit soin depuis long-temps d'une pauvre famille, composée de la veuve d'un gentilhomme de sa province et de cinq enfans. Elle les fit venir de la Touraine pour les établir plus près d'elle, et elle se rendit à Paris pour leur choisir un logement dans le faubourg Saint-Marceau. Elle fut visiter une maison à louer, dont le jardin assez vaste avoit une porte de communication avec celui de la maison voisine. Elle descendit dans le jardin ; à peine y fut-elle, qu'elle vit accourir par la porte de communication un enfant de trois ans, beau comme un ange, qui vint en riant à sa rencontre. La duchesse aimoit

passionnément les enfans. Elle prit celui-ci dans ses bras, et en le regardant attentivement, elle fut frappée de sa ressemblance avec le roi : elle l'examinoit avec une extrême émotion, lorsqu'une femme de quarante et quelques années, d'une figure agréable et noble, vint aussi de l'autre jardin, et s'avança vers elle d'un air inquiet.... Cette femme étoit madame Scarron.... La duchesse la reconnut, quoiqu'elle ne lui eût jamais parlé ; elle l'avoit rencontrée plusieurs fois dans les galeries de Versailles, et elle savoit qu'elle étoit l'amie de madame de Montespan.... Quel est donc cet enfant ? dit-elle d'une voix tremblante, en le regardant fixement et en le posant à terre.... Madame Scarron rougit, ne répondit rien, fit une profonde révérence, prit l'enfant par la main, et se hâta de l'emmener. Elle ferma la porte

du jardin, et disparut. La duchesse, saisie d'étonnement, questionna les propriétaires de la maison, et elle apprit que madame Scarron n'étoit point connue d'eux sous son véritable nom. On lui dit que cette dame passoit pour être la tante de cet enfant, qu'elle élevoit avec le plus grand soin; que d'ailleurs elle étoit très-solitaire et très-sauvage, et qu'elle ne recevoit personne. Ce mystère singulier, la ressemblance frappante de l'enfant et la liaison de madame Scarron avec madame de Montespan, éclairèrent la duchesse, et lui firent connoître l'entière vérité. Elle devina que madame de Montespan étoit mère aussi, et que l'enfant qu'elle venoit de caresser étoit celui de sa rivale et du roi. Cette découverte l'affligea presque autant que si elle eût jusqu'à ce moment ignoré l'infidélité de Louis. Elle fut jalouse

comme amante et comme mère, et sur-tout de cette ressemblance parfaite que ses enfans n'avoient pas avec le roi. Hélas! disoit-elle, ce n'est donc pas assez que cette femme artificieuse et perfide m'ait enlevé le cœur du roi, il faut encore qu'elle ravisse à mes enfans la tendresse de leur père! Du moins cette affection sera maintenant partagée!.... Comme elle doit être orgueilleuse de cet enfant, dont la physionomie offre déjà une ressemblance si glorieuse et si chère, et qui disposera si naturellement tous les cœurs à l'aimer! Moi-même ai-je pu m'en défendre, et pourrois-je encore le regarder sans m'attendrir?.... Heureux enfant!.... Et les miens ne rappelleront que ma honte, ils ne ressemblent qu'à leur infortunée mère!.... Le cœur de la duchesse étoit trop profondément blessé pour qu'il lui fût

possible de renfermer une douleur si vive. Après avoir écrit au roi qu'elle n'avoit plus d'amour, elle avoit perdu le droit de se plaindre ; cependant elle éclata, elle fit tous les reproches que la passion peut inspirer : Louis l'écouta avec une froide surprise ; il l'accusa de caprice et d'inconséquence. Ce n'étoit rien encore ; mais une parole imprévue, une parole foudroyante sortit de sa bouche : il prétendit qu'elle n'avoit jamais eu d'amour pour lui. A ce trait inoui d'ingratitude, la duchesse, frappée d'étonnement, resta sans voix et sans réponse. Le bouleversement entier du monde n'auroit pu lui causer un plus affreux saisissement, une surprise et une stupeur plus terribles.... Pâle, immobile, elle regardoit le roi avec des yeux égarés et fixes.... Si l'on ne répare pas sur-le-champ un grand tort, communément on l'agrave ;

quand on ne veut ni expier, ni même reconnoître son injustice, on y met le comble, non par un véritable endurcissement, mais par une espèce de désespoir, ou plutôt de colère, causée par le remords même : on n'est point alors inaccessible à la pitié ; c'est au contraire parce qu'elle déchire qu'on la repousse avec humeur et souvent avec dureté. Quoi ! dit enfin la duchesse d'une voix concentrée, je ne vous ai point aimé ?.... — Non, je n'ai jamais pu triompher de vos scrupules..... — Il est vrai que mes principes m'étoient plus chers que ma vie, et je vous les ai sacrifiés..... — Jamais vous n'avez eu d'amour. — Je me suis donc vendue par ambition ? Ce mot, dans la bouche d'une personne si noble et si désintéressée, déconcerta le roi ; mais on ne pouvoit le confondre sans l'irriter. Non, reprit-il, l'ambition ne

sauroit dominer les caractères sans énergie. — Par cette maxime, vous flattez-vous d'excuser la vile, l'insatiable avidité de celle que vous me préférez ?.... — Madame de Montespan a mérité mon attachement par une passion véritable.... — Plus tendre que la mienne ? — Mille fois plus réelle. — Ingrat ! s'écria la duchesse, pouvez-vous proférer ce mensonge inhumain, que tous vos souvenirs désavouent ? Voulez-vous donc me ravir toute consolation ?.... Déshonorée à tous les yeux, privée de votre amour, je n'étois pas encore dépouillée de tout ; du moins je pensois qu'il ne vous étoit pas possible de comparer les sentimens d'une autre aux miens, et maintenant vous avez la cruauté de me dire que madame de Montespan sait mieux aimer que moi ! Tous ces sacrifices que je vous ai faits sont donc per-

dus ?.... C'est donc, à vos yeux, par insensibilité que j'ai consenti à recevoir chez moi la femme qui m'a trahie ? Ses hauteurs, son arrogance, ses caprices que j'ai supportés avec tant de douceur, vous ne m'en saviez donc aucun gré ? J'ai vaincu ma haine, réprimé mes ressentimens, dévoré ma jalousie, caché ma douleur et mon amour, sans exciter votre reconnoissance ou votre compassion. Vertu, réputation, amour-propre, fierté, repos, je vous ai tout immolé, et voilà le prix que j'en reçois !..... Ah ! ne valoit-il pas mieux me chasser, m'exiler ? Au fond d'un désert, j'aurois pleuré sans contrainte, et je me dirois encore : Il cherche en vain dans une autre le sentiment que j'ai pour lui ! Quoi ! ce sentiment si profond et si tendre n'a pas même suffi pour vous apprendre à connoître l'amour ? Vous pouvez être

satisfait d'un cœur dont l'ambition et la vanité sont les passions dominantes? Vous n'avez pu perdre le souvenir de ma tendresse, sans oublier aussi comme on aime.... Ah! jamais, jamais ma rivale ne vous le rappellera!.... A ces reproches si fondés, le roi ne répondit que vaguement, et avec un froid laconisme; il avoit trop de torts pour s'attendrir. Cet entretien l'embarrassoit cruellement; il le termina avec une sorte d'autorité, en priant la duchesse de lui épargner à l'avenir des scènes inutiles autant qu'affligeantes. Oui, répondit l'infortunée en essuyant ses larmes, je garderai désormais un éternel silence, je n'ai plus rien à vous dire.......

Cette dernière injustice du roi fit sur l'esprit de madame de la Vallière une impression que rien encore n'avoit pu produire. On ne s'affranchit pas en

un moment d'un sentiment auquel on se livre sans réserve depuis dix ans ; mais lorsqu'il n'est payé que par l'ingratitude, il vient un terme où le cœur enfin révolté en reconnoît toute la folie, et c'est un commencement de guérison. Pour la première fois la duchesse forma un projet bien plus courageux encore que celui de fuir ; elle se promit d'essayer de bannir de son cœur un amour si funeste : elle avoit tant souffert de sa sensibilité, elle étoit parvenue à un tel excès de malheur, que pour se former l'idée d'une parfaite félicité sur la terre, elle ne pouvoit plus imaginer qu'une indifférence absolue. Il y avoit plus de vérité dans cette pensée que dans celle qui nous persuade qu'un sentiment passionné peut seul procurer le bonheur ; mais de quelle force on a besoin pour arracher de son ame une passion vio-

lente qui n'est plus partagée !... Il faut repousser l'espérance qui renaît si facilement quand on aime ; il faut rouvrir soi-même toutes les plaies de son cœur en se rappelant, pour se guérir, tout ce qu'on voudroit pouvoir oublier. Il faut se dépouiller de toute prévention, renoncer à l'indulgence, et juger avec rigueur les procédés et les actions qu'on avoit toujours interprétés favorablement. Il faut enfin rompre toutes ses habitudes et se dévouer pendant long-temps à ne penser qu'à ce qui désespère, à n'agir qu'avec effort et contre toutes ses inclinations. Voilà tout ce qu'il en coûte pour recouvrer la raison ; combien il est moins pénible de la conserver toujours !

Madame de la Vallière se retraçoit avec amertume tous les procédés inexcusables du roi ; elle pensoit alors qu'il lui seroit possible de se détacher

de lui ; mais comment y parvenir quand elle le voyoit plus admiré, plus digne de l'être que jamais ? Tout l'entretenoit de sa gloire : ces arts qu'elle aimoit, la peinture, la musique, la poésie, lui devoient tout leur éclat ; il en étoit en quelque sorte le créateur ; on ne pouvoit plus faire un pas à Versailles, à Marly, à Paris, sans trouver l'empreinte de sa grandeur, de son goût et de sa magnificence. Versailles étaloit toutes ses merveilles ; son salon et sa galerie superbe s'ennoblissoient encore par les trophées de nos victoires (1). Les délicieux bosquets de Marly se formoient, la mécanique venoit de produire un chef-d'œuvre pour les arroser et pour les embellir (2). Le talent de le Notre, animé par la pro-

(1) Peinture de Lemoine et de Lebrun.

(2) La machine de Marly.

tection de Louis, donnoit à la capitale un jardin majestueux; la religion bénissoit Louis dans ces temples qu'il avoit reconstruits, ou réparés, ou enrichis; graces à ses bienfaits les sciences pouvoient se perfectionner; on venoit d'achever l'Observatoire ; et tandis qu'on posoit les fondemens des Invalides, l'architecture préparoit un palais digne d'être habité par les chefs de la Nation française. La colonnade du Louvre s'élevoit; le génie puissant qui présidoit à ce règne vivifioit tout à la fois. Il illustroit la France d'un bout à l'autre. Il avoit rétabli la discipline militaire, il inspiroit Vauban pour défendre et pour garantir nos conquêtes; il faisoit fleurir l'agriculture et le commerce en creusant d'immenses canaux, en formant de nouvelles routes et en peuplant les ateliers de Tours et de Lyon; il fondoit des colonies et

créoit une marine redoutable ; enfin il polissoit les mœurs, il donnoit de l'élégance aux manières, du charme à la société, et il fixoit à jamais la langue qui servoit à célébrer tous ces prodiges et qui devoit devenir universelle.

Comment la duchesse pouvoit-elle se refroidir pour celui qui faisoit tant de choses miraculeuses ?... Sans cesse l'enthousiasme public détruisoit en elle l'ouvrage si pénible de la raison. Ah ! disoit-elle, sans doute il a des torts avec moi, mais je suis française, puis-je cesser de l'adorer ?... Cependant quelquefois elle se persuadoit qu'elle l'aimoit moins, elle s'en applaudissoit ; mais un regard de Louis, un mot qu'elle interprétoit à son gré, lui rendoient toute sa sensibilité naturelle : alors elle se livroit au plus doux attendrissement, comme si elle eût fait une découverte

heureuse, et ces illusions passagères ne servoient ensuite qu'à lui faire sentir avec plus d'amertume les plus justes sujets de mécontentement et de douleur. Elle connut enfin tous les tourmens de la jalousie; non-seulement sa rivale étoit adorée, mais Louis ne croyoit être aimé passionnément que par elle!..... Madame de Montespan usurpoit à la fois le cœur de Louis et sa reconnoissance?..... Quelles réflexions déchirantes, quel cuisant repentir cette pensée devoit inspirer!

Le roi en cessant d'aimer madame de la Vallière n'avoit rien perdu de l'ascendant que l'amour lui donnoit sur elle. Il conservoit sur son cœur et sur son esprit tous ses anciens droits, et son indifférence même sembloit lui en assurer de nouveaux. La duchesse n'avoit plus la confiance qu'inspire la certitude de plaire; cette douce éga-

lité qu'un attachement réciproque établit toujours n'existoit plus entre elle et le roi ; elle mesuroit douloureusement et pour la première fois, la distance énorme qui la séparoit de Louis. Jusqu'alors son respect pour ce rang suprême qui n'avoit été que de l'admiration et de l'enthousiasme, n'étoit plus maintenant pour elle qu'une sorte d'abaissement ; le roi, sans le vouloir, changeoit insensiblement de ton avec elle ; la duchesse intimidée, et surtout découragée par le malheur, se laissoit dominer par la crainte et par l'humiliation. Et rien ne sauroit ranimer la fierté d'une grande ame lorsque, pénétrée de repentir, elle subit la punition d'une faute irréparable. Plus on a des sentimens élevés, plus on est abattu dans les peines, suites inévitables des penchans criminels. La force alors seroit une vile insouciance ou de l'ef-

fronterie. Le châtiment retrace l'égarement, et il est un opprobre de plus; il n'appartient qu'à l'innocence et à la vertu de s'élever et de briller dans le malheur; elles seules peuvent donner de la dignité à l'infortune. Mais le vice dépouillé de l'illusion des succès rentre dans la poussière; les revers achèvent de le flétrir à tous les yeux, et le dernier degré de mépris se joint toujours à l'humiliante pitié qu'il inspire.

Louis se disposant à faire un voyage dans ses nouvelles conquêtes, vers Dunkerque et vers Lille, en confia les motifs à la duchesse; cette preuve d'estime la transporta de joie; rien ne dédommage de l'amour comme la confiance, c'est un sentiment à part et qui peut encore être exclusif, il est possible de se flatter qu'une rivale préférée ne l'obtient pas..... Louis vouloit détacher l'Angleterre de la Hol-

lande ; Madame étoit chargée secrètement de cette négociation, dont le voyage du roi couvroit le mystère. La pompe et la magnificence des anciens rois d'Asie n'approchoient pas de l'éclat de ce voyage ; trente mille hommes précédèrent ou suivirent la marche du roi ; les uns destinés à renforcer les garnisons, les autres à escorter la famille royale, quelques-uns à applanir les chemins. Le roi menant avec lui la reine, les princesses et les plus belles personnes de la cour, la duchesse de la Vallière et la marquise de Montespan furent de ce nombre. Le roi répandoit par-tout des libéralités excessives ; l'or et les pierreries étoient prodigués à quiconque avoit le moindre prétexte pour lui parler. Madame s'embarqua à Calais ; Charles II son frère l'attendoit à Cantorbery. Au milieu des fêtes de cette entrevue, la princesse eut la

gloire de conclure le traité, qu'elle rapporta signé (1). Elle retourna triomphante à Saint-Cloud. Dans la fleur encore de la jeunesse et de la beauté, parvenue au plus haut point de la faveur, occupant la seconde place d'un puissant empire ; elle envisageoit une longue carrière, aussi éclatante, aussi fortunée qu'illustre, et elle ne voyoit pas la tombe entr'ouverte, où tant d'espérances, en apparence si fondées, alloient pour jamais s'engloutir !.... Un mal subit la réduit tout-à-coup à l'extrémité. Elle ne s'abuse point sur son état ; elle sent qu'il faut mourir et dans quelques heures, et s'arrachant avec courage à toutes les illusions qui l'environnent, elle se jette toute entière dans les bras de la religion. Le roi accourt ; la duchesse de la Vallière

(1) Siècle de Louis XIV.

épouvantée, saisie de douleur et d'effroi, se rend aussi à Saint-Cloud. Elle entre dans l'appartement de Madame; elle voit cette princesse, belle encore, mais pâle, mourante, échevelée, sur son lit de mort, s'appuyant sur le sein de madame de la Fayette en pleurs, et tenant sur sa poitrine un crucifix qu'elle regardoit fixement.... Bossuet étoit debout au chevet de son lit...., Toute la majesté de la religion sembloit répandue sur la figure imposante de ce prélat auguste, et il ne parloit pas!... On attendoit en silence et avec saisissement l'exhortation qu'il méditoit et qu'il alloit faire. La chambre étoit remplie des amis de Madame et des personnes attachées à son service... Tout-à-coup on tressaille, et l'on tombe à genoux: Bossuet prend la parole!... « Qu'est-ce que notre être, s'écrie-t-il, » pensons-y bien, Chrétiens, qu'est-

» ce que notre être? Dites-le-nous, ô
» mort! car les hommes trop superbes
» ne m'en croiroient pas.... O éternel
» roi des siècles, votre être, éternel-
» lement immuable, ni ne s'écoule,
» ni ne se change, ni ne se mesure;
» *et voici que vous avez fait mes jours*
» *mesurables, et ma substance n'est rien*
» *devant vous* (1). O Dieu! encore une
» fois, que sommes-nous! Si je jette la
» vue devant moi, quel espace infini
» où je ne suis pas; si je la retourne
» en arrière, quelle suite effroyable
» où je ne suis plus! et que j'occupe
» peu de place dans cet abîme immense
» des temps!.... Je suis emporté si
» rapidement, qu'il me semble que
» tout me fuit et tout m'échappe!
» Tout fuit en effet! Et tandis que
» nous sommes ici rassemblés, et que

(1) Pseaume 38.

» nous croyons être immobiles, cha-
» cun avance son chemin, chacun
» s'éloigne, sans y penser, de tous
» les objets de ses affections terrestres,
» puisque chacun marche insensible-
» ment à la dernière séparation... (1)».

A cette image si vive et si frappante, madame de la Vallière frémit, en portant sur le roi des yeux baignés de pleurs! Son ame fut si fortement ébranlée, qu'elle se hâta de se retirer dans une pièce voisine, ne pouvant plus commander à son émotion. Elle entra dans le cabinet de toilette de Madame. Dieu ! dit-elle en tombant sur une chaise, quel tableau !.... Cette princesse si belle, si jeune, si brillante hier et ce matin encore, elle se meurt, elle va disparoître pour jamais !... En disant ces paroles, la duchesse, jetant

---

(1) Sermon de Bossuet.

les yeux sur une toilette élégante placée vis-à-vis d'elle : Hélas ! poursuivit-elle, il n'y a que peu d'heures que cette glace a réfléchi ce visage aimable, où brilloit encore toute la fraîcheur de la jeunesse et de la santé ! ce visage maintenant couvert des ombres de la mort !.... Et ces fleurs préparées pour la parer ce soir, malgré leur fragilité, dureront plus que sa vie !... Non, elles se flétriront avant elle.... A ces mots, la duchesse prit des roses placées dans un vase sur la toilette, et elle les effeuilla toutes. Tandis que ses larmes couloient et tomboient sur les feuilles de roses dispersées, ses regards se portèrent encore sur la toilette, et elle y apperçut un petit billet cacheté à son adresse : elle frissonne, et déploie cet écrit daté du matin même, et dans lequel Madame lui recommandoit de ne pas

oublier de se rendre le soir à Saint-Cloud à la fête qu'elle comptoit donner. O quelle fête ! s'écria la duchesse ; qu'y verra-t-on, grand Dieu ? Au lieu d'une illumination brillante, des cierges mortuaires !..., dans la salle préparée pour la danse, un cercueil !.... au lieu d'un bal, des funérailles !.... Le billet de Madame finissoit par ces mots : *Venez de bonne heure, vous me trouverez seule ; j'ai des projets importans dont je suis vivement occupée, je voudrois vous en faire part.* Ah ! reprit la duchesse, des *projets !*.... Quelle folie d'en former pour la soirée même du jour où l'on existe encore dans tout l'éclat de la jeunesse !.... Infortunée princesse ! que ces *projets importans* pour toi ce matin, te paroissent frivoles maintenant, et peut-être coupables à l'aspect de l'éternité !.... Dans ce moment on vint avertir la duchesse que Madame

alloit recevoir l'extrême-onction. La duchesse rentra dans la chambre; elle entendit encore parler Bossuet; et le cœur et l'esprit également frappés et touchés, elle quitta Saint-Cloud, poursuivie par des réflexions salutaires, qui devoient bientôt produire en elle une étonnante révolution.

Madame expira à cinq heures du matin; la duchesse entendit la sublime oraison funèbre de cette princesse, prononcée par Bossuet. Son enthousiasme pour cet incomparable orateur l'engagea à suivre ses sermons; elle ne pouvoit se lasser d'admirer avec quel courage et quelle éloquence il osoit parler devant le roi contre la guerre et les conquêtes, et devant les courtisans contre l'orgueil et l'ambition. Un jour elle ne put s'empêcher de tressaillir lorsqu'elle l'entendit s'écrier : *Oui, oui, je viendrai*

à vous, ô pécheurs, avec toute la force, toute la lumière, toute l'autorité de l'Evangile.... (1). Elle redoubla d'attention, mais elle écoutoit en tremblant..... Son cœur s'émut et palpita lorsqu'il prononça ces paroles :

« Une lumière soudaine et péné-
» trante brille aux yeux de Madelaine ;
» une flamme toute pure et toute cé-
» leste commence à s'allumer dans son
» cœur ; une voix s'élève au fond de
» son ame, qui l'appelle, par plusieurs
» cris redoublés, aux regrets, à la pé-
» nitence (2) ». A ces mots la duchesse joignit les mains, leva les yeux au ciel, et ses larmes coulèrent !..... Rentrée chez elle, et méditant sur ce passage : O lumière éclatante et terrible, s'écria-t-elle, je ne fermerai

(1) Sermon de Bossuet.

(2) *Idem.*

plus les yeux pour ne pas te voir! O voix divine trop long-temps méprisée.... parle.... je t'écoute enfin!.... Ah! je sais trop quel sacrifice tu vas me prescrire! mais je ne puis cesser d'aimer sans un prodige; je te le demande, ô Dieu de bonté! puisque ta puissance est sans bornes. Arrache de mon cœur cet amour coupable qui l'agite et qui le déchire; la fierté, la raison, l'ingratitude même ne peuvent en triompher; les peines les plus amères ne sauroient m'inspirer le courage de m'affranchir; je me suis accoutumée à la douleur; on sait souffrir quand on aime avec passion depuis si long-temps!.... Il me faut une force surnaturelle pour reprendre de l'empire sur moi-même. Ah! s'il est nécessaire d'en avoir pour quitter la vie, en faut-il moins pour se détacher de l'objet auquel on avoit consacré son

existence ? Quoi ! je pourrois le voir sans émotion, ce héros qui fait le bonheur et la gloire de ma patrie ; je pourrois l'entendre louer sans trouble, m'éloigner de lui sans désespoir ; je pourrois consentir qu'un autre cœur fût plus tendre pour lui que le mien !... Révolution incompréhensible ! Ah ! la religion seule pourra la produire !....

Peu de temps après la mort de Madame, le roi fit la conquête d'une partie de la Hollande. Parvenu au comble de la gloire et de la prospérité, Louis XIV venoit de recevoir le surnom de Grand. Quelques jours avant son retour à Versailles, la duchesse de la Vallière fut invitée, par la maréchale de Bellefonds, à se rendre à Paris, pour y assister à la profession de sa fille aînée, qui devoit, le lendemain, prononcer ses vœux dans le couvent des Carmélites de la rue Saint-Jacques. Ce renoncement au

monde, ce dédain magnanime de la fortune et des grandeurs, n'étoit pas rare dans ce temps, et même parmi les jeunes personnes de la plus haute naissance; alors on rassembloit ses amis et tous ses parens, qui ne manquoient jamais de se réunir à ces solemnités, que la piété rendoit si intéressantes (1). La duchesse fut coucher à Paris chez la maréchale de Bellefonds; sans aimer davantage cette dernière, elle se plaisoit depuis quelque temps dans une famille dont le chef étoit l'homme de la cour le plus vertueux. Le maréchal de Bellefonds joignoit à une piété parfaite de grands talens militaires, et un esprit supérieur; comme tous les gens éclairés et religieux, il avoit des principes austères, inflexibles, et une in-

(1) Le maréchal avoit une sœur et une fille carmélites.

dulgence inépuisable ; il connoissoit la situation de la duchesse ; et touché de ses qualités naturelles, de sa douceur et même de cette passion coupable qui lui causoit tant de peines, il la plaignoit ; et depuis la faveur éclatante de sa rivale, il lui rendoit beaucoup de soins ; la duchesse l'estimoit profondément ; elle se sentoit disposée dès-lors à lui accorder toute sa confiance. Menée par la maréchale, elle se rendit aux Carmélites ; elle ne connoissoit pas ce couvent, elle le voyoit pour la première fois. On la conduisit d'abord dans l'église des religieuses. Elle aimoit mademoiselle de Bellefonds, qui, à vingt-deux ans, avec la dévotion la plus exaltée, avoit toutes les graces de son âge : la duchesse, touchée et même troublée par l'idée de la cérémonie solemnelle qui se préparoit, ne put entrer dans l'église sans une émo-

tion qui devint extrême aussi-tôt qu'elle eut fait quelques pas ..... A l'aspect du chœur des religieuses, un souvenir ancien, mais très-vif, vient se retracer à sa mémoire et frapper son imagination.... Elle pâlit, et croit reconnoître l'église qu'elle a vue jadis dans ce songe étonnant présent encore à sa pensée... Voilà de chaque côté le même nombre de stalles, voilà les ornemens gothiques de la boiserie, voilà les vitraux de couleur et la forme des croisées.... Mais la tribune mystérieuse doit être élevée et placée sur la porte .... La duchesse se retourne et la découvre !... La grille en est entr'ouverte, et la duchesse éperdue s'attend à voir apparoître le fantôme majestueux qui, dans son rêve, lui présenta ce voile d'une blancheur éclatante ! .... Il lui semble qu'elle entend répéter ces paroles : *Tu ne trouveras qu'ici le repos et la tranquil-*

lité !.... Ce n'est plus pour elle une illusion, ou même une prédiction vague et confuse, c'est une invitation réelle et pressante, c'est le ciel qui se déclare et qui s'explique, c'est un ordre positif!.... Il faut obéir!.... L'idée d'un prodige élève, exalte son ame et la remplit d'enthousiasme; mais elle n'en est pas moins oppressée par la pensée soudaine et terrible d'une éternelle séparation!.... Elle éprouve tout le saisissement que pourroit causer l'approche d'une mort imprévue et certaine, dont l'horreur seroit adoucie par la foi la plus ardente et par toutes les consolations de la religion... Elle se soumet avec conviction; avec transport, et néanmoins son cœur est déchiré.... Dieu l'appelle tout-à-coup d'une voix impérieuse. L'instant fatal est arrivé.... Elle n'a plus de doutes, plus d'incertitudes, mais elle a tout

son amour !.... Elle s'arrête, et fixant sur la tribune des yeux égarés et mouillés de pleurs : ô Dieu ! s'écrie-t-elle, ce n'est point un sentiment affoibli que je dois t'immoler, c'est une passion plus vive que jamais que je te sacrifie.... A ces mots ses genoux fléchissent, une pâleur effrayante se répand sur son visage, ses yeux se ferment, et elle paroît être aux derniers instans d'une pieuse, mais douloureuse agonie; elle tombe évanouie dans les bras de la maréchale de Bellefonds (1). On la porte dans la salle de communauté, elle reprend ses sens, et tout son courage se ranime en voyant mademoiselle de Bellefonds, cette jeune personne intéressante, qui, sans avoir aucun

---

(1) Elle crut en effet reconnoître l'église qu'elle avoit vue en songe. *Voyez l'abrégé de sa vie à la tête du discours de Bossuet.*

sujet de repentir et de chagrin, alloit prononcer, avec tant de joie et de sérénité, un serment irrévocable !.... La maréchale ne réfléchissoit jamais aux choses qu'elle ne comprenoit pas sur-le-champ; elle se contentoit de les juger bizarres ou ridicules, et elle n'y pensoit plus. Elle avoit fait peu d'attention aux paroles extraordinaires que madame de la Vallière avoit proférées avant de perdre connoissance; mais les religieuses en étoient très-frappées; elles questionnoient vivement la maréchale, qui leur répondoit simplement que la duchesse étoit extrêmement *vaporeuse*. C'est ainsi qu'elle appeloit toutes les personnes sensibles ou romanesques.

L'heure fixée pour la cérémonie étant arrivée, on retourna à l'église; l'attention et l'attendrissement de la duchesse furent extrêmes, elle s'iden-

tifioit à celle qui renonçoit sans retour au monde, aux plaisirs, aux passions; son cœur battit avec violence quand mademoiselle de Bellefonds prononça ses vœux...... elle faisoit intérieurement le même serment!....

On ne prend point une résolution soudaine d'une telle importance sans éprouver le besoin d'ouvrir son cœur; on aime naturellement à confier une chose extraordinaire, c'est une jouissance de l'amour-propre qui reste encore alors même que l'on renonce à toutes les autres. Madame de la Vallière choisit pour premier confident le maréchal de Bellefonds, qui lui conseilla de voir et de consulter Bossuet, ce qu'elle fit, mais secrètement. La candeur de madame de la Vallière étoit connue, Bossuet ne douta pas de sa sincérité. Cependant il lui vit tant de passion, tant de regrets déchirans, la

résolution qu'elle prenoit étoit si surprenante avec de tels sentimens, qu'il crut devoir lui faire beaucoup d'objections; elle répondit à tout en pleurant, mais avec fermeté; et après une longue conversation, Bossuet n'exigea d'elle que de s'examiner et de réfléchir encore six mois en silence sans parler de son projet. Elle le promit et tint parole. Cette discrétion lui coûta beaucoup; elle brûloit d'instruire le roi de sa résolution, elle jouissoit d'avance de son étonnement, et de l'idée qu'elle recueilleroit encore l'expression de quelques regrets et peut-être quelques larmes....

Plus silencieuse et plus humble que jamais, la duchesse, bravée par madame de Montespan, négligée par le roi, supportoit avec une patience devenue sublime par ses motifs, l'indifférence du roi, les dédains, les hau-

teurs et les caprices insultans de sa rivale; sa douceur avoit pris un caractère de calme et de résignation qui lui donnoient l'air de l'insensibilité; on finit par croire impassibles ceux qui savent souffrir long-temps avec constance; on se dispense de la pitié, lorsqu'il faudroit y joindre l'étonnement et l'admiration. Il semble que nous exigions que la compassion nous soit demandée; il faut l'implorer pour l'obtenir; on ne l'accorde qu'à ceux qui se plaignent. La religion donnoit à la duchesse un courage qui la surprenoit elle-même; son ame sensible et généreuse s'élevoit sans effort vers cet être suprême, source éternelle de bonté, d'amour et de clémence; son repentir plus vif que jamais, loin d'avoir de l'amertume, n'étoit plus qu'un sentiment consolateur, il l'assuroit de son pardon; elle

jouissoit même des regrets involontaires de sa passion malheureuse, son sacrifice en avoit plus de prix ; elle supportoit avec calme les désagrémens et les peines de sa situation, elle alloit expier ses fautes, s'affranchir de la honte, et se soustraire à l'esclavage de la cour ; ne conservant plus d'espérances, elle n'avoit plus de jalousie ; et dégagée déjà des passions violentes, si l'amour l'attendrissoit encore, du moins son cœur n'étoit plus bouleversé par les mouvemens tumultueux de la haine et du ressentiment.

Un des heureux effets d'une piété vive et sincère est de nous délivrer des chagrins frivoles causés par l'ambition, ou par la vanité toujours inquiète et susceptible. Quand on est désabusé des faux biens, presque tous les intérêts de la vie ont perdu leur importance, les mécomptes ne décon-

certent point, les contrariétés n'ont plus de prise sur le caractère; on possède la véritable philosophie. On ne sauroit s'agiter pour des bagatelles, on connoît toute la puérilité de l'orgueil, on n'a plus de vaines prétentions; on est indulgent parce qu'on a sondé profondément son propre cœur, et qu'on s'applique chaque jour à se voir sans illusion, à se juger, non-seulement sans partialité, mais avec une extrême rigueur, (et qui de nous en s'examinant avec sévérité pourroit être intolérant pour les autres!) on est calme parce qu'on n'a plus d'incertitudes, qu'on est guidé par une règle invariable, animé par de grandes pensées, soutenu par des espérances sublimes; enfin, on jouit d'un bonheur inestimable, celui d'être toujours d'accord avec soi-même et de s'élancer vers le but de ses desirs avec

l'assurance de l'atteindre. Heureuse carrière où l'émulation ne peut jamais produire la jalousie, où ceux qui nous surpassent, loin d'exciter notre envie, obtiennent de nous la plus tendre vénération! où l'on marche sans connoître les rivalités, suivi, admiré par les plus foibles, et constamment encouragé par les plus forts !....

Les six mois de réflexion et de discrétion prescrits par Bossuet à madame de la Vallière s'écoulèrent pour elle dans tous les exercices de la piété la plus fervente. Cependant elle y mettoit du mystère, car, ne voulant point encore dire son secret, elle auroit craint d'être accusée d'hypocrisie; de toutes les humiliations attachées à de longs égaremens, la plus cruelle peut-être est de ne pouvoir quitter le vice sans être suspect de fausseté; c'est pourquoi dans le retour à la vertu, les

partis extrêmes ne pouvant laisser de doutes coûtent moins que les résolutions modérées. Madame de la Vallière auroit rougi si elle eût été surprise dans ses dévotions particulières, et elle éprouvoit la plus vive impatience de dire publiquement qu'elle alloit se faire carmélite. Ce moment arriva enfin. La duchesse un jour se trouvant seule avec Louis, se décida à lui parler, mais ce fut avec un trouble extrême, elle n'avoit pas prévu l'embarras qu'elle éprouvoit, et son émotion s'en accrut; Louis l'écouta avec surprise, il parut s'attendrir, et la duchesse fondit en larmes; alors le roi combattit un dessein si extraordinaire, mais avec une foiblesse d'expression qui sécha promptement les pleurs de madame de la Vallière; elle répondit d'un ton ferme que son parti étoit pris depuis long-temps et d'une

manière inébranlable; le roi réfléchit un moment, et reprenant la parole, il conjura la duchesse de choisir du moins un couvent moins austère, et il lui offrit la plus riche abbaye de France..... (1). Ah! s'écria la duchesse, comment pourrois-je conduire les autres, après m'être perdue moi-même!....(2). Hélas! poursuivit-elle, en me donnant à vous l'ambition ne me décida pas, l'avez-vous donc oublié?... et je pourrois, en renonçant à vous, concevoir des idées de vaine gloire et de domination!... Le roi n'insista plus, mais il exigea formellement de la duchesse la promesse de rester encore une année à la cour. Elle fut obligée (quoiqu'à regret) de céder à une autorité qu'elle n'avoit jamais su

(1) Historique.

(2) Ses propres paroles.

combattre. Mais dès le jour même, ne craignant point de s'engager de manière à ne pouvoir plus se rétracter sans se couvrir de ridicule, elle annonça publiquement sa retraite et le dessein irrévocable d'entrer aux Carmélites. A l'exception du maréchal de Bellefonds, tous ses amis s'affligèrent, et mirent tout en usage pour ébranler sa résolution. Ce fut pour la duchesse un sujet continuel d'impatience de s'entendre répéter sans cesse, comme des conseils lumineux, tous les lieux communs que l'on peut débiter contre la vie religieuse; la duchesse avoit beau répondre que, décidée depuis plus de six mois à consommer ce sacrifice, elle avoit dû faire toutes les réflexions qu'on lui présentoit. Le zèle de l'amitié ne lui épargnoit aucune des trivialités que l'on peut dire sur ce sujet; elle fut obligée de supporter l'ennui d'en-

tendre en particulier chaque ami et beaucoup de gens indifférens combattre sa vocation par les mêmes argumens, et presque toujours dans les mêmes termes. Benserade accourut à Versailles, uniquement pour s'entretenir avec madame de la Vallière sur un projet dont il étoit vivement effrayé. Il dit, entr'autres choses, à la duchesse que, sans prendre un semblable engagement, elle pouvoit vivre avec autant de régularité que dans un couvent, et qu'elle devoit rester dans le monde pour l'édifier. Ah! répondit-elle, après le scandale de ma vie ce seroit à moi une horrible présomption de me croire propre à édifier les autres!... (1).

La conversion de madame de la Vallière intéressa tout le monde à Paris, et fit peu de sensation à la cour, parce

(1) Elle fit en effet cette réponse.

qu'en général on n'y crut pas : les uns dirent simplement qu'elle n'auroit jamais le courage de faire à vingt-huit ans un tel sacrifice ; les autres prétendirent qu'elle n'annonçoit une si étrange résolution que pour attendrir le roi et dans l'espoir de ranimer ses premiers sentimens : ce fut l'opinion secrète de madame de Montespan ; mais elle se garda bien de la montrer ; elle eut l'air de croire parfaitement dans cette occasion à la sincérité d'une rivale qu'elle craignoit encore, afin d'accoutumer le roi à cette idée, et afin de rendre plus difficile ou du moins ridicule la rétractation de madame de la Vallière.

Cependant la duchesse, insensible à tous les discours des courtisans, puisoit chaque jour de nouvelles forces dans les entretiens de Bossuet ; quelle impression les exhortations sublimes

de ce grand homme devoient produire sur cette ame noble, sensible, et si bien préparée par des remords si pressans et par tant de peines !.... La duchesse écoutoit avec avidité cette voix puissante qui, tant de fois, encouragea la vertu, fit trembler le vice et foudroya l'impiété ; cette voix, organe auguste de la vérité qu'on n'entendit jamais sans fruit ou sans étonnement ! Madame de la Vallière se laissoit guider entièrement par ses conseils et par ceux du maréchal de Bellefonds. Elle écrivoit tous les soirs à ce dernier lorsqu'il étoit à Paris ; l'une de ces lettres se terminoit ainsi :

« Dieu est si bon qu'il me donne de » mille manières des consolations infi- » nies, et chaque moment m'enflamme » si fortement de son amour, que main- » tenant je brûle du desir de me don- » ner à lui sans réserve ! Quelles graces !

» et par où les ai-je méritées !.... Ah !
» sans doute, ce dévoûment entier
» qu'il exige de moi ne sauroit suffire,
» pour reconnoître ses faveurs et pour
» réparer mes offenses ! je sens pour-
» tant que, malgré l'énormité de mes
» fautes, l'amour a plus de part à mon
» sacrifice que l'obligation que j'ai de
» faire pénitence (1) ».

Madame de la Vallière menoit, depuis plusieurs années, un genre de vie si solitaire, que, sans rien faire de singulier, elle pouvoit consacrer presque toutes les journées à la méditation et à la piété. Cependant elle alloit toujours de temps en temps à la cour. Un matin, le roi partant pour la chasse avec beaucoup de monde, passa de-

(1) Lettre historique à laquelle on n'a rien changé. Voyez la vie de madame de la Vallière, qui précède le discours de Bossuet sur sa profession.

vant l'hôtel de Biron, et, s'y arrêtant, fit proposer à la duchesse de descendre et de suivre la chasse qui ne devoit durer que le temps d'une promenade ; la duchesse y consentit, et montant avec distraction dans la première voiture qui se présenta, elle se trouva dans une petite gondole tête à tête avec madame Scarron, et elle apperçut devant elle le roi et madame de Montespan dans une calèche.... (1). Elle eut besoin dans ce moment de toute l'humilité chrétienne pour supporter une semblable situation; il étoit étrange pour elle de se voir en public à la suite du roi et de sa maîtresse, reléguée avec une personne subalterne alors et confidente de madame de Montespan..... La duchesse étoit loin de se douter que cette femme obscure,

(1) Historique. Voyez *Mémoires de Maintenon*.

protégée par sa rivale, devoit un jour la venger et régner légitimement sur la France!....

Madame de la Vallière gardoit le silence; madame Scarron prit la parole, et parla avec tant de grace et d'agrément qu'elle tira la duchesse de sa rêverie, et parvint même à l'intéresser; bientôt la conversation tomba sur la retraite projetée de madame de la Vallière, et madame Scarron désapprouva sur-tout le choix du couvent des Carmélites. Comment pourrez-vous, lui dit-elle, vous accoutumer à de telles austérités? Ah! madame, répondit la duchesse, en lui montrant la calèche du roi, si j'y trouve quelques peines, je n'aurai qu'à me rappeler toutes celles que ces deux personnes m'ont fait souffrir (1)!

---

(1) Mémoires de Maintenon.

Cependant la comtesse de Thémines, cette amie fidèle de madame de la Vallière, lui écrivit pour la conjurer de préférer au couvent des Carmélites une retraite en Touraine; elle ajoutoit que, sous peu de mois, elle iroit la retrouver avec l'espoir de l'emmener avec elle. Madame de la Vallière fit la réponse suivante :

« Votre amitié n'envisage que la ri-
» gueur de mon sacrifice ; elle n'en
» voit ni les consolations ni les avan-
» tages. Ah! que m'importe de quit-
» ter le monde que je n'ai jamais aimé,
» et de renoncer à de vains amusemens
» qui me fatiguent? Je me consacre à
» l'obscurité; mais combien ne dois-je
» pas haïr la célébrité, elle fait ma
» honte, elle m'accable de douleur!...
» Quel mérite puis-je avoir en embras-
» sant la pauvreté; j'ai toujours mé-
» prisé le faste et les richesses? Avant

» même que la religion eût achevé de
» m'éclairer, ma situation et mes éga-
» remens ont dû me préserver de l'eni-
» vrement des faux biens : l'éclat, la
» fortune, les honneurs, ne furent
» pour moi que des flétrissures ! Au
» sein de l'opulence et des grandeurs
» humaines, je soupirois après l'oubli,
» j'enviois l'humble médiocrité !....
» Je ne fais donc qu'un seul sacrifice;
» il est immense, il est vrai, je quitte
» pour jamais ce que j'aime !... jugez
» par cet effort de la puissance du sen-
» timent qui me détermine !.... La
» seule raison me prescrivoit de me
» détacher.... Je ne suis plus aimée !...
» Mais après avoir triomphé d'une telle
» passion, que deviendroit-on sans
» piété ?.... Quelle triste victoire, s'il
» falloit n'y gagner qu'une insipide in-
» différence !.... Ah ! ce cœur si sen-
» sible peut donc enfin, sans égare-

» ment, aimer sans mesure et se fixer
» avec sécurité !.... O quel repos on
» trouve dans un grand sentiment,
» auquel on peut se livrer avec toute
» la vivacité de son imagination et
» toute l'énergie de son ame ! que mes
» rêveries sont délicieuses ! et la ré-
» flexion n'en sauroit détruire la dou-
» ceur !.... Rien n'est illusoire dans la
» vertu, tout est réel, tout est du-
» rable dans le bonheur qu'elle pro-
» cure : ses biens et ses plaisirs ne
» s'épuisent point, l'habitude et la per-
» sévérance en doublent le prix, parce
» qu'elles en augmentent le mérite....
» Oui la religion seule peut adoucir
» l'amertume ou l'horreur des plus
» cruels souvenirs ! Elle efface le passé,
» elle embellit le présent, elle enchante
» l'avenir !... L'avenir ! je ne l'envisa-
» geois qu'avec terreur ! grace au ciel,
» il n'est plus redoutable pour moi !

» j'ai déchiré le voile funèbre qui me
» le cachoit; je le vois, je le contemple
» avec délices; tous mes desirs et
» mon cœur s'élancent vers lui : mais
» je jouis du temps qui me sépare de
» l'éternité; je me prépare un destin
» glorieux, immortel !.... Grands de
» la terre, victimes infortunées du
» temps qui vous dévore, agitez-vous,
» tourmentez-vous pour les frivoles
» intérêts d'un moment, loin de vous
» envier, je vous plains ! En poursui-
» vant avec ardeur tant de biens ima-
» ginaires, vous courez aussi d'un pas
» rapide vers la tombe, elle est en-
» tr'ouverte devant vous, en vain vous
» détournez les yeux, vous l'entre-
» voyez en dépit des erreurs qui vous
» séduisent; et cet objet inévitable
» n'offre à vos regards qu'un abîme !...
» Pour moi, malgré la foiblesse d'un
» sexe timide, je puis fixer sur la

» mort un œil intrépide et calme ; que
» dis-je ! elle est chaque jour le sujet
» de mes plus douces méditations ; je
» verrai s'évanouir le songe de la jeu-
» nesse, comme on voit finir un jour
» orageux ; pour l'ame religieuse, la
» vieillesse pesante n'est qu'une nuit
» paisible, suivie d'un réveil enchan-
» teur !... Vous me dites, mon amie,
» que je devrois rester libre et mener
» le genre de vie d'une recluse, vous
» ajoutez qu'alors je pourrois faire
» beaucoup de bien. Ce projet seroit
» chimérique, ou du moins l'exécu-
» tion en seroit difficile et pénible ;
» pour remplir avec constance des de-
» voirs austères, on a sur-tout besoin
» d'exemples ; quand tout marche au-
» tour de nous d'un pas égal, quand
» nous nous dirigeons tous vers le
» même but, avec le même zèle,
» nous ne sentons point notre propre

» fatigue, nous rougirions de nous
» ralentir ; l'émulation soutient nos
» forces, elle entretient l'ardeur de
» nos premiers mouvemens : hélas!
» l'exemple seul peut nous entraîner
» vers le vice, quelle sera donc sa puis-
» sance, lorsqu'il nous invite à suivre
» la vertu ?.... Songez encore qu'en
» embrassant la vie religieuse, je puis
» être infiniment plus utile aux infor-
» tunés qu'en restant dans le monde,
» puisque, par le renoncement absolu
» de tous mes biens, il m'est possible
» de leur donner davantage. Quelle
» est donc cette injuste et fausse idée
» sur les cloîtres, qui fait dire que
» ceux qui s'y renferment sont des
» êtres aussi complètement inutiles
» qu'oisifs ? Est-ce aux gens du monde
» à se récrier sur la perte du temps ?
» eux qui (même alors que leurs
» mœurs sont innocentes) le consu-

» ment dans des amusemens si pué-
» rils ou si dangereux ! Ah ! quand je
» serai reçue dans ce saint asyle où
» je veux passer le reste de mes jours,
» j'expierai à la fois les fautes et l'oi-
» siveté de ma vie passée ! Je n'abu-
» serai plus des facultés de mon es-
» prit et de mon cœur, je ne profa-
» nerai plus ma sensibilité, je n'agirai
» plus qu'avec un motif raisonnable
» ou bienfaisant ; je n'aurai plus d'ac-
» tivité que pour le bien !... Etat res-
» pectable où je serai forcée, pour
» me conformer à la loi générale, de
» ne parler que pour louer Dieu ou
» pour servir mes compagnes, de ne
» travailler que pour les autels ou pour
» les pauvres, de ne veiller que pour
» chanter les louanges de l'Eternel ou
» pour soigner les malades !... O mon
» Dieu ! c'est alors que je jouirai de
» l'existence que je vous dois, j'em-

» ploierai dignement tous vos dons et
» je ne pourrai m'en enorgueillir !
» Dans le monde, la régularité chré-
» tienne paroît presque un prodige ;
» dans le cloître, elle n'est qu'un
» simple devoir ; c'est là seulement
» qu'avec la perfection de la conduite
» on peut conserver l'humilité.

» Vous vous étonnez que je puisse
» renoncer au bonheur de vivre avec
» mes enfans ; eh bien ! ma tendresse
» même pour eux suffiroit seule pour
» m'affermir dans ma résolution ! ils
» ne rougiront point de leur mère,
» elle aura tout réparé ! je vais méri-
» ter leur estime ! mes erreurs ne cor-
» rompront point ma fille, elle jugera
» de mes regrets, de mes remords
» par mon sacrifice, je tire parti d'une
» grande faute pour lui donner la plus
» frappante des leçons ! En me consa-
» crant à Dieu j'acquerrai tous les droits

» de la maternité ; indigne de guider
» ma fille en restant auprès d'elle,
» j'instruirai sa jeunesse du fond de
» ma solitude ; ce n'est qu'en rougis-
» sant que j'ose dans ce palais lui par-
» ler de la vertu ! mais il me sera per-
» mis de la recevoir dans mon cloître,
» et là, dans ma cellule, je lui tra-
» cerai ses devoirs avec force, avec
» autorité. Aurois-je besoin de lui dire,
» que l'amour et la pompe des gran-
» deurs ne consolent point de la perte
» de l'innocence ? Cette grille qui doit
» pour jamais me séparer du monde,
» ce voile sacré qui va me cacher à
» tous les yeux, seront plus persua-
» sifs que les plus éloquens discours.
» Assurée qu'un jour je serai regret-
» tée de ma fille, il me semble que je
» l'aime mieux encore et qu'elle m'ap-
» partient davantage !... Sans doute
» depuis six mois je ne puis regarder

» mes enfans sans être profondément
» attendrie !.... Mais si le parti que
» je prends n'avoit rien de pénible,
» comment pourrois-je me réconci-
» lier avec le ciel et avec moi-même ?
» j'ai donné le plus éclatant scandale,
» je dois à l'Europe entière l'exemple
» d'une grande expiation !.... Oui,
» je serai privée chaque jour du bon-
» heur de voir ou d'attendre les objets
» de mon affection !.... Il en est un
» que je ne reverrai jamais !.... Son
» nom ne sortira plus de ma bouche !...
» Il m'en coûtera peu de garder un si-
» lence éternel : que gagnerois-je à
» choisir un couvent moins austère,
» n'y supporterois-je pas la même con-
» trainte ? m'y seroit-il permis de parler
» de lui ?... Mais dans tous les instans
» je pourrai prier pour son bonheur
» et pour sa gloire, avec toute la fer-
» veur d'une douce confiance !....

» O que la charité chrétienne est con-
» solante et sublime ! elle nous défend
» l'oubli ! et par le souvenir et les vœux
» elle nous unit encore aux objets même
» dont la religion nous sépare !....

» Ne me plaignez donc point, mon
» amie ; songez aux maux dont ma re-
» traite me délivre, songez que l'in-
» gratitude ne me fera plus verser de
» larmes !.... Ah ! c'étoit lorsque je
» n'avois nul empire sur moi-même
» que je méritois toute votre compas-
» sion. Combien l'amour, les remords,
» la honte et la jalousie m'ont fait souf-
» frir ! qu'il m'étoit affreux de penser
» que tous ceux que je révérois, tous
» ceux dont j'ambitionnois le suffrage
» devoient me mépriser !.... Qu'il est
» doux de sortir d'un long abaissement,
» de reconquérir l'estime et d'obtenir
» l'approbation de ceux qu'on n'a ja-
» mais cessé d'admirer !.... Hélas ! je

» dois jusqu'au tombeau gémir de mes
» fautes, mais je ne suis plus dans la
» classe des femmes méprisables, mon
» histoire ne sera point une autorité
» pour le vice, elle intéressera les
» cœurs sensibles et vertueux, on y
» verra que la foiblesse produit tous
» les genres de peines, et que toutes
» les consolations, une victoire glo-
» rieuse et la paix de l'ame, sont les
» fruits heureux d'un noble repentir.
» Adieu, mon amie. Venez, je vous
» attends avec impatience. Quel plaisir
» j'éprouverai en vous revoyant! je ne
» rougirai plus à vos yeux! la suite de
» ma vie justifiera votre fidèle amitié.
» Venez, non pour combattre un gé-
» néreux dessein, mais au contraire,
» pour l'approuver et pour applaudir
» aux sentimens qui le rendent iné-
» branlable ».

Cet écrit exprimoit avec simplicité la

paix intérieure dont la duchesse commençoit à goûter le charme ; comme elle n'avoit dans sa conduite aucune espèce d'affectation, et qu'elle ne parloit plus de son dessein, on crut en général, au bout de quelques mois, qu'elle y avoit renoncé ; le roi même le pensa, et ce fut avec joie ; il apprécioit enfin une amie si parfaite. Depuis plusieurs mois différens événemens concouroient à l'éclairer sur le caractère de madame de Montespan ; il étoit refroidi pour elle ; il ne reprenoit point pour la duchesse les sentimens qu'il avoit eus ; un amour éteint ne se rallume point, mais le mécontentement que lui causoit madame de Montespan, en redoublant l'estime qu'il devoit à la duchesse, sembloit renouveler toute son amitié pour elle.

Cependant le temps s'écouloit, et madame de la Vallière vit enfin expirer

le délai d'un an demandé par le roi. A l'exception de Bossuet et du maréchal de Bellefonds, personne au monde ne se doutoit qu'elle fût à la veille de son départ..... Elle fit en secret demander une audience particulière à la reine, et elle en reçut la permission de se rendre au château au déclin du jour : la duchesse, sachant que le roi ne viendroit pas chez elle dans la soirée, comptoit partir dans la nuit. On étoit au mois de mai. A neuf heures du soir, madame de la Vallière, vêtue d'une robe de bure noire, le visage couvert d'un voile, fut chercher, à pied, une chaise et des porteurs de place, et dans cet humble équipage elle se fit conduire au château. On l'introduisit chez la reine, et elle trouva cette princesse seule dans son cabinet. La duchesse en entrant relève son voile et découvre un visage inondé de

larmes ; elle s'avance en chancelant ; et joignant les mains elle se jette à genoux devant la reine : Je viens, dit-elle, implorer un généreux pardon.... Ah! madame, ne me repoussez point!... dans quelques heures je serai pour jamais renfermée dans le couvent des Carmélites !.... A ces mots, la reine profondément attendrie, relève la duchesse et l'embrasse étroitement. Oh! s'écria la duchesse, c'est de ce moment que je me crois véritablement réconciliée avec la vertu !.... Comme elle prononçoit ces paroles, une porte s'ouvrit et le roi parut.... il reste immobile en voyant la duchesse de la Vallière dans les bras de la reine.... il comprit que la reine recevoit un dernier adieu, cette pensée le fit tressaillir.... Il voyoit la victime de sa séduction et de son inconstance prête à s'ensevelir pour jamais dans le cloître

le plus austère.... et il la voyoit dans tout l'éclat encore de la jeunesse... (1). La duchesse avoit rougi en appercevant le roi; ses larmes, le vif incarnat qui coloroit ses joues, le voile de crêpe et l'habit noir qui relevoit encore son éblouissante blancheur, tout, dans cet instant, donnoit à sa beauté un éclat surnaturel... En la contemplant, Louis prit son étonnement et son admiration pour des remords...., il jura au fond de son ame de ne point la laisser partir, c'étoit obtenir sur elle une seconde victoire; l'amour-propre eut peut-être autant de part à cette résolution soudaine que l'attendrissement et la pitié.

La duchesse ne put se défendre d'un mouvement de joie en appercevant le roi, qu'elle avoit cru ne revoir jamais; elle jeta sur lui le plus tendre et le plus

(1) Elle avoit vingt-huit ans.

douloureux regard, mais aussi-tôt, appuyant sa bouche sur la main de la reine, et serrant fortement cette main contre son cœur : Adieu, madame, dit-elle d'un ton touchant et cependant assez ferme.... A ces mots, elle s'inclina profondément, et elle sortit avec précipitation.

Cette apparition du roi avoit jeté dans l'ame de la duchesse un trouble involontaire que sa raison ne pouvoit surmonter ; elle rentra à l'hôtel de Biron (il étoit dix heures du soir) ; agitée, tremblante et sur-tout effrayée d'une émotion qu'elle se reprochoit vivement, elle cherchoit à se distraire en présidant elle-même aux préparatifs de son départ. Ses femmes et ses domestiques instruits enfin de sa résolution, obéissoient à ses ordres en pleurant, elle n'entendoit autour d'elle que des gémissemens, elle avoit

beau répéter pour calmer leur douleur qu'elle leur avoit assuré à tous un sort heureux, la reconnoissance augmentoit les regrets, on ne lui répondoit que par des soupirs et par des sanglots, et la duchesse mêloit ses larmes à celles qu'elle faisoit répandre, charmée peut-être, en secret, d'avoir un prétexte de s'attendrir et de pleurer. A dix heures et demie on entend une voiture entrer dans la cour, et la porte étoit défendue !.... Oh! mon dieu, s'écrie la duchesse en pâlissant, voulez-vous que je subisse encore une cruelle épreuve !.... ô daignez soutenir mon courage !.... En disant ces paroles, elle se leva par un mouvement machinal, comme si elle eût voulu fuir ; dans cet instant, ses femmes se hâtèrent de sortir, on annonçoit le roi !.... La duchesse retombe dans son fauteuil, Louis s'avance.... mais ce n'étoit plus

ce prince indifférent depuis si long-temps et si froid encore la veille; ses regards, son maintien, son expression, le son même de sa voix, tout étoit changé, tout en lui rappeloit à la duchesse un temps qu'elle vouloit oublier, tout lui retraçoit le charme auquel elle avoit cédé.... il étoit attendri, suppliant.... il avoit toute la délicatesse, toute la douceur attrayante et timide que donnent l'incertitude et l'espérance..... Il commença par déclarer qu'il n'avoit jamais accordé son consentement à un projet dont la seule idée lui faisoit horreur; il ajoutoit qu'il avoit tout attendu de l'*amitié*, et d'un an de réflexions.... Quittez-moi, poursuivit-il, abandonnez-moi, puisque vous ne pouvez retrouver le repos qu'aux dépens de mon bonheur.... je vous laisse la liberté de m'affliger et de faire le malheur de ma vie, mais je

ne vous permettrai point de courir au vôtre ; choisissez une autre retraite ; vivez loin de moi, mais restez libre.... — Eh ! le pourrois-je ? m'est-il possible d'être à-la-fois séparée de vous et maîtresse de mes actions ?.... — Eh ! pourquoi me fuir ?.... — Je ne suis plus à moi-même, j'ai juré de consommer mon sacrifice, et vous le savez, je ne trahis point mes sermens..... — Ce serment est nul, il est barbare, il est impie, avez-vous donc le droit d'abréger vos jours ? vous ne supporterez point un tel genre de vie.... — Eh ! j'ai supporté sans mourir votre changement !... — Ah ! n'ayez pas la cruauté de me reprocher mes torts, cet instant de douleur et de crainte vous venge assez !.... — Ces austérités qui vous effrayent n'ont plus rien de pénible pour moi, j'y suis accoutumée.... — Comment ? — Venez vous en con-

vaincre, daignez me suivre. A ces mots, la duchesse se lève, elle prend une clef attachée à sa ceinture, elle s'approche d'une petite porte, elle l'ouvre d'une main tremblante, et elle entre avec le roi dans un cabinet mystérieux qui présente aux yeux étonnés de Louis le triste aspect d'une cellule de Carmélite.... On y voyoit pour tout ameublement un cercueil formant un lit, une chaise de paille, et une table d'un bois grossier, sur laquelle étoit posé un crucifix, une tête de mort, une lampe et un livre d'évangiles !.... A peine la duchesse eut-elle mis le pied dans cet humble sanctuaire de la religion formé par sa piété, qu'elle reprit tout son courage; il ne lui resta d'un attachement trop tendre encore, que la sensibilité, qui peut donner du prix à la victoire et non la foiblesse qui la rend douteuse ou déchirante.

Où me conduisez-vous ? s'écria le roi, pénétré des plus vifs sentimens de douleur, d'admiration et de pitié..... Quoi ! ce seroit dans un lieu semblable que la plus intéressante de toutes les femmes passeroit le reste de ses jours ! Quoi ! tant de jeunesse, de charmes, de douceur et de vertus resteroient ensevelis dans cette affreuse solitude !... et j'en serois la cause !.... voulez-vous donc, en me quittant, me laisser les remords des tyrans les plus impitoyables !.... Ah ! reprit la duchesse, soyez sans remords, je suis heureuse, non de ce bonheur fugitif et fragile qu'on ne goûte qu'en tremblant, qui s'échappe avec rapidité, qui ne peut jamais renaître, et qui ne laisse au fond de l'ame que des regrets amers et des flétrissures !.... mais d'un bonheur inaltérable et qui s'accroît avec le temps. Ah ! ce bonheur si pur, nul encore n'a

pu le définir ! Avant-coureur des joies célestes, il est comme elles impossible à dépeindre ! il est le seul qui produise à-la-fois tous les transports de l'enthousiasme et toute la douceur d'un calme parfait !.... Qui peut méconnoître l'essence de l'amour divin à ses effets surnaturels ! il exalte l'ame et il la repose, il l'enflamme et il en modère tous les mouvemens ; il la contente pleinement en excitant en elle un ardent desir qui ne peut être satisfait en cette vie ; il triomphe de la nature en donnant du charme aux objets les plus sombres et les plus terribles ! il embellit les déserts, il anéantit la mort ; rien n'est pour lui l'image de la destruction de notre être.... Oui, tout ce qui m'entoure ici, loin de m'inspirer des idées lugubres, ne me parle que d'une heureuse immortalité !.... et ce cercueil qui vous fait

horreur, avec quel plaisir, depuis plus d'un an, je m'y repose chaque nuit! l'affreux remords n'a jamais veillé sur cette couche, je vois les anges l'environner, je m'endors doucement sous l'abri de leurs ailes protectrices, et j'ai retrouvé le plus délicieux sommeil!...

Tandis que madame de la Vallière parloit avec toute l'énergie que peut donner un sentiment profond et sublime, le roi frappé d'étonnement l'écoutoit et la regardoit avec une espèce de ravissement inexprimable, jamais il ne l'avoit trouvée si belle, si noble et si touchante. O mon angélique amie, s'écria-t-il, ne m'abandonnez point! Restez, pour donner à la cour l'exemple de toutes les vertus; restez pour changer mon cœur et pour le purifier. Vous serez libre de vivre ici comme dans un cloître!.... Je ne vous demande qu'une amitié frater-

nelle, et je suis prêt à vous sacrifier le sentiment qui nous a désunis.... Consentez à rester près de moi, et dans un quart-d'heure madame de Montespan recevra l'ordre de quitter la cour, sans retour et sans délai.... Parlez, dites un mot, et je vais avec transport et dans cet instant même signer l'exil de votre ennemie.... A cette offre inattendue la duchesse tressaille en regardant fixement le roi. Quoi! dit-elle, vous consentiriez à vous séparer pour jamais de madame de Montespan? Ah! n'en doutez pas, reprit le roi, rien ne sauroit me coûter pour vous conserver!.... O mon Dieu! s'écria la duchesse en se précipitant à genoux et en élevant ses bras vers le ciel: Mon Dieu! c'est maintenant que je puis croire enfin que vous me pardonnez! je puis vous offrir un digne sacrifice!.... Ah! poursuivit-elle, en

tournant vers le roi un visage baigné de larmes, priez avec moi!.... Que nos cœurs, jadis confondus ensemble par une passion coupable, se trouvent réunis par la vertu dans ce dernier adieu!.... que j'emporte le doux souvenir de quelques instans d'une tendresse mutuelle, sans crime et sans foiblesse!.... Priez avec moi!.... que je puisse conserver jusqu'au tombeau cette pensée délicieuse : *Nos pleurs coulèrent en même temps, nos ames se répondirent et s'élancèrent ensemble vers l'Eternel!....* ô priez avec moi! Elle prononça ces paroles avec une douceur et une expression céleste;.... le roi ne put retenir ses pleurs; il étoit debout, et l'excès de son attendrissement et de son émotion l'obligea de s'appuyer contre le mur, il mit ses deux mains sur son visage sans avoir la force de répondre; la duchesse levant

les yeux au ciel, avec l'action la plus pathétique : Dieu de bonté, dit-elle, je vous confie son bonheur ; que son trône qu'il a décoré de tout l'éclat de la gloire humaine, soit environné désormais de toute la majesté de la religion ; que sa grande ame, digne de vous connoître, s'élève jusqu'à vous ; qu'il devienne le soutien auguste et le défenseur de la foi ; qu'il sente enfin que ce qui est si grand, si consolant, si utile, ne sauroit être une illusion !... O souverain arbitre de nos destinées, veillez sur cet empire et sur le héros qui le gouverne.... que la renommée de ses vertus et de ses succès parvienne encore jusqu'à moi ; que ce soit le seul bruit venu du monde qui puisse interrompre le silence religieux des cloîtres ! O que je l'entende toujours, et je n'aurai rien perdu, je n'aurai rien à regretter !....

Après cette prière faite avec tant de ferveur, la duchesse ayant encore les mains jointes, resta quelques instans absorbée dans une profonde méditation; ensuite essuyant ses pleurs, elle se releva, s'approcha du roi, et lui dit avec une voix enchanteresse, mais assurée : Il faut nous séparer! Je vous laisse mes enfans, et je les quitte sans inquiétude!... Ne nous rappelons désormais nos erreurs que pour les déplorer!... mais gardons avec délices le ravissant souvenir de la sainte amitié qui préside à nos derniers adieux!.... A ces mots Louis inondé de larmes, fléchit un genou devant elle, et saisissant une de ses mains : Laissez-moi, lui dit-il d'une voix entrecoupée par ses sanglots, laissez-moi rendre ce dernier hommage au seul objet que j'aie aimé!... Ah! pour mon malheur éternel je n'ai su vous apprécier qu'au mo-

ment où je vous perds pour jamais !... je n'ai plus ni le droit, ni l'espoir de vous retenir !.... Il falloit à votre ame un sentiment céleste ; adieu ! remplissez votre destin sublime !..... je vous admire trop pour vous plaindre, mais je suis accablé de regret et de douleur ! .... le ciel sera sans doute aux lieux que vous habiterez, vous y porterez la vertu, la sensibilité, vous y trouverez la paix !.... et moi, privé de vous, je serai poursuivi d'un souvenir qui desséchera mon cœur en le déchirant ; quel objet désormais pourra m'intéresser, me toucher ou me plaire !.... Adieu ! vous partez, vous renoncez à tout, mais c'est moi seul que vous immolez !... En prononçant ces paroles, le roi appuya ses lèvres sur la main de la duchesse, ensuite s'élançant brusquement vers la porte il disparut !.... Il traversa rapidement les appartemens

en tenant son mouchoir sur ses yeux.... Arrivé au bas de l'escalier il s'arrêta, frappé de la pensée douloureuse qu'il ne reverroit jamais cette femme angélique dont il avoit bouleversé la destinée:..... il éprouva la tentation de remonter encore chez elle, non dans l'espoir de changer sa résolution par de nouveaux efforts, mais uniquement pour la revoir, pour regarder encore une fois cet aimable et doux visage.... Sa voiture s'approcha sous la voûte, il se décida à y monter; auparavant se retournant vers le valet-de-chambre de confiance de la duchesse qui l'avoit suivi pour l'éclairer, il lui ordonna de venir le trouver le lendemain matin, en lui annonçant qu'il l'attacheroit à sa personne; il ajouta qu'il donneroit des pensions à tous les autres domestiques de la duchesse, et il chargea le valet-de-chambre de lui apporter la

liste de tous les infortunés dont à sa connoissance la duchesse prenoit soin.

Le roi partit, la duchesse prosternée dans la cellule, entendit sa voiture sortir de l'hôtel de Biron pour n'y rentrer jamais, et les deux battans de la grande porte se refermer !.... A ce bruit, qui retentit douloureusement sur son cœur, elle interrompit sa prière, en s'écriant : c'en est donc fait !.... je ne le reverrai plus que dans l'éternité ! Il me semble que l'univers entier vient de s'anéantir à mes yeux ! avant même de quitter le monde il n'existe déjà plus pour moi !.... Ses plaisirs, ses illusions, ses espérances, tout vient de s'évanouir !... La vérité seule me reste ! quelle que soit son austérité durant ces jours d'exil, elle paroît douce et consolante lorsqu'on l'a cherchée de bonne foi et qu'on l'embrasse volontairement. Elle n'est

effrayante que pour les ames irrésolues ou vicieuses !... En disant ces paroles, elle se souleva, et regardant fixement son cercueil, toutes les souffrances humaines, dit-elle, se termineront là !.... Encore un instant, et une paix immuable va succéder à tant d'agitations !....

Cette réflexion calma le trouble de son cœur ; elle resta quelques momens silencieuse, les yeux attachés sur son lit funèbre.... A l'aspect de cet objet imposant, les passions s'anéantissent ou se taisent....

La duchesse sortit du cabinet, afin de donner les derniers ordres pour son départ. Tout fut prêt à deux heures après minuit : alors elle passa dans l'appartement de sa fille ; cette dernière logeoit depuis deux ans au château avec sa gouvernante, mais la duchesse la retenoit souvent seule à coucher chez

elle, et voulant la voir à l'instant même de son départ, elle l'avoit envoyé chercher la veille. Mademoiselle de Blois dormoit du plus profond sommeil; une lampe de nuit éclairoit sa chambre. La duchesse s'approcha doucement de son lit; elle entr'ouvrit son rideau, et regardant cette enfant charmante, elle répandit un déluge de larmes! Ton réveil sera douloureux, dit-elle; tu demanderas en vain ta mère!.... Elle sera dans un asyle paisible et sûr, à l'abri de tous les dangers qui vont environner ta jeunesse..... Je vais me réfugier au port, et je te laisse au milieu des orages! O ma fille! tu sauras les craindre quand je t'aurai peint tout ce que j'ai souffert!.... Dans ce palais, je t'ai dérobé mes pleurs, je t'ai caché ma honte; dans ma cellule, je t'ouvrirai ce cœur maternel, tu verras ses profondes blessures; tu verras qu'une

courageuse expiation peut les cicatriser, mais que rien n'en efface la trace !... Adieu, enfant chérie ; hélas ! je dois à jamais gémir sur ta naissance ; mais Dieu m'ordonne de t'aimer et de te bénir, il me permet de te regretter ; la douleur que j'éprouve en te quittant n'est pas sans quelque douceur, du moins elle est légitime !.... adieu !.... Fasse le ciel que tu sois moins sensible et plus heureuse que ta mère !... A ces mots laissant tomber le rideau, elle s'échappa de la chambre en versant un torrent de larmes..... Elle rentra un moment dans son oratoire, elle y reprit à genoux la croix de cristal qu'elle avoit jadis reçue de sa mère ; seul ornement qu'elle voulut emporter. Ensuite elle chargea son valet-de-chambre de confiance de la somme qu'elle destinoit aux pauvres, et de porter à plusieurs d'entr'eux des contrats de rentes

viagères ; elle laissa aussi avec des lettres écrites de sa main quelques diamans dont elle disposoit en faveur de ses amis intimes ; après avoir ainsi exécuté elle-même cette espèce de testament, elle passa dans son salon où, par son ordre, tous ses domestiques étoient rassemblés ; elle leur demanda pardon du scandale qu'elle leur avoit donné et leur fit l'exhortation religieuse la plus touchante ; en remplissant tous ces devoirs, elle se ranimoit, et elle sentoit progressivement toutes ses forces renaître ; enfin au point du jour, elle embrassa ses femmes éplorées ; et s'arrachant de leurs bras, elle sortit d'un pas ferme, en disant : Grace au ciel, me voilà délivrée de tous les biens fragiles que la fortune peut enlever, et dont la mort nous dépouille ; je recouvre enfin la paix de l'ame, et ce trésor inestimable

ne me sera plus ravi !... Cependant elle monta en voiture avec un peu d'émotion. Ses domestiques l'avoient suivie jusqu'au bas de l'escalier, leurs pleurs et leurs cris la troublèrent.... Elle fit signe au cocher de partir ; il obéit. En passant le seuil de sa porte, mille souvenirs confus lui serrèrent le cœur ; elle écarta ceux qu'elle devoit repousser, en fixant sa pensée sur sa fille, et ses pleurs recommencèrent à couler... Au moment où elle entra dans l'avenue de Paris, elle apperçut le château, elle frissonna, et détournant aussi-tôt les yeux, elle baissa le store de ce côté...... Elle étoit seule dans une berline attelée de deux chevaux de remise, et suivie d'un domestique sans livrée ; elle n'emportoit du palais magnifique qu'elle venoit d'abandonner que son cercueil, qu'elle vouloit placer dans sa cellule ; il étoit enveloppé dans

une couverture et attaché derrière sa voiture comme un coffre. Au bout d'une heure de route, elle jeta les yeux sur la campagne; elle admira la fraîcheur de la verdure et la beauté des arbres en fleurs, et cette vue lui fit de la peine; elle soupira; c'étoit un adieu aux champs, aux rians coteaux, à la nature!... Elle leva les yeux au ciel: C'est-là, dit-elle, que je dois fixer mes regards! là désormais se dirigeront tous mes desirs! ce corps mortel ne sera plus qu'une ombre sur la terre; mon ame agrandie, exaltée, s'en détache dès cette vie, pour jouir avant le temps de sa nature divine et de son immortalité! elle brise les liens qui la captivent, elle franchit l'espace qui la sépare de Dieu, elle s'élance dans son sein et s'y repose; la foi lui découvre tout ce que la miséricorde suprême lui promet dans l'éternité, et

l'amour lui fait posséder déjà le plus précieux de tous ces biens infinis, celui d'aimer Dieu sans mesure!.... Ces pensées la fortifièrent, et l'élevèrent au-dessus d'elle-même; elle arriva au monastère des Carmélites à six heures du matin; la supérieure à la tête de la communauté vint la recevoir à la porte du couvent; madame de la Vallière se jeta à ses pieds en lui disant : *Ma mère, j'ai toujours fait un si mauvais usage de ma volonté, que je viens la remettre entre vos mains pour ne la plus reprendre* (1). On la conduisit à l'église; lorsqu'elle en sortit elle fit sur-le-champ couper ses longs et superbes cheveux, qu'elle envoya à ses enfans. On abrégea, en faveur de son zèle, les épreuves qui précèdent ordinairement l'entrée au noviciat; elle

(1) Ses propres paroles.

choisit pour prendre l'habit de novice le troisième dimanche après la Pentecôte, qui fut cette année (1674) le 2 juin, jour où l'église propose aux fidèles la parabole du pasteur qui rapporte sur ses épaules la brebis égarée, ce qui fit le texte du sermon prêché par l'évêque d'Aire : Bossuet et Bourdaloue étoient absens. Madame de la Vallière prit le nom touchant de *sœur Louise de la Miséricorde* (1). Durant l'année de son noviciat, madame de la Vallière, par sa piété, par sa ferveur, par son humilité profonde, étonna la sainteté même ; les pieuses Carmélites se la proposèrent entre elles comme le modèle le plus parfait de la pénitence.

Le 4 juin de l'année suivante (2),

(1) Tous ces détails sont historiques.

(2) En 1675.

madame de la Vallière prononça ses vœux : à l'exception du roi et de madame de Montespan, toute la cour se rendit aux Carmélites et voulut assister à cette cérémonie solennelle, dont Bossuet immortalisa le souvenir par le plus éloquent discours. L'illustre pénitente se montroit pour la dernière fois, on ne pouvoit plus l'envier ou la haïr, on la vit avec admiration telle qu'elle étoit, belle, modeste, courageuse ; jamais sa figure n'avoit paru si touchante et si noble ; sa physionomie remplie de charme et de douceur avoit repris toute la sérénité de l'innocence, toute la dignité de la vertu. La reine lui donna le voile noir, madame de la Vallière se mit à genoux pour le recevoir ; on la vit seulement alors lever avec timidité les yeux vers la reine ; son regard suppliant sembloit encore implorer un pardon qu'elle avoit obte-

nu. La reine l'embrassa avec l'expression la plus tendre ; madame de la Vallière baissa respectueusement la tête, et de douces larmes s'échappèrent de ses yeux..... Tous les cœurs furent vivement émus ! Cet attendrissement s'accrut encore, Bossuet parla !...

Après la cérémonie, la reine entra dans le couvent des Carmélites ; elle resta près d'une demi-heure enfermée avec madame de la Vallière : en la quittant elle lui promit de revenir souvent la voir, engagement qu'elle remplit avec exactitude jusqu'à sa mort.

Madame de la Vallière, dévouée toute entière à Dieu, parut se conduire avec si peu d'effort, qu'au milieu de tant d'austérités elle eut l'air de reprendre son premier caractère et de suivre son penchant naturel. Elle recouvra avec la paix du cœur une santé parfaite, et malgré la délicatesse

de sa constitution, elle vécut plus de trente ans dans ce monastère. Chérie autant que révérée par sa fille, devenue princesse de Conti, elle termina doucement sa vie dans ses bras (1). Sa mort offrit un spectacle sublime; son ame purifiée se sépara sans violence de sa dépouille mortelle, pour recevoir le prix glorieux de son généreux sacrifice et de ses longs travaux.

(1) Historique.

FIN.

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

